

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LE DANDYSME

DE

JULES BARBEY D'AUREVILLY

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ELIZABETH CREED

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

1938

LE DANDYSME
DE
JULES BARBEY D'AUREVILLY

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DES LETTRES

LE DANDYSME
DE
JULES BARBEY D'AUREVILLY

THÈSE POUR LE DOCTORAT D'UNIVERSITÉ
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

ELIZABETH CREED

PARIS
LIBRAIRIE E. DROZ
25, RUE DE TOURNON

1938



LE DANDYSME

DE

JULES BARBEY D'AUREVILLY

INTRODUCTION

LE MOT. L'ORIGINE. L'ANGLOMANIE EN FRANCE

Beaucoup de conceptions se sont établies sur le dandysme et le mot « dandy ». En France surtout, l'idée d'élégance vestimentaire se double d'un état psychologique assez complexe. Cette invention anglaise y subit une transformation si sensible qu'il faudra peut-être faire une place à part pour le dandysme français.

Pour établir ce que signifiait « dandy » en 1813, à Londres, c'est-à-dire au moment de sa création, il faut parler de celui qui a donné vie à ce mot, qui en a établi le culte et lancé la vogue : George Bryan Brummel.

Fils de W. Brummel¹ qui sut, grâce à son intelligence, sortir du milieu de son père, simple marchand, devenir protégé et secrétaire privé de lord North et, ensuite, haut-shériff dans le Berkshire où il conserva les anciennes rela-

1. J'ai consulté pour ces quelques indications biographiques : Captain Jesse, *The Life of George Brummell, Esq. commonly called Beau Brummel*. Revised and annotated edition, 2 volumes, London, 1886.

Comte G. de Contades, *La Fin d'un Dandy. George Brummell à Caen* (extrait du Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie, t. XVIII), 1898.

Roger Boutet de Monvel, *George Brummell et George IV*. Paris, 1906. Lewis Melville, *The Beaux of the Regency*. 2 volumes. London, 1908. Clare Jerrold, *The Beaux and the Dandies*. New-York, 1910.

tions de son bienfaiteur, George Brummel grandit dans un milieu plutôt distingué. En 1790, à l'âge de douze ans, il fut envoyé à Eton où il acquit le titre en vogue de « Buck », grâce à la propreté soignée de sa mise et une certaine distinction de manières. De Eton, en 1794, il entra à Oriel Collège, Oxford, mais le quitta bientôt à la suite de la mort de son père, pour entrer comme cornette dans le 10^e de hussards, le régiment *fashionable* commandé par le prince de Galles. Son aplomb impertinent et l'élégance de sa personne lui firent acquérir chaque jour davantage la faveur du prince qui avait le même idéal vaniteux et voyait peut-être en Brummel ce qu'il aurait voulu être lui-même. Bientôt Brummel fut si admiré de son chef royal qu'il se sentit assez sûr de lui-même pour donner sa démission de l'armée. Il s'installa au N° 4 Chesterfield Street en célibataire élégant, avec les rentes qui lui venaient de son père et commença sa carrière d'arbitre du bon ton et de la mode.

Le moment était favorable pour une telle vocation. On avait besoin d'un dictateur de la mode, car, depuis la négligence de Fox et d'autres de sa génération qui avaient honte de l'ostentation de leur jeunesse de « Macaroni », l'habillement des hommes était tombé dans l'autre extrême. Le Prince avait essayé de renouveler l'élégance du passé, mais ses costumes étaient trop somptueux pour s'imposer à la nouvelle génération. Il manquait quelqu'un qui puisse combiner l'élégance et la simplicité. Le jour où Brummel parut avec la première cravate empesée, pliée avec une précision miraculeuse, sa fortune était faite. Et c'est ici que commence le jeu qu'il mène avec la société snob et ennuyée de Londres. La cravate devient un culte et Brummel son grand prêtre. Tout le monde le suit jusqu'à la dernière limite de la vanité, et Brummel, appartenant à cette même race qui pousse la recherche du bon ton et de la forme jusqu'au fanatisme, en fut le chef avec naturel. Ce rite de la cravate entraînait une quantité de « chefs d'œuvre » manqués, des mousselines chiffonnées que Brummel rejetait jusqu'à ce qu'il trouvât la forme voulue. Après la cravate, Brummel dirigea la société vers d'autres

parties du costume. Extravagant par l'importance qu'il donnait aux soins de la toilette, il ne l'était pas dans cette toilette même.

Son pouvoir de dictateur de la mode lui valut des prérogatives plus importantes. Beaucoup croient encore que Brummel n'était qu'un homme bien habillé qui, par la perfection de sa mise, fut accepté comme arbitre d'élégance pendant presque vingt ans (de 1798 jusqu'à 1816). Mais s'il est vrai qu'il attira tout d'abord l'attention sur ses vêtements, il est plus important encore de noter qu'une fois reconnu grand prêtre de la mode, il fit entrer en jeu d'autres qualités d'ordre intellectuel pour garder cette situation : celle d'un esprit ironique qui exprimait un mépris superbe pour tout ce qui l'entourait, joint à des manières froides mais étudiées qui séduisaient et effaçaient la rancune. Peu à peu, comme il voyait que cette attitude de dédain poli était non seulement tolérée, mais admirée et même imitée, il devint plus hardi que jamais et dirigea son esprit coupant sur la personne même du Prince. Certain de l'empire qu'il exerçait maintenant, non seulement dans le domaine de la mode mais sur l'opinion en général, son audace envers le prince royal allait jusqu'à des plaisanteries capables de l'offenser.

La société fashionable en Angleterre fut un jour secouée, au début de l'année 1811, par l'annonce d'une querelle entre Brummel et le Prince. Mais Brummel survécut à la brouille, sa position resta plus puissante que jamais. En 1813, alors que le Prince faisait semblant de ne plus le reconnaître en public, les salons mondains et les clubs de « gentlemen » lui restaient fidèles, ensorcelés toujours par sa froideur élégante. Il avait tant de pouvoir, son règne était si solide qu'il se permit de se relâcher un peu, mais ce fut sa perte. Ce n'étaient pas les paris qui faisaient partie des divertissements de « gentleman » qui le ruinèrent, mais une véritable passion pour le jeu de cartes qui devint sans doute momentanément plus grande que celle de garder sa place dans la société. Il essaya de dominer même le hasard, perdant des sommes insensées pour le vaincre, mais c'est lui qui fut cette fois le vaincu. Le 15 mai 1816, il tente un

dernier emprunt qui est refusé ; il paraît à l'Opéra comme de coutume, mais n'attend pas la fin du spectacle, et sans rentrer chez lui, il prend place dans une chaise de poste qui le mène jusqu'à Douvres. Quelques heures plus tard, il s'embarque pour la France.

Il vécut à Calais de 1816 à 1830. D'après ceux qui lui ont rendu visite pendant cette période, il s'occupait encore beaucoup de sa toilette et gardait son impertinence et son charme si particulier. Quand le Prince devenu le roi George IV fit un arrêt à Calais, la suite royale se rendit chez Brummel et le pria de demander au roi une audience en vue d'une réconciliation. Mais le dandy exilé n'a pas cédé et il resta figé dans la pose de mépris qu'il s'était imposée. Les difficultés pécuniaires de sa vie attiraient l'attention de ses amis qui obtinrent pour lui le poste de consul britannique à Caen où il se rendit pour remplir ses fonctions le 5 octobre 1830. Mais les créanciers impatients s'acharnaient maintenant sur lui ; et, en 1832, le Consulat ayant été supprimé, Brummel resta sans aucune ressource. En 1835, après avoir subi une crise de paralysie, il fut envoyé à la prison pour dettes. Il y resta deux mois lorsque de nouveau ses amis vinrent à son secours. Il commença peu à peu à perdre la raison, puis à devenir gourmand, grossier et même sale dans ses habitudes. Dans les dernières années de sa vie, il fut reçu dans l'asile du Bon Sauveur où il mourut le 29 mars 1840.

Tel fut Brummel. L'essence de son dandysme, d'après les faits de sa vie, semble avoir été le culte de soi-même, et le désir d'imposer ce culte à la société aristocrate anglaise qui l'entourait, réalisé grâce à son talent vestimentaire, et sa froide impertinence. Il ne visait pas à un rôle politique, à la domination du destin de son pays comme un Disraeli. Il convoitait la seule couronne qui lui allait, et qu'il pouvait porter avec grâce et aisance, celle d'un Narcisse dictateur. Et c'est son aspect, sa conduite que l'on retrouve chez tous les élégants de la même époque qui ambitionnaient le titre de « dandy ». Ces fidèles ne pouvaient pas devenir des Brummel certes, mais, faute de cette étincelle géniale qui fut le ressort des actions de Brummel,

ils copiaient fidèlement son extérieur. Dès lors, le titre de Dandy évoque un personnage précis.

« J'ai connu aussi et j'ai peu pratiqué le « dandy » anglais, composé de mépris, de fadeur et d'empois ; sourcilieux et insultant par état, coudoyant tout le monde, empressé de déplaire, montrant son linge, se mouvant comme une poupée, et depuis quinze ans jusqu'à soixante, n'ayant ni éprouvé une émotion, ni laissé une ride sillonner son visage ¹. »

A l'interlocutrice française qui demande à l'Anglaise Lady Morgan pendant une soirée parisienne en 1816 ce qu'est un « dandy » et si c'est un « genre » chez les Anglais, celle-ci répond : « Non, c'est plutôt une variété dans l'espèce ². »

Voulait-elle dire que le dandysme a des racines au fond même du tempérament anglais ? Elle aurait eu raison de l'affirmer. Le dandysme est une excentricité qui reflète le tempérament et la société des Anglais. Son introduction en France ne sera qu'une manifestation de l'anglomanie qui, depuis la rentrée des exilés de la Révolution, commença à se faire sentir.

Devant cette influence grandissante de l'anglomanie, certains Français s'indignent et la critiquent au nom du patriotisme. Tel est le portrait de l'Anglomane, que fait un professeur de Droit :

Déjà l'on s'aperçoit que s'il est né Français,
Le costume étranger a pour lui des attraits.

.....

Il a de nouveaux goûts qu'il s'efforce à prôner ;
Aux mœurs d'un autre peuple il veut nous ramener ;
De savant qu'il croit être et politicomane,
Il s'honore encor plus du titre d'*anglomane*.

.....

Sans cesse à disputer on le voit se morfondre ;
Il veut que tout se fasse à Paris comme à Londres ;

1. Philarète Chasles, *Etudes sur les Hommes et les Mœurs au XIX^e siècle*, La Société anglaise en 1817. Quelques types. Paris 1850.

2. Lady Morgan, *La France*, Tillois, Paris, 1848, t. I. § III, p. 184.

Qu'à sa mode, à son genre, il faille se vêtir ;
 Qu'on ait les mêmes goûts dans l'art de se nourrir ;

.....
 Selon lui l'industrie, au suprême degré,
 Ne peut se voir qu'à Londres où l'on fait à son gré¹.

D'autres se contentent de sourire et regardent avec ironie cet envahissement.

« J'en demande pardon aux petits-maîtres de la Chaussée d'Antin mais il est de mon devoir d'apprendre à tout le monde que Paris n'est plus le quartier général de la mode... les « dandys » et les Corinthians « de Londres ont depuis longtemps la rose de la fatuité... Les Français font aujourd'hui amende honorable pour leurs triomphes passés ; ils reçoivent humblement les modes que la Grande-Bretagne daigne leur octroyer. Encore n'est-il pas à craindre que nous égalions nos modèles en les copiant²... »

L'historien indifférent et sans parti pris rapporte le fait et nous en garantit la véracité. « Il y a si peu de différence dans l'habit des hommes à Londres et à Paris, qu'il serait inutile d'arrêter mon lecteur sur ce point³... »

1. M. Symon, *L'Anglomanie ou l'Anti-français*, poème, Paris, 1823, Delaunay.

2. M. E. D. S., Arcieu, traducteur de Lord Byron, *Diorama de Londres ou Tableau des Mœurs britanniques en 1822*, Paris, 1823.

3. *L'Hermite Rôdeur ou Observations sur les Mœurs et usages des Anglais et des Français au commencement du XIX^e siècle*. Paris, 1824.

CHAPITRE PREMIER

LE DANDYSME TRANSPLANTÉ

Un exemple peut montrer le lien réel de l'anglomanie et du dandysme en France. Les Allemands n'ont connu que le terme de « Geck » (freluquet) qui ne correspond pas à celui de dandy ¹ parce qu'ils n'ont pas subi l'anglomanie. Au contraire la place prédominante que tient le rôle du dandy dans le roman français du xix^e siècle montre à quel point cette vogue anglaise s'est enracinée en France ².

A quelle époque ce mot anglais « dandy » y fut-il introduit ? Les dates généralement admises sont celles de 1820 à 1830. On ne peut guère les avancer puisque l'apparition du mot anglais, en Angleterre, date de 1813 environ. Par ailleurs, Lady Morgan, citée plus haut, parle en 1816 d'un dandy anglais de séjour à Paris où il fait sensation :

... J'ai vu un dandy de Londres, paraissant tout à coup dans une assemblée en France, y produire une aussi grande sensation par la nouveauté de ce caractère, et par l'impossibilité où l'on se trouvait de pouvoir le définir, que lorsque l'« ornithosynchus paradoxus » vint confondre les systèmes et troubler les arrangements des naturalistes au Jardin des Plantes ³.

Cette attitude est si nouvelle en France que l'interlocutrice de Lady Morgan ne peut la comparer qu'à celle de certaines femmes : « Mon Dieu, oui, répliqua-t-elle, nos jeunes duchesses sont à peu près des ' dandys ' ⁴. »

Le mot, nouveau venu en France, garde tout d'abord son sens anglais et ne s'appliquent qu'à ceux qui se contentent

1. Gustave Koehler, *Der Dandysmus in Französischen Roman des XIX Jahrhunderts*, Halle, 1911, p. 8, ligne 14.

2. *Ibid.*, p. 3, ligne 344.

3. Lady Morgan, *La France*, Paris, Tillois, 1848, t. I, § III, p. 183.

4. Lady Morgan, *op cit.*, p. 184.

d'imiter fidèlement les dandys anglais. Nous en trouvons la confirmation dans Balzac. Il déplore que les jeunes gens « prennent la morgue pour de la dignité. Ces gens sont les cercueils ambulants qui contiennent un Français d'autrefois ; le Français s'agite par moments et donne des coups contre son enveloppe anglaise, mais l'ambition le retient et il consent à y étouffer ¹ ». Le grand dandy Henri de Marsay qui « affecte d'outrer une fatuité qui ne doit pas être naturelle en lui ² », parlera du « droit d'arriver dans un salon, d'y regarder tout le monde du haut de sa cravate, ou à travers un lorgnon, et de pouvoir mépriser l'homme le plus supérieur s'il porte un gilet arriéré ³ ». Un de ses élèves importera dans les provinces cette nouvelle vogue parisienne : « le développement de la personnalité britannique et ses barrières glaciales ⁴... »

En dehors de toutes ses qualités personnelles, le comte d'Orsay ⁴ doit une part de son succès au titre de dandy qu'il tient de la vogue qu'il eut en Angleterre ; c'est parce qu'on est sûr de trouver en lui un dandy parfait qui a triomphé au pays même du dandysme qu'on l'adore sans restriction.

Si le dandysme ne subit guère de changements en

1. *La Cousine Bette*, XVIII, p. 59 à 60, cité par Boulenger *Sous Louis-Philippe. Les dandys*, Paris, Calmann-Lévy, p. 42-43. Voir aussi *La Maison Nucingen*, XIV, p. 163.

La Cousine Bette et *Le Cousin Pons* ont paru pour la première fois dans le *Constitutionnel* du 18 mars au 10 mai 1847, *La Cousine Bette* avec la dédicace du 8 octobre au 3 décembre 1846. (Charles de Lovenjoul, *Histoire des Œuvres de Balzac*, Paris, Calmann-Lévy, 1879, p. 112). L'histoire se passe en 1838, mais ce passage fait allusion à un jeune homme vers 1830. *La Maison Nucingen* est datée de Paris, novembre 1837 (Lovenjoul, *op. cit.*, p. 112.). L'histoire se passe en 1836, mais il est question de l'anglomanie qui sévissait déjà depuis plusieurs années.

2. Balzac. *La Fille aux Yeux d'Or. Histoire des Treize*. Paris, Calmann-Lévy, 1925 (Scènes de la Vie Parisienne), p. 400. *La Fille aux Yeux d'Or* est datée de Paris, mars 1834 à avril 1835 (Lovenjoul, *op. cit.*, p. 107). L'histoire se passe vers la fin de 1814.

3. *Le Contrat de Mariage*, VII, p. 218, Cité par Boulenger, *op. cit.*, p. 41. *Le Contrat de Mariage* est daté de Paris, 1835 (Lovenjoul, *op. cit.*, p. 30), mais ce passage se rapporte à 1821.

4. Le comte d'Orsay (1801 à 1852), fils du général d'Orsay qui était lui-même célèbre comme Beau, se distingua, pour la première fois en 1821, à Londres, où il est allé pour assister aux fêtes du

Angleterre, nous verrons à quel point il se complique et évolue en France, dans une autre race, dans un autre cadre, au sein d'une autre société. Il sera d'abord renforcé, ensuite transformé par la littérature byronienne et par le romantisme dit « flamboyant ».

Des deux étapes du romantisme, la première, le romantisme mélancolique, incarné par des jeunes gens éthérés et pâles, se donnant des allures de poitrinaires, pouvait se concilier avec le dandysme. « L'air malheureux et malade » du romantique de 1822 ¹ n'était pas en contradiction avec le dandysme ; au moins, ne le heurtait-il pas de front ; il n'y eut pas au début du siècle d'influence réciproque, mais par la suite, l'attitude romantique allait offrir au dandysme un terrain favorable à son développement en France. Le romantisme larmoyant d'un Lamartine, les sonates au clair de lune, vont faire place à un romantisme fougueux, presque satanique, et le dandysme suivra la même évolution : évolution qui ne sera pas sans être influencée par la personnalité de Byron qui porta en lui ces deux tendances en apparence contradictoires : dandysme et romantisme fougueux. Mais Byron n'a fait que frôler le dandysme et s'en est servi comme d'un jeu dans une société qu'il détestait ². Si les romantiques en France ont donné plus de place au dandysme que Byron, c'est parce qu'ils étaient toujours / de fervents anglomanes. Ils admiraient en Byron précisément ces qualités qui le brouillaient avec la société anglaise, mais ils subissaient davantage son influence parce que ce

couronnement de Georges IV. Il eut un succès extraordinaire et fut vite célèbre. Quittant l'Angleterre, l'année suivante il rentre en France mais repart presque aussitôt avec Lord et Lady Blessington. pour voyager en Italie où il rencontre Byron. En septembre 1828 il rentre à Paris et reprend le sceptre de la mode qu'il avait abandonné depuis six ans. En 1831, d'Orsay est de retour à Londres où il exerce une grande influence sur les Anglais et leur impose son élégance. Jusqu'en 1849, il fut « l'arbiter elegantiarum » de Londres, mais sa fortune dispersée, il rentre à Paris, essaie de gagner sa vie comme sculpteur et meurt sans éclat le 4 août 1852.

1. Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-tombe*, IV, p. 245-246. Cité par Boulenger, *op. cit.*, p. 47.

2. Thomas Moore, *Mémoires de Lord Byron*, Paris, Mesnier, 1830, t. II, p. 460-461.

maître de sentiments et de mœurs venait d'Angleterre. Lady Morgan nous rapporte en 1830 : «... il faut que vous sachiez que tout ce qui est anglais, excepté la politique, est maintenant en grande faveur à Paris, et réputé romantique ¹ ». Et plus bas, elle ajoute : «... on ne peut nier qu'il n'existe maintenant chez les Français une forte inclination à essayer tout, principalement tout ce qui est anglais ² ».

Voulant conserver tout ce qui venait d'Angleterre, les romantiques vont avoir leur dandysme. C'est une mode anglaise, mais ils s'en serviront pour lutter contre le « bourgeois ». En France, au début, le dandy fidèle aux principes de Brummel, apprenti servile du dandysme anglais, n'osera pas manier son dandysme lui-même. Même en 1830, comme nous le rapporte Théophile Gautier, cet élégant timide, qui a désormais le titre de dandy, craignant qu'un tel pourpoint dépasse un peu les règles du bon ton, lorgnera avec dédain le beau gilet rouge de celui-ci ³. Mais le dandysme, dans son essence, même anglaise, est toujours un défi jeté à ce qui est médiocre ou vulgaire. Le dandy de mode anglaise, ne pouvait rester longtemps ennemi des romantiques, parce que c'était se ranger dans le camp des Philistins.

Et c'est ainsi que les Jeunes-France et les dandys, deux groupes séparés tout d'abord, vont se concilier en un même sentiment de mépris pour le « bourgeois ⁴ ». Cette transformation ne fut pas subite. Le mot dandysme est doublé par les mots « fashionable », « gant jaune ⁵ » ou « gant blanc ⁶ » représentant le même type mais moins compassé. Telle est, en 1829 la silhouette du « fashionable » qui est encore « le 'dandy' britannique » : « Une énorme cravate,

1. Lady Morgan, *La France en 1829 et 1830*, Paris, Fournier Jeune, 1830, vol. 1, p. 92.

2. *Ibid.*, p. 84.

3. Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme*, Paris, Fasquelle, 1901, chap. x, *La légende du Gilet Rouge*, p. 81.

4. Estève, *Byron et le Romantisme français*, Paris 1929, p. 228.

5. Boulenger, Calmann-Lévy, p. 48, Alphonse Karr, *Les Guêpes*, Paris 1839, p. 91. *Parenthèse à propos des gants jaunes*.

6. *La Mode*, 1836, octobre, p. 282 et 284.

un air niais, un vaste lorgnon stupidement dirigé sur quelque face bouffe et voilà un 'dandy', goddam ! ¹ ». Et il se conduit ainsi : « ... il mord le bout de sa petite badine d'ébène à pomme d'ivoire. Il minaude, il sourit quelquefois, souvent il bâille ; car en charmant tout ce qui l'entoure, il ne doit pas lui-même être charmé, et rien n'est d'autant bonne compagnie que le dégoût et l'ennui ² ». Balzac, en 1830, nous dit : « En se faisant dandy, un homme devient un meuble de boudoir, un mannequin extrêmement ingénieux... ³ ». En 1834 ⁴, ce personnage de la Société n'aura pas encore beaucoup changé dans son allure : « En première ligne, au sommet de l'échelle, le « fashionable », importation britannique... Son signalement est invariable : il porte des favoris en collier et des gants blancs, toujours des gants blancs. Ses vêtements sont taillés dans le dernier genre..., la taille emprisonnée ; c'est un mannequin de fripier... Il n'a jamais compris qu'un homme qui se respecte peut avoir de bons yeux : aussi le lorgnon est-il le meuble le plus indispensable de sa toilette ⁵ ». Cependant, il a ajouté comme partie essentielle de son costume des éperons ⁶ ; et il témoigne d'une effervescence grandissante que le dandy ne se serait jamais permise. En public, au théâtre « il se prend à lancer une impertinence, puis il éclate de rire, gesticule, envoie des baisers aux figurantes, trouble les acteurs et irrite le parterre ⁷ » et quand les yeux de la salle entière sont sur lui, « il se roule, il se tord » et plus tard, à l'entr'acte, « avale bruyamment des glaces ou se gorge de champagne ! ⁸ ». Il « parle beaucoup, mais a-t-il jamais

1. Eugène Ronteix, *Manuel du Fashionable ou Guide de l'Élégant* Audot, Paris, 1829, p. 18.

2. *Ibid.*, p. 68.

3. Balzac, *Traité de la Vie Élégante*, Paris, Librairie Nouvelle, 1853, p. 68.

4. *Paris ou le Livre des Cent-El-Un*, t. XIV, Paris, Ladvocat, 1834 (*La Mode à Paris*, p. 179, par Charles Ballard).

5. « Il ne va nulle part sans éperons ; l'éperon constate son identité : c'est sa médaille, son passeport », Ballard, *op. cit.*, p. 179.

6. *Ibid.*, p. 180.

7. *Ibid.*

8. *Ibid.*, p. 181.

jeté une once, un gramme d'idée dans la circulation ? Sa prodigalité ne va pas jusque là. Il parle très haut afin que les voisins ne perdent rien de son jargon. Il met à divulguer ses turpitudes autant de zèle qu'un autre à les voiler ¹ ». Le dandy, de plus en plus tapageur, deviendra un type si connu dans le langage courant que l'année suivante, en 1835, le mot entrera dans le Dictionnaire de l'Académie française, mais avec quelle fade interprétation : « Mot tiré de l'anglais par lequel on désigne, même en France, un fat épris de sa toilette, un homme d'une tournure affectée ² ».

Le dandy nouveau, le dandy vraiment français n'est pas encore entré en scène et, en 1837, le dandy de mode anglaise persiste encore, dans une certaine mesure ; dans *La Mode* un observateur nous le décrit ainsi il montre au Café de Paris « quelques dandys... princes et maîtres de la 'fashion', visages lisses et reposés comme doit être le visage de tout homme qui a trente mille livres de rentes... Quelques-uns, éperdument amoureux de la mode anglaise, arrivèrent en habit noir ou en petite redingote, laissant passer à peine un soupçon de jabot ; les uns descendaient de tilbury, d'autres d'une calèche attelée à la Daumont. Il y en eut un qui sauta d'un cabriolet de régie... Leurs manchettes, retroussées sur le poignet, étaient de la plus grande netteté, leurs mains blanches et le petit doigt orné de quelques bagues anglaises. Presque tous portaient la cravate noire, rattachée par deux turquoises ou des épingles à tête de cheval, de renard, en or bruni. La taille moyenne, les extrémités minces, les mouvements doux, habiles, veloutés, pleins de nonchalance et de bonne grâce, ils venaient prendre place chacun à leurs tables, donnant au garçon leur fouet à ciselures d'argent, ou leur canne d'opéra à pomme d'or ³ ».

Mais de plus en plus cette pose de dandy à l'anglaise

1. *Ibid.*

2. *Supplément au Dictionnaire de l'Académie Française*, 6^e édit., publié en 1835, Paris, p. 256.

3. *La Mode*, Paris, 1837, 1^{er} juillet, p. 7.

sera doublée d'une vie de dévergondage. Le dandy dont nous parlons en ce moment ne hante plus les salons du Faubourg mais passe son temps sur le pavé parisien ¹. A la même date, Musset, dans une lettre inédite, publiée par Léon Séché, fait ressortir admirablement les détails de cette vie, non seulement futile et élégante mais aussi, agitée et dissolue, lorsqu'il évoque les « mœurs de ce pays étrange qu'on a nommé boulevard de Gand ² ». Sur ce boulevard, la vie débute à midi. « C'est alors qu'arrivent les dandys ; ils entrent à 'Tortoni' par la porte de derrière, attendu que le perron est envahi par les barbares, c'est-à-dire les gens de la Bourse. Le monde dandy, rasé et coiffé, déjeune jusqu'à deux heures, à grand bruit, puis s'envole en bottes vernies ³. » De cinq à sept, « les dandys sautillent çà et là, avant d'entrer au Jockey. A sept heures, nouveau désert ⁴ ». Le soir, cela recommence. « A huit heures et demie, fumée générale ; cent estomacs digèrent, cent cigares brûlent ; les voitures roulent, les bottes craquent, les cannes reluisent, les chapeaux sont de travers, les gilets regorgent, les chevaux caracolent... Le monde dandy s'envole de nouveau. » Après le spectacle, vers 11 h. 30, nouvelle invasion ; on s'arrête chez 'Tortoni' encore une fois pour prendre une glace avant de s'aller coucher. « A minuit, un dandy égaré reparait un instant ; il est brisé de sa journée ; il se jette sur une chaise, étend son pied sur une autre, avale un verre de limonade en bâillant, tape sur une épaule quelconque en manière d'adieu et s'éclipse ⁵. » Le programme de la journée est rempli, cette journée type d'un dandy du « Paris élégant et frivole ⁶ », aux environs de 1837.

Le dandy français, tout en conservant le culte de ce

1. Henri d'Almeras, *La Vie Parisienne sous le Règne de Louis-Philippe*, Paris 1925, p. 447. Jacques Boulanger. *op. cit.*, p. 47.

2. Séché Léon, *Alfred de Musset*, Tome I, Paris, *Mercur de France* 1907, p. 124.

3. *Ibid.*, p. 125.

4. *Ibid.*, p. 126.

5. *Ibid.*, p. 126.

6. *Ibid.*, p. 126.

qui est anglais, devient de plus en plus maître de son dandysme et l'adapte à son tempérament. En 1839 nous dira Chateaubriand, « le 'dandy' doit avoir un air conquérant, léger, insolent... ; il décèle la fière indépendance de son caractère en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui ; il monte à cheval avec une canne qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite et son âme toujours au comble de cinq ou six félicités. Quelques dandys radicaux, les plus avancés vers l'avenir ont une pipe¹ ». Les rites vestimentaires, l'attitude d'insolence froide et ironique devront s'accommoder de ce nouvel élan du romantisme et des nouvelles mœurs qu'il entraîne. Cette dernière étape dans l'évolution du dandysme français est incarné par un nouveau personnage, le 'lion'.

Qu'est-ce qu'un lion ? « C'est de notre mépris pour toutes croyances, de nos passions inquiètes, de nos façons cavalières, dévergondées, que le lion du xix^e siècle a su se faire la vivante expression. Combinez les fantaisies malades de lord Byron et le cynisme fardé des 'Premières armes de Richelieu', et vous aurez au moral ces gentlemen mahométans qui fument en France le chibouque et s'étendent de travers sur les coussins de leurs divans. » Ceci nous est donné comme définition par Félix Deriège, en 1842, dans sa *Physiologie du Lion*². Il s'agit de nouveau d'un nom importé d'Angleterre, tel que 'dandy' et 'fashionable', mais cette fois le sens en est déformé dès le début. « Les 'lions' nous sont venus d'Angleterre, nous les avons adoptés pour nos jeunes gens à la mode, pour ceux qui ont le privilège de se faire remarquer par l'éclat de leurs gants jaunes, depuis l'avant-scène de l'Opéra jusqu'au Jockey³ Club. Mais nous avons fait un abus du nom de 'lion', comme l'entendent les Anglais : chez eux, un lion est le héros d'une aventure galante, excentrique ou scandaleuse,

1. Chateaubriand. *Mémoires d'outre-tombe*, IV, p. 245-246. cité par Boulenger, *op. cit.*, p. 47.

2. p. 10.

3. *Sic.*

pourvu qu'elle fasse un grand éclat et occupe la société anglaise... Les ' lions ' en France et surtout à Paris, sont les princes du dandysme, ce sont les élus parmi les élus, c'est la fine fleur du monde élégant et fashionable ¹... ». Il est bien évident que le lion est de la même race que le dandy et ne marque qu'une étape nouvelle et définitive dans le dandysme romantique français. D'ailleurs, les mots *dandy* et *lion* restent très souvent synonymes ².

« Ce dandy féroce » est une « individualité fringante » ³ qui porte le beau titre de « lion terrible » et qui « arpente le boulevard en maître, lançant par bouffées au nez des femmes les parfums de son pur Havane. Des éperons sont vissés au talon de ses bottes ; il ne les ôte que pour se coucher et pour monter à cheval. Enfin, il porte une canne plombée qu'il a surnommée sa ' logique ' comme les princes appellent le canon leur dernier raisonnement ⁴ ».

Si parfois, on applique aux lions cette parodie d'un quatrain bien connu :

Voir ces dandys dont une rose
Orne toujours l'habit si beau,
Du lion s'ils ont quelque chose.
Ce n'est sans doute que la peau ¹.

cette espèce léonine du dandy sera tout de même un être beaucoup plus viril que le dandy précédent et essaiera d'être réellement un « sportsman » à l'anglaise. De plus, ce genre de vie l'éloignera des salons et de leur stricte étiquette et changera leur conduite avec les femmes. Un interlocuteur curieux demandera à l'un d'eux : « Est-ce que, entre leurs occupations de clubs, de fumoirs, de chevaux, de voitures, de courses et de ' steeple-chase ', des lions, tes amis, ont le temps d'être amoureux ? Est-ce que

1. *La Mode*, 4 juillet 1840. *Contraste de la Mode*. Les lions d'autrefois, p. 1.

2. Voir *La Mode*, 1837, Livraison de juillet, p. 247 ; Frédéric Soulié, *Le Lion Amoureux*, Paris, 1853, p. 1 ; *Physiologie du Lion*, p. 119-120.

3. *Physiologie du Lion*, par Félix Deriège, Paris, 1842, p. 20.

4. *Ibid.*

vraiment 'un lion' aime ? ¹ ». Et le lion répondra : « Il se laisse aimer, et c'est peut-être plus doux. Il ne va point au-devant d'une passion, il la voit venir, comme au whist on voit venir son partenaire. Ce que nous concevons le moins aujourd'hui, c'est la galanterie de nos pères, galanterie soupirante, respectueuse et qui se mettait à genoux ². » Mais ceci n'empêche que pour « beaucoup de fashionables, le pur sang n'est, comme un gilet ou une cravate, qu'une affaire de mode ³... » car le luxe des chevaux est « une épreuve que la fortune du lion peut rarement subir,... aussi beaucoup de dandys se trouvent absolument privés de ce dispendieux quadrupède ; ce qui ne les empêche pas d'en parler en connaissance, et de savoir le 'discuter', pour me servir d'une expression consacrée, jusqu'à l'extrémité du sabot ⁴ ». Le vocabulaire de 'sport', de 'steeple-chase', de 'riders', de 'handy cap', de 'two years old stake', de 'white face', de 'light foot', etc. ⁵ est une partie essentielle de la personne du lion autant que la redingote et les gants blancs.

Regardons une dernière fois celui qui représente le dandysme transplanté, le dandysme interprété par le tempérament français et pratiqué par des Parisiens à la fin de l'époque romantique, époque qui, dans son essence, contredisait les principes du dandysme. Voici comment Roger de Beauvoir « 'lion' lui-même et des plus formidables, vivant au milieu des 'lions' » le décrit : « Le lion 'd'aujourd'hui' il faut tout d'abord vous en prévenir, chers lecteurs, ne ressemble en rien au portrait du lion de 'jadis' qui avait des droits à la galerie de la mode.

« Il n'en est pas moins une variété charmante du monde parisien ; son excentricité correspond assez à celle de 'dandy', en Angleterre.

1. *Mémoires d'un Lion, La Mode*, supplément de juillet 1842, p. 20.

2. *Ibid.*

3. *Sport-Sportsmen. La Mode*, 15 août 1842, p. 193.

4. *Physiologie du Lion*, p. 58.

5. *Extraits des Mémoires d'un Lion. La Mode* 1842, p. 337. 5 juin.

« Ce lion parisien n'a pas la crinière poudrée et odorante du lion de ' jadis ', mais en revanche il a les cheveux lustrés, la canne à pomme d'or, les manchettes retroussées, la botte vernie et les gants jaunes. Ses ongles sont taillés artistement en ogives ; il porte une barbe moyen âge, des cravates de chez Boivin, et dans sa bouche un cigare. Il aime le thé, les paris, le Jockey-Club et toutes les importations britanniques. Il connaît le nom de tous les clubs de Londres qui en compte plus de mille ; il regrette Brummel et professe une admiration exclusive pour le comte d'Orsay. Il a pour le moins cinquante-trois gilets, vingt-cinq cravates et autant de cannes. Parlez-vous de George Sand ? Il la connaît... Il a des conférences de trois heures avec le coupeur de Wirth ou de Blin pour son pantalon ; il dessine au bistre tous ses habits. Aux premières représentations, sa crinière ondoie, retombe, se hérisse ; il est le point de mire des lorgnettes. Il n'est pas épris de la croix d'honneur et lui préfère une rose ou un œillet, ce qui est le signe d'une vanité bien entendue. Ses bagues, ses bijoux, ses chaînes, lui viennent de chez Pradher ; son vin de Bordeaux de chez Lafleur... C'est Lepaulle qui est chargé de le peindre avec son cheval, sa maîtresse et ses bouledogues, dans un lointain bleu. Il mord, il rugit, il écume, il est insolent ; avec ces façons, il y a des bourgeois qui le trouvent ridicule. Une fois lancé dans les salons, son caractère s'adoucit, il sourit, il montre des dents assez blanches. Le lion amoureux est pour lui une fable de La Fontaine ; il ne s'empâte pas le cœur de grands sentiments. Il a peu lu, beaucoup voyagé, mais en revanche, il a beaucoup pratiqué le monde. Il sait pourquoi ' Madame la Duchesse ' doit aller aux eaux, pour qui ' M. le Duc ' a refusé une invitation à son bal. Il a la main belle, le pied petit ; il porte un flacon de sels. Il a vu que, dans certaines comédies, les audacieux enlevaient les femmes d'assaut ; il entre dans leur cœur, à quatre guides, en calèche... Il n'a pas lu ' Pelham ', ce délicieux roman de Bulwer, cette fine esquisse de la gentilhommerie ridicule en Angleterre, et cependant il a l'air de suivre à la piste ce grand héros. Il aime les boxeurs, les exercices de chevaux et la pous-

sière. Il dit à un maquignon renommé : ' Mon cher ' ; à son culottier : ' Monsieur '... Il fume, il boxe, il boit, il se complaît dans ce monde... Quand il passe au Palais-Royal devant le Magasin de ' Jean de Bourgogne ', devant Blanc, ' giletier du duc de Brunswick ', il demande comment la police tolère les draps à bon compte. Il dit : ' je parie tant, je te gage, je te joue dix mille francs ' ¹. »

Ce portrait du lion, son allure, son attitude, nous intéressent particulièrement parce que c'est vers cette époque que Barbey d'Aurevilly qui sera l'un des théoriciens du dandysme en France, qui en dégagera l'essence et le principe, fait son apprentissage du dandy et puise dans l'expérience la matière de sa réflexion. Nous allons bientôt consulter le journal où il note ses occupations quotidiennes, de 1836 au début de l'année 1839.

1. *La Mode*, 11 juillet 1840. *Contraste de Mode. Le Lion d'aujourd'hui* (par Roger de Beauvoir), p. 31-32.

CHAPITRE II

UN DANDY PARMI LES DANDYS

Remontant à l'époque de Guillaume le Conquérant, Barbey d'Aurevilly, dans une lettre à Trebutien, réclamera : « ... les noms qui se trouvent sur le tombeau de Guillaume ; les noms de ses compagnons d'invasion (les noms de famille, bien entendu). J'ai eu un aïeul parmi eux. Un Lablaierie. Ma grand'mère paternelle était la dernière de ce nom ¹ ».

Auprès de cette Marie-Françoise Louise Jacqueline de Lablaierie, coquette et dépensière, « ayant mangé plus d'un million en folies ² » dont Barbey évoque à maintes reprises l'image charmante, nous avons les deux fameux portraits en pied, brossés à larges touches, du grand-père Ango qui avait « des deux côtés des lèvres et dans l'arcure des sourcils, le plus implacable mépris qui soit jamais tombé sur cette plate misère qu'on appelle la vie ³... » et de l'oncle Barbey ⁴ portant fièrement le nom d'Aurevilly « ... mort grandiosement, — comme il avait vécu ⁵ ». Nous ne reproduirons pas ici les pages entières citées maintes fois où ils étalent leurs bravoure, leur insolence et leur superbe ; mais nous ne pourrions nous empêcher de voir en eux des descendants des Vikings.

1. *Lettres à Trebutien*, t. III, p. 279, Bernouardj. Paris, 1927.

2. *Ibid.*, p. 210-211.

3. *Ibid.*, p. 209.

4. « Mon oncle était un hercule blond, au regard bleu et couvert, au teint fouetté comme celui d'un Anglais... », t. IV, *op. cit.*, p. 128.

5. *Ibid.*, t. IV, p. 130.

Il avait donc de qui tenir, celui qui naquit une nuit où la tempête faisait rage, à Saint-Sauveur-le-Vicomte, dans cette presqu'île du Cotentin, ouverte à tous les vents, en cet anniversaire lugubre commémorant les saints, le 1^{er} novembre 1808.

En Barbey d'Aurevilly, l'individualisme percera dès l'adolescence. Une enfance abandonnée aux mains des domestiques ne fera qu'accentuer l'indépendance de son caractère. Il s'ébat librement avec ses frères, au bord de la mer tourmentée qui l'attirera toute sa vie, comme elle attire tous les grands solitaires, comme elle avait déjà attiré Chateaubriand. Dans le jardin, à cheval sur un bâton « et plus fier et plus heureux que Roger sur l'Hippogriffe ¹ », il commande l'armée de ses trois frères. Son cousin Edelstand du Ménil le guida dans ses lectures et l'initia au charme nouveau des écrivains romantiques : Chateaubriand, Byron, Walter Scott ². A quinze ans, à l'exemple de Byron, Barbey voudrait s'enrôler sous le drapeau grec au nom de la liberté ³ et, faute d'action, son ardeur déborde dans une ode aux « Héros des Thermopyles ». Deux ans plus tard, la flamme est aussi vive. Au musée de Saint-Sauveur-le-Vicomte, nous lisons sous un portrait qui le représente à dix-sept ans : « Ivre de vie alors, je foulais tout au pied ». Il va à Paris au Collège Stanislas ; il y passe deux ans avec Maurice de Guérin. Il se découvre une vocation pour le métier des armes, mais il est contrarié par sa famille. Son père, craignant les excès d'une fougue intraitable ⁴, l'envoie à Caen en 1829 pour y faire son droit ; il n'y rêvera pas moins « de la vie fringante, du bruit militaire, des charges et des sonneries, des uniformes et des aiguillettes ⁵ ». Déjà pendant ce séjour à Caen, de 1829 à 1833 ⁶, au cours de cette période

1. *Mémoire* 1864, p. 413, Bernouard, Paris, 1927.

2. E. Grelé, *Jules Barbey d'Aurevilly, La Vie*, Caen, 1902, p. 33.

3. *Ibid.*, p. 34-37.

4. *Lettre à Trébutien*, t. IV, p. 383.

5. *Ibid.*

6. Le 16 novembre 1829, après avoir pris une chambre place Malherbe, il se fait inscrire à la Faculté. Le 22 juillet 1833, Barbey

de solitude farouche et de détresse sentimentale, il se fait remarquer par l'originalité de sa mise ; c'est alors qu'il a pu rencontrer le monarque vieilli du dandysme, car Brummel arriva le 5 octobre 1830 à Caen pour remplir les fonctions de consul britannique jusqu'en 1832. C'est aussi la date de sa rencontre avec Trebutien qui, par son influence, fera progresser les aspirations intellectuelles de Barbey¹. La révolution de 1830 donne un nouvel élan à son esprit frondeur en fournissant un motif à son exaltation. Ayant hissé le drapeau tricolore sur son bastion, il tient tête à son père et à son frère Léon. La guerre civile est déclarée dans la famille, les deux revues qu'éditent chacun de ses membres s'affrontent et celle de Barbey, éphémère, n'a qu'un numéro². « Léa » sa première œuvre y paraît, portant déjà tous les germes du romantisme fougueux qui dévore Barbey de sa flamme. Pendant ce temps, les études de droit, poursuivies sans entrain, aboutiront à une thèse peu brillante, mais à un honorable diplôme. L'attitude révolutionnaire qu'il a adoptée dans la *Revue de Caen* (1832) est un tel défi lancé à sa famille qu'il ne pourra pas pendant longtemps se réconcilier avec elle malgré les efforts de son frère Léon qui, seul, reprend assez vite ses relations avec lui. Voici donc aux prises les deux tendances qui se disputent la forte personnalité de Barbey : l'amour du terroir du paysan neustrien, conservateur, traditionaliste, et le goût d'aventure du marin nordique.

C'est lui qui triomphe en Barbey méprisant le « bonheur facile » de ses frères et qui le pousse à partir à Paris. Profitant d'un legs de son parrain qui lui permettra de voler de ses propres ailes, il rompt l'amarre et court rejoindre

soutient sa thèse et regagne Saint-Sauveur-le-Vicomte (Barbey d'Aurevilly. *Œuvres complètes, Poèmes, La Vie*, Introduction par Henri Bachelin, Paris, Bernouard, 1927, p. xxvi et xxvii).

1. (Bachelin, *op. cit.*, p. xxvi) Guillaume, Stanislas Trebutien, philologue et roi orientaliste, qui a une boutique de libraire près du pont Saint-Jacques.

2. Cette revue avait pour but de créer un mouvement décentralisateur, où l'on peut voir déjà en herbe le régionalisme, le « normandisme » de Barbey.

Maurice de Guérin. Ce déraciné normand emporte avec lui les outrances romantiques et l'ennui fashionable qui lui viennent des lectures de Chateaubriand et de Byron.

Au moment où il débute en dandy parisien (l'hiver de 1836), le dandysme en France est devenu quelque chose de complexe et montre des visages bien divers que nous avons essayé de caractériser et qu'il convient de rappeler brièvement.

Il y a tout d'abord, chose essentielle, la recherche de la mise par laquelle le dandy, qui avait comme religion le culte de lui-même, cherchait à se distinguer de la foule des médiocres. L'élégance vestimentaire s'accompagnait d'une pose de froideur séduisante et d'une ironie qui exprimait le mépris des autres. Tout cela venait en ligne directe de Brummel et de ses disciples anglais.

En même temps, en France, régnait l'anglomanie toujours liée au dandysme français. Le snobisme faisant admirer et accaparer tout ce qui venait d'Angleterre, était, naturellement, un aspect du dandysme que les Anglais ignoraient. De plus, être anglomane en France voulait dire non seulement s'habiller comme les Anglais, imiter leur froideur mais aussi leur qualité de « sportsmen », ou en avoir la prétention, bien que Brummel n'ait pas eu le désir particulier de briller dans ce dernier domaine.

Puis, avec la vogue de Byron qui avait non seulement la parole glaciale et la pose ennuyée du dandy, mais aussi un tempérament qui s'opposait aux mœurs anglaises et se complaisait dans le scandale et la débauche, les dandys en France s'orientèrent peu à peu dans une autre direction qui, d'ailleurs, s'accordait mieux avec leur propre tempérament et avec la société dont ils faisaient partie. Simultanément, la vie des cafés et le dévergondage des Jeunes-France venaient accentuer ce nouvel élan du dandysme. Et enfin, le désir d'étonner et d'outrer le bourgeois faisait paraître un dernier type du dandy français, le lion, qui considérait Paris comme sa conquête et, niant la galanterie d'autrefois, traitait les femmes avec insolence. Ce dernier n'avait rien de britannique dans son caractère et était essentiellement français et parisien.

Toutes ces nuances du dandysme en train d'évoluer se retrouvent en Barbey d'Aurevilly au moment de ses années d'apprentissage.

On est frappé, à la lecture de ses *Memoranda* 1836-1839, des soins qu'il apporte à sa toilette et de l'abondance des notations vestimentaires ; chacune d'elles n'indique rien que de très banal, mais c'est leur nombre et leur présence seule dans ses *Memoranda* qui montrent l'importance que Barbey attachait à ces questions.

Il baigne ses mains dans l'eau de senteur, achète un cachemire bleu de saphir, s'arrête au cours de la journée pour prendre chez la Geslin une paire de gants, un autre jour pour faire mettre du vinaigre dans son flacon. Il va chez la D... pour du linge et des gants ; y commande un chapeau. Il va chez la Denau pour des manchettes, pour choisir une cravate. Après avoir noté qu'il s'occupe de ses gilets, il ajoute : « importante chose ¹ ». Il commande « d'élégantes chaussettes ». Il se fait faire un « gilet de velours noir » avec des « boutons d'acier fin ciselé ² ». Il essaie des vêtements « un temps infini », les renvoie, en essaie de nouveaux ³. « Le tailleur est venu. Interrompu pour essayer un amour d'habit fait à peindre et dont je vais offrir la virginité à M^{lle} Caroline de G... ⁴ ».

Le coiffeur est un personnage important ; il guette l'ouverture de la porte pour son entrée et il refusera de sortir un soir parce que ses cheveux ne sont pas bouclés. Nous assistons aux préparatifs de départ : « Habillé. Fait tordre mes cheveux par le fer et sorti ⁵ ». Nous savons qu'il quitte sa chambre « coiffé, habillé, bouclé, ganté ⁶ ». Parfois, il n'a du temps que pour « un brin de toilette » ; d'autres jours, c'est une « longue, longue toilette qui n'a

1. *Premier Mémoire*, Bernouard, Paris, 1927, p. 167.

2. *Ibid.*, p. 217.

3. *Premier Mémoire*, p. 25.

4. *Ibid.*, p. 221.

5. *Ibid.*, p. 221.

6. *Ibid.*, p. 198.

guère fini qu'à cinq heures ¹ », ou plusieurs heures passées « dans les soins d'une toilette enragée ² ».

Dans certaines phrases, ce dandy que l'on vient de voir tout absorbé dans ces innombrables détails, semble se ressaisir et se juger ; d'ailleurs, l'ironie est quelquefois si fine qu'on sent à peine si elle est sincère.

Pris des gants, convoité un magnifique flacon de cristal ciselé à bouchon d'or pur dont ma fatuité s'arrangerait et peut-être s'arrangera. Les caprices de mon âme sont aussi nombreux que les plis de la mer, un jour d'ouragan... Tué le temps dans ces graves élucubrations ³.

Avant-hier, je n'achevais le Mémoire du jour, interrompu pour faire ma toilette. Comme je l'ai écrit à cette coquette d'A... *s'habiller, babiller et se déshabiller*, voilà une des graves préoccupations d'ici. Hier, c'était gala. Je ne mangeai point, par respect pour les femmes et pour les baleines de mon gilet, deux choses d'une égale importance ⁴.

Et s'il s'est amusé en écrivant ces lignes, n'y a-t-il pas quelque lourde amertume dans celles-ci :

Passé deux heures à ma toilette, comme une grande intelligence que je suis ⁵.

Cette ironie s'applique non seulement à ses préoccupations de toilette, mais à sa vie de dandy élégant et mondain qui était celle des premiers disciples de Brummel en France, tels que les décrit Balzac quand il les appelle dans son *Traité de la vie élégante* des « mannequins de boudoir », ce dont Barbey ne semble pas très fier :

Jugé des robes et parlé chiffons avec une volupté d'esprit qui ne prouve pas beaucoup pour le mien ⁶.

Barbey joint à la recherche de la mise, la froideur et l'esprit ironiques qui sont tout aussi caractéristiques du dandysme anglais.

1. *Deuxième Mémoire* p. 319.

2. *Ibid.*, p. 397-398.

3. *Premier Mémoire*, p. 39-44.

4. *Ibid.*, p. 64.

5. *Ibid.*, p. 117.

6. *Deuxième Mémoire*, p. 332-333.

Il m'a adressé la parole une ou deux fois, mais j'avais résolu de fermer cette main trop souvent offerte et de ne pas jeter la précieuse semence aux cailloux du chemin. Ai conservé sang-froid et empire sur moi-même, si bien qu'il ne peut pas dire qui je suis, si ce n'est une taille de spectre vêtu de noir et une figure très dédaigneuse comme le mari de Marie Stuart dans Walter Scott dont le portrait sévère poursuit très souvent mon souvenir ¹.

Au café, il écoute avec « une indifférence silencieuse » ceux qui se dépensent en paroles et jouit de l'effet que produit son silence. Il va à un bal dans le noble faubourg où il regarde danser les autres, se montre disposé à railler tous ceux qui sont là, et jette « de temps en temps un épigramme comme on fait un ricochet sur l'eau avec un sou ² ». Parmi tant d'occupations, Barbey doit trouver le temps nécessaire à la confection de ses articles ; les rentes dont il dispose n'étant que de 1.200 francs ³, il est obligé de les compléter en collaborant à divers journaux. Deux ans de suite, à partir de 1837, Barbey publie des articles non signés dans le *Journal Officiel de l'Instruction Publique* ⁴ dont le rédacteur en chef est son ami Amédée René. Dès l'automne de 1837, il collabore à l'*Europe* ⁵, et du 3 juillet 1838 au 6 juillet 1839, il donne au *Nouvelliste* dix-sept articles ⁶. Même dans son travail de journaliste, son attitude de dandy ironique entre en jeu et il parle de revêtir tous ses articles « d'une éternelle ironie ⁷ ». Il dit que l'ironie est un « génie qui dispense de tous les autres ⁸ », que « l'impudence est le génie du journalisme ⁹ », et louera le « sang-froid et l'invulnérabilité de l'impudence » qu'il découvre à la lecture d'un journal ⁹.

1. *Premier Mémoire*, p. 79.

2. *Ibid.*, p. 117.

3. Barbey d'Aurevilly, *Œuvres complètes, Poèmes, La Vie*. Introduction par Henri Bachelin, Paris, Bernouard, 1927, p. xxvii et xxviii.

4. *Op. cit.*, Bachelin, p. xxix et xxx.

5. *Ibid.*,

6. *Ibid.*, p. xxxi.

7. *Premier Mémoire*, p. 185.

8. *Premier Mémoire*, p. 206.

9. *Deuxième Mémoire*, p. 364.

On peut s'étonner de voir Barbey introduire dans son métier de journaliste des idées appartenant au dandy plus qu'à l'écrivain, mais en fait sa vie présentait à chaque instant des contradictions ; sous ce rapport, dans le domaine matériel, le métier de journaliste s'opposait à la vie que devait mener un dandy. Barbey chez lui est loin de réaliser l'élégance qu'il souhaitait en toutes choses, mais que les contraintes pécuniaires réduisaient au simple luxe parfois factice de certains moments de la journée.

Me revoici dans ma solitude. La chambre en désordre, les flacons débouchés précipitamment au moment de partir, et restés, exhalant ce qu'ils n'enferment plus ; les vêtements sur les meubles ; les livres et les papiers épars ! Cette vie me pèse. Pas de lien, pas de foyer, une tente de nomade qu'on plie en quelques heures et qu'on emporte. C'est triste passé vingt-cinq ans ¹.

Sa journée est bousculée, hâtive, car il veut, ayant à travailler, mener la même vie que le riche lord qu'était Byron.

Viens de faire tordre les boucles de ma chevelure pour aller travailler au Journal ².

Peigné, débouclé, rebouclé, et au Journal ³.

Il est contraint de se lever à une heure où les élégants devaient encore dormir ; il a dû le sentir, puisqu'il éprouve le besoin de le noter.

Levé à huit heures. Essayé un pantalon et commandé une redingote, affaires graves, choses presque religieuses. Allé au Journal ⁴.

Levé à huit heures. Le tailleur est venu. Essayé des vêtements un temps infini. Puis coiffé. Puis au Journal ⁵.

L'anglomanie de Barbey est celle d'un intellectuel qui cite des auteurs anglais, qui se plaît à intercaler un mot

1. *Premier Mémoire*, p. 223.

2. *Deuxième Mémoire*, p. 265.

3. *Ibid.*, p. 296.

4. *Ibid.*, p. 298.

5. *Ibid.*, p. 318.

anglais dans ses phrases, qui s'intéresse à la race anglaise en elle-même, comme historien. Il n'a sûrement pas les moyens d'être un « sportsman », d'entretenir des chevaux et de monter en « gentleman rider » au bois ; mais s'il l'avait pu, en aurait-il eu le goût ? Il ne cherche même pas à simuler et n'emploie pas ces mots de « turf », « stake », « handy cap » et « steeple chase » si en vogue parmi les dandys qui même se faisaient brunir les dents afin de ressembler davantage aux jockeys anglais (Voir *La Mode*, 15 août 1842). L'anglomanie et le snobisme du sport, accessoires purement français du dandysme, persistent jusqu'à la fin, sans changer son caractère primitif. Au contraire, le byronisme qui, avec le romantisme, entachaient de plus en plus le dandysme français, jouera un rôle important dans l'évolution du dandysme en France.

Barbey ne se contente pas de trouver dans Byron un modèle lointain pour sa conception de la vie, il a sans cesse recours à lui et en fait le compagnon de tous ses instants. Il feuillette souvent sa *Correspondance* ¹ et note sur son carnet le jour de son anniversaire ². Les œuvres du poète sont pour lui une lecture fréquente ³ et il note en avoir lu dans le texte anglais. Il y trouve un réconfort « ... et comme l'attention est lâche et révoltée, vais lire un peu de Byron, mon immense sympathie par les petites choses et par les grandes ⁴ ». Ce n'est pas seulement le poète mais l'homme qu'il admire : « Je rentre écrasé, un pied dont je ne pourrai plus me servir et boitant avec une grâce qui eût fait envie à Byron ⁵. »

J'y ai vu une femme qui ressemblait au profil de lord Byron, belle comme lui, mais plus dédaigneuse, et des teintes plus chaudes sous la peau. Superbe et indomptable créature ⁶.

1. *Premier Mémoire*, p. 19 et p. 50.

2. *Premier Mémoire*, p. 110.

3. *Deuxième Mémoire*, p. 236.

4. *Ibid.*, p. 400.

5. *Ibid.*, p. 250.

6. *Deuxième Mémoire*, p. 356.

Mais il saura mettre à part le dandysme de Byron : « Très enthousiaste et très impressionnable de naturel, son scepticisme et son dandysme étaient de la comédie ¹. »

Quelques semaines après son arrivée à Paris, en décembre 1836, Barbey dans un portrait qu'il brosse d'un dandy ² fait une analyse du tempérament de celui-ci qu'eût approuvé Brummel et qui se rattache nettement au vrai dandysme, au dandysme anglais. Mais la dernière partie du portrait nous montre l'influence du byronisme et du milieu parisien, car il ajoute « Nullement galant (....) et traitant les femmes avec ce beau don de la familiarité que Grégoire le Grand possédait, — attaquant par la vanité habituellement, et par le mépris de l'amour avec les femmes passionnées ou tendres, — tout cela relevait d'une magnifique impudence et appuyé sur une grande bravoure personnelle, et si un pareil homme n'est pas, comme dit Bossuet, un ravageur, ou plutôt une révolution battant monnaie dans toutes les chambres à coucher, j'accepte le nom d'imbécile et me crache moi-même à la figure comme un observateur ³. » Ceci décrit parfaitement l'attitude habituelle du lion, ce nouveau dandy « féroce », Don Juan cynique et satanique à la Byron, traitant les femmes avec insolence, méprisant la galanterie d'autrefois ⁴. Cette attitude léonine du dandy contredisait le vrai dandysme, le dandysme anglais, car Brummel était toujours galant avec les femmes, bien que glacial, et son impertinence restait toujours dans le cadre du bon ton et des belles manières, de là sa puissance invulnérable. Ce que Brummel pouvait réaliser avec aisance de par sa race et son tempérament personnel, Barbey ne pouvait le faire que par une contrainte soutenue. Dans certaines phrases des *Memoranda*, on peut entrevoir la lutte continuelle qui se livrait dans le cœur de Barbey, cherchant à maintenir contre lui-même une attitude et un genre de vie pour lesquels il n'était pas fait. De nouveau, apparaît

1. *Ibid.*, p. 274.

2. *Premier Mémoire*, p. 76.

3. *Premier Mémoire*, p. 77.

4. *Mémoires d'un Lion*, *La Mode*, 5 juillet 1842, p. 37.

une contradiction dans le dandysme de Barbey cette fois sur un plan moral : il s'agit de plier sa nature aux préceptes d'un fat qui est stoïcien. On en trouve la preuve à plusieurs reprises dans les *Memoranda* où Barbey nous révèle les faiblesses de sa vie privée¹. Mais il reste obsédé par l'image séduisante du célèbre dandy anglais, figé durant toute sa gloire dans une impassibilité vaniteuse². Malgré ce qui l'attire dans la froideur anglo-saxonne, sa nature farouche ne peut s'y adapter et c'est bien plus souvent l'attitude du lion qui le domine. Si Barbey joue le dandy de belles manières dans le salon de la ' marchesa ' du faubourg Saint-Germain, s'il reste sur la causeuse bleue ou étendu sur le canapé à critiquer des robes et des objets d'art, à prolonger une causerie « molle et dénouée », il fréquentera aussi des femmes galantes qu'il traitera en ' lionnes ' et avec ce beau mépris dont se glorifiaient les princes du dandysme de l'époque. Il les désigne par une initiale ou par un nom de guerre. Avec une fille qu'il rencontre, il se vantera de faire « le petit général Lassalle en habit noir³ ».

Il avoue une autre fois :

... Puis allé à Musard, où excepté une brune et fauve fille de cinq pieds trois pouces, la chute des reins bien arquée et le regard noir et chargé, roulée en panthère dans un long châle de soie rouge, n'ai rien vu, rien vu du tout qui valût l'immense peine d'être regardé. Mais cette femme a remué le je ne sais quoi de léonin qui a toujours été en moi⁴.

L'attitude du lion est celle d'un individualiste sans finesse qui aime à outrer ceux qu'il méprise et se plaît à jeter des défis à ceux qu'il considère comme ses inférieurs, tandis que le vrai dandy devait avoir l'air d'ignorer l'existence des gens médiocres qui l'entouraient. Brummel ensorcelait par son indifférence, le lion, par des airs de conquérant. Barbey, admirateur des traditions d'autrefois, se décrit ainsi :

1. *Memoranda*, p. 90, 95 et 100.

2. Voir Jesse, *op. cit.*, vol. I, chap. ix, p. 117-119.

3. *Deuxième Mémoire*, p. 236.

4. *Ibid.*, p. 280.

M. de Grimaldi est spirituel, mais son esprit a trop de nombre, est trop espagnol. Avec mon amour du 'trait', je dois lui paraître à 'prétentions'. Cependant, nous nous touchons par les manières, ce noble truchement des gentilshommes¹.

Cependant il s'écartera de temps en temps, en lion 'furieux', des règles du bon ton et de la froideur élégante, pour se rapprocher des façons cavalières et dévergondées de ses contemporains dandys.

Pensé assommer un conducteur de cabriolet insolent².

(A Coutances) — J'ai joué l'Alcibiade tout ce temps, j'ai bu plus que ces Normands grands buveurs. Ils s'étonnaient qu'un efféminé de ma taille, un damoiseau de Paris, résistait mieux qu'eux aux liqueurs fortes³.

... J'ai mangé le gigot parfaitement cru, avec un appétit de cannibale. Les femmes étonnées de voir un séraphin, à la taille féminine, engouffrir de tels morceaux de chair saignante⁴...

Pour le lion autant que pour le dandy anglais, la mise a une grande importance, mais présente quelques traits nouveaux. Barbey se montre lion dans ses goûts romantiques de toilette : bouquet de roses, poignard et cape:

... Passé chez Th... pour mon poignard, auquel il fait faire une gaine en cuivre afin que la lame ne me blesse pas en le portant⁵.

Il rôde sur le boulevard « embossé dans (sa) grande mante espagnole⁶ » et se plaît à entendre le vent qui siffle « d'importance dans le satin de (son) manteau⁷ ».

Il a soin de porter souvent une fleur :

... J'immole une rose chaque soir à ma boutonnière ; les roses, c'est l'ordre de la « Jarretière » de cette grande souveraine que l'on appelle la nature⁸.

1. *Deuxième Mémoire*, p. 263.

2. *Premier Mémoire*, p. 12.

3. *Ibid.*, p. 69.

4. *Deuxième Mémoire*, p. 375.

5. *Premier Mémoire*, p. 9.

6. *Deuxième Mémoire*, p. 347.

7. *Ibid.*, p. 341.

8. *Ibid.*, p. 296-297. Voir également : *Premier Mémoire*, p. 130, 137 et 138.

Il ajoute à l'élégance du dandy les goûts exotiques des romantiques ¹.

... Allé acheter une bague, une mystérieuse bague verte dont je me suis encapricié ces jours derniers ².

... Elle m'envoie les plus charmantes pantoufles qui se puissent imaginer, — arabesques de velours vert, rouge, bleu, blanc et or sur un fond noir ! — un Pacha n'en a pas de plus belles ³.

Par contre, les éperons que portaient les dandys contemporains, les lions en particulier ⁴, ne semblent pas avoir tenté Barbey ; quant au cigare ⁵ dont il ne parle pas non plus, c'était peut-être une habitude trop dispendieuse ?

Aussi important que la distinction du costume chez les dandys romantiques était le choix des lieux à fréquenter. *La Mode* nous indique comme promenade élégante à cette époque, les Tuileries ⁶ et ensuite pour ceux qui s'intéressent au sport en anglomanes, Longchamp ⁷ et le Bois de Boulogne ⁸. On nous montre des gravures de costumes pour dandys, habillés pour une promenade aux Tuileries ; on présente des habits de bon goût pour le Bois de Boulogne ou Longchamp. Les élégants qui avaient des prétentions d'être des « sportsmen » parcouraient les allées du bois suivis de leurs jockeys, et tout véritable dandy avait son 'tilbury' ou son 'cabriolet' qu'il conduisait lui-même accompagné par « deux petits grooms nés le même jour, d'une même mère et dans un même cottage anglais ⁹. » Parmi les cafés, ceux qui sont consacrés fashionables sont le *Café de Paris* : « Ce n'est que là que l'on rencontre le lion dans toute sa

1. Voir les *Mémoires d'un Lion*. *La Mode* 5 juin 1842, p. 338.

2. *Premier Mémorandum*, p. 126.

3. *Ibid.*, p. 188.

4. Voir *Physiologie du Lion*, par Félix Deriège, Paris, 1842, p. 20.

5. *Physiologie du Lion*, p. 10 ; aussi les *Mémoires d'un Lion*. *La Mode*, 15 juin 1842, p. 384.

6. *La Mode*, juillet 1836 ; octobre 1838, p. 247.

7. *Ibid.*, 12 janvier 1839, p. 225.

8. *Ibid.*, 1^{re} livraison de juillet 1837 ; octobre 1838, p. 247.

9. *Ibid.*, juillet 1836, p. 166.

formidable splendeur, ce n'est que là qu'il sait rugir comme il faut et hérissier convenablement son poil ¹ », le *Café Hardy* et le *Café Riche*, à propos desquels on fait le jeu de mots : « Il faut être hardi pour dîner chez Riche et riche pour dîner chez Hardy ² », le *Café Anglais*, « sans rivaux » qui, seul, « donne à souper » à toutes heures du matin ³, et *Tortoni* ⁴, le « premier glacier de l'époque ⁵ », qui a « sa ménagerie de lions ⁶ ».

Si le boulevard des Italiens ⁷ dont les cafés « respiraient l'orgueil et l'ennui ⁸ » est « le salon en plein air » des dandys, le Palais-Royal semble avoir gardé quelques-uns des attraits de son élégance passée, malgré la fermeture de nombreux établissements de mauvaise réputation ⁹. En plus de sa promenade, le Palais-Royal offrait cependant aux dandys quelques restaurants et des cafés dont Corazzà ¹⁰, qui conservait sa vieille réputation de distinction. Mais tout cela ne suffisait pas à distraire l'élégant parisien. Il est abonné à l'Opéra et, par ailleurs, se rend souvent aux concerts dits « populaires ». Chez Musard qui a, dès le début, un grand succès, « tout le monde accourut avec le Jockey-Club et les 'gants blancs'... ¹¹ » puis chez Valentino : « Musard a été remplacé par un rival redoutable, Valentino... Il a entrepris de populariser les chefs-d'œuvre sérieux... Valentino l'a tenté avec succès ¹² ».

Dans quelle mesure, Barbey va-t-il se plier, dans ses pro-

1. *Physiologie des Cafés de Paris*, Paris, 1841, p. 107.

2. *La Mode*, 1837, 1^{er} juillet, p. 4. *Les Restaurants*.

3. *Ibid.*, octobre p. 162, suite des *Restaurants*.

4. *La Mode* 1830, mars ; *ibid.*, octobre 1837.

5. *Ibid.*, 5 juillet 1842, p. 34.

6. *Physiologie des Cafés de Paris*, p. 73.

7. *La Mode*, octobre 1838, p. 247.

8. *Physiologie des Cafés de Paris*, p. 104.

9. Henri d'Almeras, *La Vie Parisienne sous la Restauration*, Paris, 1909, p. 46.

10. *Histoire des Cafés de Paris*, extrait des Mémoires d'un viveur, revue et augmentée par M. Constantin, Paris, 1857, p. 11 et 25.

11. *La Mode*, octobre 1836, p. 282.

12. *La Mode*, trimestre d'octobre 1837, p. 169.

menades et dans le choix de ses divertissements, aux exigences de la mode du moment ? Chaque jour, avec une monotonie qui semble bien caractériser une série d'actions accomplies moins par goût personnel que par une sorte d'automatisme, nous le voyons passer successivement dans les lieux fashionables que ses moyens lui permettent.

... Habillé. Coiffé. Sorti avec G... Allé à Corazza et de là nous asseoir sous les arbres du Palais-Royal. Causé longtemps, la lune se levant et la soirée belle. Monté au Boulevard. Allé chez la marchesa à qui j'ai laissé une lettre ne l'ayant pas trouvée, mais rencontrée une heure après et par hasard avec le vicomte de B... Causé un instant. Pris (pour tout dîner) une tranche de melon glacé chez Tortoni. Rentré. Essayé des vêtements, et écrit ceci ¹.

... Coiffé, Habillé. Sorti. Allé à Corazza entendre Gaudin. Promené en causant au Palais-Royal et au Boulevard. Allé chez Daune. Fait rougir sa femme, le diable sait pourquoi. Bu une limonade au Café de Paris en lisant la chronique. Rentré, il est une heure ².

... Habillé. Sorti. Diné au Palais-Royal. A Corazza. Puis à Tortoni. Rentré ³.

Il abuse des Tuileries, du Palais-Royal et du Boulevard — les promenades à pied ne coûtant rien ; mais il ne parlera ni du Bois, ni de Longchamp car, comme nous l'avons montré, soit pour une raison pécuniaire, soit par choix personnel, il ne suivait pas les anglomanes dans leur pratique constante du sport.

Bien qu'il désire jouer le dandy le plus possible, Barbey va à pied la plupart du temps ; sauf dans certaines grandes occasions, par exemple quand il est particulièrement bien habillé :

... Habillé tantôt. Pris une voiture. Allé chez A... qui m'a trouvé adorablement mis, ce qui me fait presque autant de plaisir que de me trouver spirituel ⁴.

Pour les cafés, il semble que Tortoni ait sa prédilection ; à plusieurs reprises, il s'y décrit prenant des poses « noncha-

1. *Premier Mémoire*, p. 144-145.

2. *Premier Mémoire*, p. 130.

3. *Ibid.*, p. 146-147.

4. *Ibid.*, p. 222.

lantes et superbes », appuyé sur la rampe. C'est là qu'il termine le plus souvent ses soirées, comme les dandys évoqués par Musset. Parfois nous le voyons au Café de Paris où « assis près des grands vases » il raille « la foule qui n'est jamais belle, mais qui ce soir était plus laide que jamais ¹ ». Mais il n'est pas de ceux qui retournent ensuite à l'Union ou au Jockey-Club ², ces cercles dépassent sans doute par trop ses moyens.

Il est fier de noter deux fois qu'il a dîné au Café Riche.

... Rentré m'habiller. Dîné vastement au Café Riche. Sauté en voiture chez C..., d'où je sors ³.

... Dîné gloutonnement au Café Riche. Pensé à G... qui aimait les salles vastes, retirées, silencieuses de ce restaurant ⁴.

Il soupe à « cette Sodome de Café Anglais, où danseuses et chanteuses, joueurs, militaires, journalistes, tout le Sanhédrin du diable, buvait, fumait, et hurlait et se chiffonnait pêle-mêle ⁵ ! » Il reste là à faire du punch jusqu'à 4 heures du matin et se couche à 5 heures. Mais une autre fois, quand il soupe à minuit au Café Anglais ⁶, il ajoute qu'il n'a pas mangé de la journée. Serait-ce qu'il ne peut se permettre de tels frais et qu'un souper fashionable exige d'autres économies ? Sans préciser la date, un certain L... écrit dans l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* ⁷, que Barbey partagea longtemps la très modeste table d'hôte des jeunes étudiants, rue du Petit-Lion-Saint-Sulpice ⁸. Nous connaissons les rentes dont il devait se contenter ⁹ et qui n'étaient nullement celles du lion de l'époque, c'est-à-dire au moins 40.000 livres ¹⁰.

1. *Deuxième Mémoire*, p. 306.

2. D'Alméra, *La Vie Parisienne sous Louis-Philippe*, p. 466.

3. *Deuxième Mémoire*, p. 349.

4. *Premier Mémoire*, p. 178.

5. *Ibid.*, p. 150.

6. *Deuxième Mémoire*, p. 249.

7. 10 juillet 1869, p. 415.

8. Bachelin, *op. cit.*, p. xxx.

9. V. ci-dessus, p. 25.

10. *Physiologie du Lion*, p. 12.

Les festins joyeux de ses contemporains dandys lui étaient défendus. Nous le voyons souvent chez lui dînant « frugalement et presque debout ¹ » tout en faisant sa toilette, avant de sortir pour prendre une glace ou une modeste boisson dans un café du Palais-Royal, au Café de Paris, ou à Tortoni. Certains soirs, il retrouve ses amis à l'heure du repas et il se plaît à parler d'un dîner de bande joyeuse :

... Allé dîner, ces Messieurs (G. et Q.) sont venus. Dîné longtemps et copieusement et couronné le tout d'une bouteille de Graves et des plus joyeux propos, avec une certaine nuance libertine qui est à la conversation d'un dîner de garçons ce que le rouge est à une femme ².

C'est aussi sa santé qui lui interdisait de répéter trop souvent de pareilles sorties :

... Allé dîner chez Gaudin. Bien dîné, mais gaiement, bien dîné mais n'ai pas bu. Ces Messieurs ont adorablement fêté le vin blanc. Descendu à Corazza où ma fragilité s'est permis la débauche de quelques gouttes de café dans du lait ³.

L'Opéra auquel il fallait être abonné ⁴ dépassait aussi ses moyens. Par contre, il assiste aux Concerts assez souvent et dit en parlant du Concert Musard : « ... Dandies ⁵ furieux, lions y abondaient ⁶... ». Il écoute un « bout de concert chez Musard ⁶ » avant de rentrer chez lui ; et un autre jour se rendant chez la marchesa, il trouve un mot lui donnant rendez-vous chez Musard ⁷. Il va aussi au Concert Valentino où il aperçoit « quelques lions ». Il note :

« ... Fait jeter au Concert Valentino. Salle vide et sonore, quelques hommes, mais pas une robe bien faite ⁸ ».

1. *Deuxième Mémoire*, p. 242.

2. *Premier Mémoire*, p. 38.

3. *Ibid.*, p. 206.

4. *Physiologie du Lion*, p. 13.

5. *Premier Mémoire*, p. 47.

6. *Ibid.*, p. 144.

7. *Deuxième Mémoire*, p. 250.

8. *Ibid.*, p. 353.

Un soir il part de chez Valentino pour rejoindre la marchesa et prendre du punch à Tortoni ¹ ; une autre fois pour monter au Boulevard et boire une limonade au Café de Paris. A une autre occasion, il dédaignera le billet « coquet et parfumé » de la marchesa pour s'en aller seul à Valentino où « les femmes n'étaient ni belles ni bien mises ² » ; et quand il note que parmi les femmes il n'y en avait pas qui valaient « l'abaissement d'un regard ³ » il avoue trouver la « compensation des yeux par les oreilles ⁴ ».

S'il fréquente la plupart des endroits qui servaient de cadre aux dandys, sa nature sauvage et son goût de solitude, cette solitude qu'il redoute souvent ⁵, joints à ses revenus modestes, l'empêcheront de participer pleinement à la vie extérieure et surtout déchaînée des autres dandys ⁶. Le cri de Hamlet réapparaît à bien des pages du journal de ce dandy profond et tourmenté : « Va dans un couvent, fais-toi ⁷ moine ». Mais le manque d'argent qui lui interdit certaines habitudes des autres dandys n'est pas un obstacle pour fréquenter les salons du faubourg Saint-Germain où, paré désormais de son titre d'Aurevilly ⁸ il peut promener à son aise ses allures patriciennes, ses goûts aristocrates, sa toilette de dandy, s'adosser aux cheminées de marbre avec « l'air le plus anglais », ou baiser avec condescendance le front tendu de la marchesa tout en lui boutonnant ses gants avec une adresse féminine. Et, différent du véritable

1. *Premier Mémoire*, p. 153.

2. *Ibid.*, p. 179.

3. *Deuxième Mémoire*, p. 246.

4. *Premier Mémoire*, p. 168.

5. *Ibid.*, p. 136.

6. *Ibid.*, p. 150-151.

7. *Ibid.*, p. 194.

8. Comme Roger de Beauvoir né Roger tout court, qui, pour se pousser dans le monde, ajouta à son nom patronymique celui de la terre de Beauvoir qu'il possédait en Normandie. (Séché, *op. cit.*, t. I, p. 170.)

C'est chez la marchesa (2^e *Mémoire* p. 348) que Barbey fait la connaissance de ce lion et « des plus formidables. » Il parlera plus tard de lui dans ses *Lettres à Trebutien* (t. 1, p. 401) et l'appellera « mon ancien co-soupeur de la *Maison d'Or* ». (6 décembre 1853.)

lion de l'époque, il semble parfois préférer ce milieu des salons au pavé parisien et ne pas mépriser¹ la politesse d'autrefois et les belles traditions du passé.

Cependant, et c'est encore une de ces contradictions que nous avons rencontrées en lui, sa nature semble se prêter aussi à l'attitude du lion, « ce dandy féroce », cet élégant viril. L'attitude léonine du dandy qui contredisait le vrai dandysme s'accordait avec les mœurs et le tempérament des romantiques français. Influencé par son milieu, entraîné par son caractère farouche, Barbey pratiquera jusqu'à la fin de sa vie ce genre de dandysme qui provoque d'un mot hardi, au lieu de tuer avec l'indifférence du dandy anglais. Néanmoins, au moment d'écrire la *Vie de G. Brummel* et de faire la théorie de son dandysme, son intelligence saura extraire l'essence du dandysme anglais sans le mélanger avec ce qui n'était qu'une variation française, romantique et byronienne.

1. *Mémoires d'un Lion. La Mode*, 5 juillet 1842, p. 37.

CHAPITRE III

CRISTALLISATION DU DANDYSME : LE TRAITÉ

Nous avons laissé Barbey menant sa vie de journaliste et de dandy à ses débuts, tantôt prenant les poses du dandy britannique, tantôt se donnant les allures du lion de l'époque. Ce n'était pas là son entrée dans le monde littéraire. A Caen, il écrivait déjà *La Bague d'Annibal* (1834) et les *Memoranda* le montrent à Paris en train de composer *l'Amour Impossible* (1838 à 1839). Tout en gardant le culte de la toilette et de la vie mondaine dans la mesure où ses moyens le lui permettaient, ce fidèle de Brummel consacre à la lecture de longs moments ¹. Il recherche tout particulièrement les mémoires ou les lettres qui peuvent lui fournir des renseignements sur la réalité profonde de certaines existences dont, en philosophe et en psychologue, il aime à découvrir l'explication historique et le principe de vie.

Il a lu *England and the English* de Bulwer ² mais il dit qu'il y a « dans quelques pages des *Mémoires* de lord Byron, plus de vérités saisies, plus d'intuition des défauts très *personnels* de la société anglaise, que dans tout Bulwer qui l'a fait poser devant lui ³ ».

Il aime la lecture de Saint-Simon qu'il appelle « ce Dieu de l'histoire et de l'appréciation sagace et sévère ⁴ » et dont il dira « écrivain et penseur de premier ordre sans cesser

1. *Premier et Deuxième Memoranda, passim.*

2. *Premier Mémoire*, p. 40.

3. *Ibid.*, p. 42.

4. *Ibid.*, p. 160.

pour cela d'être grand seigneur ¹ ». Sur le *Mémorial de Napoléon à Sainte-Hélène*, il fait cette réflexion : « Dans ce monde, il y a de ces hommes puissants et déplacés qui, n'étant pas sous le vrai jour qui leur convient, choquent par le fait de leur puissance même, et tombent sous cette moquerie légère qui est la sanction de l'égalité devant l'usage, cette loi de la bonne compagnie. Louis XIV avait une démarche qui imposait, étant Louis XIV, et qui eût été par trop comédienne, s'il avait été le duc de Villeroy ². »

Des *Mémoires* de Bassompierre ³, « ce grand seigneur de la fatuité ⁴ », il dit : « Singulier temps dont rien ne peut donner l'idée... Là respirait le sublime de l'esprit monarchique qui n'en était pas moins sublime pour prendre sa source dans les plus hautes convenances sociales, et que les historiens modernes ont travesti en le jugeant démocratiquement ⁵ ». Il indique aussi à deux reprises ⁶ qu'il lit les *Mémoires* ⁷ du Maréchal de Richelieu dont il admire le caractère, trouvant qu'il y a en lui une supériorité innée, immédiate « et que tous les efforts de la réflexion, si puissante qu'elle soit, ne peut remplacer ». Une lecture qui frappe en lui le dandy, toujours désireux de dominer, et le psychologue cherchant à analyser son mode de vie, est celle de Machiavel (*Histoires Florentines*), qui lui fait écrire : « Ce qui me frappe le plus dans cet écrivain, c'est la noble austérité de langage et la hardiesse de la pensée... Temps effroyable, mais où l'on ne s'ennuyait pas comme mainte-

1. *Ibid.*, p. 206.

2. *Premier Mémoire*, p. 96-97.

3. C'est durant l'été de 1838 que Barbey indique cette lecture à plusieurs reprises. Il est probable qu'il avait à sa disposition l'édition qui venait de paraître l'année précédente : Maréchal François de Bassompierre, *Mémoires*, Paris, chez l'éditeur du *Commentaire analytique du Code civil*, 1837. (Nouvelle collection des *Mémoires* pour servir à l'Histoire de France.)

4. *Deuxième Mémoire*, p. 283.

5. *Ibid.*, p. 298-299.

6. *Ibid.*, p. 245-247.

7. C'est aussi en 1838 qu'il lit ces *Mémoires*. Il pouvait avoir à sa disposition une édition de 1792 : *Les Mémoires du Maréchal duc de Richelieu*, Paris, Buisson, 2^e édit. 9 vol., in-12.

nant, il n'y avait pas de sociétés alors, mais des individus¹. »

En 1841, il publie l'*Amour Impossible* que nous l'avons vu en train d'écrire dans ses *Memoranda*. Il collabore à partir du 1^{er} avril 1842 au *Globe* et, tout en continuant de travailler pour ce journal, il entre au *Moniteur de la Mode* où il publie, comme chroniqueur de mode féminine, deux articles les 20 et 30 avril 1843 qu'il signe du pseudonyme de Maximilienne de Syrène. « Ma vie d'aventurier qui continue d'être la chose du monde la plus bariolée m'a poussé à écrire des légèretés... devinez où ? dans un journal de modes, mon cher ami ! César avait fait une grammaire, mais ne s'était pas assoupli jusqu'à écrire pour les modistes de son temps. Je fais ce que César n'a pas fait². » Du moins cherchera-t-il à relever ce genre qui réclame bien peu d'analyse et à lui donner une réelle valeur intellectuelle.

C'est en métaphysicien de l'élégance qu'il traite ces sujets. « L'élégance est plus que la grâce et moins que la beauté, mais elle se compose néanmoins de beauté et de grâce ; pourquoi ne serait-elle pas, par exemple, la notion de la beauté, réalisée dans les petites choses et élevée grâce à la grâce, au-dessus de la simple notion du 'joli' ?³ » Et plus loin : « L'élégance qui est inférieure à la beauté mais qui y touche — qui est de la beauté dans les conditions données — est par cela même absolue comme la beauté ! » Il dit à Trebutien ' qu'il « s'amuse à tracer des impertinences parfumées, à l'usage des plus pauvres esprits et des plus jolies figures du siècle », mais il débute trop en législateur intellectuel pour plaire aux « Poupées de Caen ». Et nous ne nous étonnons pas qu'il rompe « haut et net », ce sont ses termes, « parce que les industriels qui sont à la tête de cette publication » ont trouvé ce qu'il écrit « trop 'métaphysique', trop élevé pour leur public et je les ai laissés lui parler un langage plus digne de lui et d'eux⁴ ».

1. *Premier Mémoire*, p. 93-94.

2. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 65-66.

3. *Le Moniteur de la Mode*, 20 avril 1843.

4. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 66.

5. *Ibid.*, p. 68.

C'est le côté intellectuel et nuancé de l'élégance du dandysme qui l'intéresse et c'est pourquoi il n'aura pas peur de dénoncer comme sans importance un lieu sacré dandy. Dans l'article du 30 avril, pendant que *La Mode* consacre des articles à l'élégance de Longchamp, Barbey se montre dédaigneux envers cet étalage, cette « même enfilade des mêmes moutons de Didenant » : « Encore un peu de temps et les gens vraiment élégants ne feront plus cette stupide promenade même par procuration de voitures, de valets et de chevaux... Nous ne pensons pas que ce soit dans un tel milieu que la mode puisse placer convenablement et sous leur jour vrai les mille nuances qui la composent. » Au début de l'année 1843, il corrige, pour la publication, en y ajoutant quelques passages, *La Bague d'Annibal*.

L'expérience personnelle, la réflexion, la lecture, la tentative de se faire métaphysicien dans le domaine de la mode, psychologue dans le monde du Faubourg à travers *La Bague d'Annibal* et *l'Amour impossible*, tout cela a préparé une cristallisation de l'idée du dandysme qui s'est faite en lui et aboutira au *Traité*, au portrait psychologique de Brummel et à la théorie de son art de vivre.

Comment Barbey est-il amené à parler de Brummel ? C'est qu'en débutant dans le *Moniteur de la Mode*, il a le dessein de séduire ses lectrices en les entretenant du grand dandy qu'il a naguère rencontré à Caen. « Je voudrais faire pour ce répertoire de choses oiseuses un article biographique sur Brummel, le grand Brummel dont les gilets blancs causaient de si violentes insomnies à Byron. Or, Brummel est mort à Caen. Je l'y ai vu et vous l'y avez connu peut-être », écrit-il le 16 avril 1843 de Paris à Trebutien ¹ et il ajoute : « Ne pourriez-vous m'envoyer des détails sur ce gaillard-là ? Vous m'obligeriez. Songez que je suis friand de tout ce qu'il y a de plus excentrique. Je ne repousserai rien : j'aiguiserai flèche de tout et je compte sur vous ² ». De plus en plus épris de son sujet, Barbey harcèle Trebutien de questions : « Ne vous laissez pas et ramassez,

1. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 66.

2. *Ibid.*

ramassez toujours ! Vous me dites de vous poser des questions de catéchisme, en voici :

« Où Brummel a-t-il été élevé ? — Quels ont été ses plus intimes partners dans la vie ? Était-il joueur et ivrogne, deux qualités anglaises. Avait-il eu des relations (et quelles relations) ? avec Pitt, Fox et Sheridan ? avec Sheridan surtout, dandy aussi, fier de sa main plus que de son discours sur les bégums et de sa comédie the School of scandal ; la faisant mouler cette main, et l'offrant aux adorations de l'Angleterre. Brummel avait-il été marié ? Quelles conséquences de son mariage ? Quel est son tempérament ? lymphatique, sanguin ou bilieux ? J'ai besoin de son portrait physiologique. Avec son portrait physiologique, j'aurai tout ¹. »

Ces termes sont à peu près ceux dont Stendhal s'est servi dans son livre *De l'Amour* pour classer les différents caractères. A cette époque, quelles sont les œuvres de Stendhal connues de Barbey ? Il a lu les *Mémoires d'un touriste* ² dès le mois d'août 1838 et il écrit à ce sujet « me suis dilaté de toutes les manières... dans la lecture de M. de Stendhal. — *Mémoires d'un touriste*. — Belle haine du commun ! du trait, de l'observation, mais un amour de la passion singulier dans un homme si civilisé, et trop de peinture et de gothique ³ ». Il serait vraisemblable qu'ayant aimé le caractère aristocratique de cet écrivain, il ait voulu mieux le connaître. Pourtant durant cette période, on ne trouve chez Barbey, aucune autre allusion à Stendhal. Ce n'est que plus tard, environ cinq ans après, qu'il a dû lire le *Traité De l'Amour*. La lettre où se trouvent les mots si stendhaliens sur le caractère de Brummel, date du 16 avril 1843. Dans une seconde lettre de septembre 1843 ⁴, on retrouve le nom de Stendhal et des éloges sur ce livre. A la même époque, il marque de nouveau son admiration

1. *Ibid.*, p. 68.

2. Les *Mémoires d'un touriste* paraissent en 1838. Paris, Dupont, 2 tomes en un volume.

3. *Deuxième Mémoire*, p. 302.

4. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 157.

en faisant de Stendhal l'égal de Montesquieu dans la Préface du *Traité*¹. Au sujet de la tendance sociale que représente Brummel, il écrit : « La décrire, la creuser, montrer que cette influence n'était pas seulement à fleur de terre, pourrait être le sujet d'un livre que Beyle (de Stendhal) a oublié d'écrire et qui eût tenté Montesquieu². ». On peut donc conclure que ce n'est qu'à cette époque et non dès 1838, que Barbey s'est intéressé au traité *De l'Amour*.

Dans la suite de sa lettre à Trebutien, Barbey précise ses projets :

« Mon projet s'est agrandi, Brummel n'en est que la cariatide, l'exemplum ut talpa ; mon travail portera pour titre : *Essai sur le Dandysme, avec une biographie de Brummel*. Je le donnerai à la *Revue des Deux Mondes* et non pas au *Moniteur de la Mode*, avec lequel je viens de rompre ' haut et net ' »³. En effet, de plus en plus, c'est cet *Essai sur le Dandysme*, cette théorie qu'il dégage de la vie de Brummel qui intéresse Barbey, et à laquelle il attache le plus d'importance. Ceci ne l'empêche pas de rechercher tous les détails de la vie du grand dandy et de prendre très au sérieux son travail de documentation biographique.

Avant Jesse, il est vrai que les ouvrages qui traitent de Brummel sont peu nombreux et plutôt romanesques. Brummel entre dans la littérature pour la première fois dans les *Mémoires* d'Henriette Wilson qui ont paru en Angleterre et en France en 1825. Dans ce livre qui provoque un grand scandale parce qu'il révèle le nom de tous les personnages qu'elle connut au cours de sa vie de courtisane, figurent les hommes les plus illustres : Tom Sheridan (fils du célèbre écrivain et Beau), Byron, le duc de Wellington, le duc de Leinster, et d'autres. Brummel, aussi, apparaît souvent. Barbey a lu ces *Mémoires* et voici comment il juge les renseignements qu'Henriette Wilson lui

1. Cette préface est datée de Passy, Villa Beauséjour, 19 septembre 1844.

2. *Du Dandysme et de G. Brummel*. Caen, Mancel, 1845, p. vi

3. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 68.

fournit sur Brummel : « Henriette Wilson a l'opinion la plus étendue sur Brummel, mais Brummel devait lui inspirer une jalousie de ' femme à femme ' et elle a été injuste avec légèreté. Les femmes ne nous pardonnent pas quand nous sommes plus élégants qu'elles ¹. » En effet, il ne pouvait aimer les pages où cette femme se plaît, souvent avec lourdeur, à montrer en Brummel un amoureux éconduit : Brummel l'accosta fréquemment dans ses promenades à Hyde-Park : « Je ne pourrai guère redire ses folles protestations d'amour ; je les entendais à peine ². » Et voici ce qu'elle lui répondra quelques semaines après : « A propos, M. Brummel, dis-je, en me tournant vers lui, je n'ai pas encore eu le temps de répondre à vos protestations ³. » Et Barbey avait raison de sentir une jalousie de femme dans un jugement qui se terminait en ces termes : « Le seul talent que j'aie jamais pu découvrir à cet élégant était d'avoir perfectionné l'art de montrer l'aisance dans les manières, et d'être assez bon acteur. Mais, en l'étudiant de près, on remarquait une certaine raideur qui faisait soupçonner combien il lui avait coûté d'efforts pour en venir à ce point ⁴. »

Barbey avait donc besoin de trouver d'autres renseignements et c'est ainsi que le 6 juin 1843, il écrit à Trebutien : « Je lirai demain *Granby*. J'ai relu *Pelham* ces jours derniers. Vous savez que Brummel y est peint sous un nom supposé. J'ai relu en anglais. Jusque-là je ne connaissais que la traduction écourtée ⁵... »

Un an après la publication des *Mémoires* d'Henriette Wilson, avait paru le roman de Bulwer *Pelham* (1826) où le vieux Brummel est dépeint en exil, et l'année suivante, en 1827, Lister avait fait publier son roman de *Granby* où sous le nom de Trebeck, Brummel joue un rôle important, pendant la période de sa jeunesse et son apogée à Londres. On ne trouve pas dans les *Lettres à Trebutien* un jugement de

1. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 71.

2. *Mémoires d'Henriette Wilson*, Bruxelles, 1825, t. I, p. 92.

3. *Ibid.*, p. 141.

4. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 96.

5. *Mémoires d'Henriette Wilson*, t. II, p. 76.

Barbey sur ces ouvrages au moment où il les lit, mais le *Traité*¹ contient plusieurs allusions à ces œuvres : « Plusieurs ont essayé, nonobstant. Du vivant même de Brummel, deux plumes célèbres, mais taillées trop fin, trempées d'encre de Chine trop musquée, jetèrent sur un papier bleuâtre, à tranches d'argent, quelques traits faciles à travers lesquels on vit Brummel. C'était charmant de légèreté spirituelle et de pénétration négligente. Ce fut *Pelham*, ce fut *Granby*. Ce fut Brummel aussi jusqu'à un certain point, puisqu'on y dogmatisait sur le Dandysme ; mais l'intention avait-elle été de le peindre, sinon dans les faits de sa vie, au moins dans les réalités de son être et les possibilités du roman ? Pour *Pelham*, ce n'est pas bien sûr. Pour *Granby*, on le croirait davantage : le portrait de Trebeck semble avoir été fait sur le vif ; on n'invente pas ces nuances étranges, mi-nature et mi-société, et l'on sent que la présence réelle a dû vivifier le coup de pinceau qui les retrace.

« Mais, à cela près du roman de Lister, où Brummel, s'il fallait l'y chercher, se retrouverait bien mieux que dans le *Pelham* de Bulwer, il n'y a point de livre en Angleterre qui montre Brummel comme il fut, et qui explique un peu nettement la puissance de ce personnage². »

Quand a-t-on parlé de Brummel pour la première fois en France ? *La Biographie universelle et portative des contemporains* publiée en 1834 à Paris où figurent les noms des Anglais qui se sont fait connaître en France, parle longuement d'Henriette Wilson alors qu'on ne mentionne pas Brummel. Ce n'est pas étonnant que Barbey recherche désespérément des documents sur le grand dandy. Suivant les conseils de Trebutien, il consulte ensuite dans la *Revue de Paris* un article d'Arnould Fremy sur Brummel paru en mai 1840, c'est-à-dire peu de temps après sa mort. Barbey juge très sévèrement cet article : « C'est une mauvaise plaisanterie, une fusée d'ironies quelquefois spirituelles, un pastiche de l'oraison funèbre du Grand Condé en l'honneur de Brummel, mais rien de *pensé* au fond et pas grand'chose

1. *Du Dandysme et de G. Brummel*. Caen, B. Mancel, 1845.

2. *Ibid.*, p. 21 à 22.

d'historique, n'était la réputation de l'homme sur lequel on s'amuse à *pailleter* des phrases avec des regrets de cénostaphe comme s'il s'agissait d'un Empereur¹. » Aussi, Barbey remercie-t-il Trebutien dans cette même lettre du 18 mai 1843 de l'avoir « introduit » auprès du capitaine Jesse. Le capitaine Jesse naquit en 1807 à Margarettas, bourgade voisine d'Ingatestone (Essex). Son père était curé de cette paroisse. A seize ans, il était sous-lieutenant, et à vingt-huit ans, capitaine dans un régiment d'infanterie. Il prit sa retraite à trente ans pour raisons de santé, après un service assez pénible dans l'Inde. Un médecin lui ayant conseillé de voyager pour sa santé, il partit et ce sont ces souvenirs qu'il a rapportés dans ses *Mémoires d'un demi-solde*.

Avant ce long voyage de trois ans, le capitaine Jesse avait fait à Caen la connaissance de Brummel et celle de Trebutien, le bibliothécaire, ami de Barbey d'Aurevilly. Il utilise les notes relatives à ce séjour en France dans le livre sur Brummel, qu'il écrivit après son retour de Russie. Il s'installa alors définitivement dans son pays d'origine, le Comté d'Essex, où il eut une charge de juge de paix et où il mourut en 1872. La première édition de *The life of Beau Brummel* parut en 1844, quatre ans après la mort de Brummel. Une seconde édition fut publiée en 1886 et une troisième en 1927².

C'est à lui que Barbey s'adresse pour avoir des précisions sur Brummel. En effet, les anecdotes romanesques de Henriette Wilson, les portraits fragmentaires de Bulwer et de Lister, le ton peu réfléchi et le manque de documentation qu'il trouve dans la *Revue de Paris* lui donnent l'envie de connaître des faits précis en s'adressant à un historien sérieux³ : « J'ai écrit, il y a deux jours, au très honorable M. Jesse. Je lui ai défilé tout un chapelet de questions sur le grand Brummel, avec prière d'y répondre immédiatement. Maintenant, à votre tour, Trebutien ! Poussez ferme le

1. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 71.

2. Ces renseignements sont pris dans l'article de René Martineau dans l'*Esprit Médical* du 15 décembre 1935, intitulé le *Premier Biographe de Brummel, le capitaine Jesse*.

3. 2 juin 1843.

gentleman pour qu'il me réponde sous le plus bref délai¹... » Ce chapelet de questions, il est intéressant de le voir dans les détails. Nous saisissons comment Barbey abordait la tâche qu'il se proposait. On découvre, à côté du désir de connaître de courtes anecdotes, des détails intimes qui donnent à l'ensemble une couleur vraie, sa volonté de pénétrer aussi la personnalité profonde et tout ce qui peut lui révéler le sens réel de cette vie.

« Quelles ont été les relations de Brummel avec Sheridan, Fox, Erskine ? Étaient-ce plus que des relations du monde ? Brummel avait-il des passions ? Qu'étaient-elles ? Était-il joueur, ivrogne, libertin, etc. ? Était-il marié ? A-t-il pu vivre avec sa femme ? Avait-il des maîtresses en pied ? Lui a-t-on connu des maîtresses publiques ? Je ne parle pas de bonnes fortunes... A-t-il eu une femme étiquetée à son nom et quelle était cette femme ? — détails sur ce point. Quel était son tempérament ? Sait-on l'emploi de sa journée ? Était-il capricieux dans la distribution et l'occupation de ses heures ou routinier ?... A-t-il laissé des *Memoranda* ? Il a laissé des aphorismes. Ne pourrais-je en avoir quelques-uns ? Je suis moins curieux de ses vers, des aphorismes me serviraient bien davantage ; les vers d'un homme montrent plus ou moins de talent, mais un homme est tout entier dans ses idées générales. A-t-il servi dans le 10^e de dragons ? Quel était son grade ? L'aventure du ' nez cassé ' et celle du ' pavillon de Brighton ' sont-elles authentiques ? La mesure de ses rapports avec le prince de Galles ? Son portrait physique et quelques anecdotes. J'y tiens moins qu'aux aphorismes, mais les aphorismes, j'y tiens beaucoup, parce que l'homme entier est là... Encore une question ? Pitt portait d'ordinaire un habit bleu et un gilet chamois ; Brummel affectait-il une certaine couleur aussi, ou les portait-il toutes avec une même souveraineté ? En somme, autant de détails extérieurs que possible. Quand il s'agit de Brummel, la manière dont il coupait ses ongles est importante. « L'âme se mêle à tout » dit M^{me} de Staël². »

1. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 73.

2. Cette lettre est publiée par le capitaine Jesse dans sa *Biographie de Brummel*, t. I, p. 51-52.

Barbey dit qu'il attend la lettre du capitaine Jesse avant de se mettre à l'œuvre : « Je vous le répète, après la lettre de M. Jesse, je commence à griffonner et ne m'arrête que l'article achevé. Je dirai, en le précisant, ce que c'est que le dandysme ; j'en montrerai les caractères, j'en ferai la législation et enfin, je compléterai l'idée par l'homme qui personnifia le plus cette idée, dans sa magnifique absurdité ¹. » Et voici qu'il ajoute en note deux jours après ² qu'il vient de recevoir cette lettre tant attendue, tant souhaitée du Capitaine Jesse qui « a répondu à toutes mes questions ³ ».

Quelle impression a produit sur Barbey la documentation de Jesse ? Nous avons vu combien il a jugé sévèrement ses prédécesseurs qui traitaient de Brummel, soit en Angleterre, soit en France. Barbey avait besoin de faits, Jesse lui en apportait en abondance. Barbey lui devait beaucoup et c'est ce qui lui fera dire à Trebutien : « J'aime Jesse. Je le flatte dans ma lettre, mais je le flatte avec plaisir ⁴. » De plus, Barbey appréciait la sûreté de l'érudition de Jesse et c'est pourquoi il ajoute dans sa lettre de remerciement : « Sans vous, je n'aurais eu sur Brummel que des renseignements hasardés. Mon livre ou plutôt mon livret n'est qu'une goutte d'extrait de la liqueur des îles que vous nous avez versée en flacon. Avec moi, les ivrognes de détails seront bien attrapés, mais avec vous, ils en auront plein leurs verres.

« Vous n'avez pas oublié, Monsieur, une seule épingle de la cravate du dandy ; vous l'avez fait voir dans tous ses actes de sa vie, heure par heure ⁵. »

Néanmoins, Barbey qui domine les faits, saura juger le livre de Jesse à sa vraie valeur : « J'ai lu déjà une première partie du premier volume ⁶. Le Capitaine est l'anecdote

1. *Lettres à Trebutien*, 6 juin 1843, p. 77.

2. *Ibid.*, 8 juin 1843.

3. *Ibid.*, p. 77.

4. *Ibid.*, p. 206.

5. Cette lettre est citée par Barbey dans une *Lettre à Trebutien* p. 207-208, t. I.

6. Le Capitaine Jesse avait envoyé à Barbey sa *Life of Brummel* en feuilles avant la parution en librairie.

incarnée et l'anecdote n'est pas toujours très piquante. Quoi qu'il en soit, des faits ramassés avec une patience de botaniste ont une valeur pour moi, malgré leur insignifiance ¹. »

Mais il tarde encore, s'occupant des corrections de *La Bague d'Annibal*, et ce n'est que le 29 février 1844 qu'il écrit triomphalement à Trebutien : « Mon cher Trebutien, je vous écris avec une plume *qui jume* encore de mon *Brummel*. Je viens de l'achever et de le jeter de la fournaise (mia cabeça) dans mon tiroir. Qu'il s'y refroidisse. »

En réfléchissant sur cet ouvrage, il en dégage bientôt des idées générales, les comparant à ce qu'il avait déjà pensé sur ce sujet. Parlant de tous ces faits, il ajoute dans sa lettre : « Ils confirment ce que j'ai compris de l'espèce d'influence d'un homme tel que Brummel. *Brief*, cette communication change l'encadrure de mon travail. Je le finirai, ou plutôt je le modifierai ². »

A la même époque, sans abandonner la préparation de son *Traité*, il songe à d'autres ouvrages qui refléteraient le même souci : la peinture d'un individu et d'une société. Il pense à la Comédie du XIX^e siècle ³ « un livre (dans le genre des *Lettres Persanes*) sur les choses et les hommes de ce temps ⁴ » et à un *Traité de la Princesse* ⁵ inspiré de la vie de Lady Hamilton.

Barbey cherche à placer son étude sur Brummel dans la *Revue des Deux Mondes*, mais le directeur Buloz « n'a pas osé insérer une étude, coupable de trop d'originalité ⁶ ». Barbey qui en croit franchement « les idées générales remarquables ⁷ », s'indigne, plaisante — « je suis une malheureuse sybille et les hommes repoussent mes Oracles ⁸ » — et fait

1. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 131.

2. *Ibid.*, 23 avril 1844.

3. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 130.

4. *Ibid.*, p. 118.

5. *Ibid.*, p. 130.

6. *Ibid.*, p. 136.

7. *Ibid.*, p. 137.

8. *Ibid.*, p. 143.

une dernière démarche auprès du Directeur des *Débats* dont la vanité « ne veut pas d'un travail refusé à la *Revue des Deux Mondes* ¹ ». C'est alors le fidèle Trebutien qui entreprend la publication, ce qui donne à Barbey la possibilité d'ajouter à son travail et d'en préciser la pensée : « Dans ma prochaine lettre, je vous enverrai tout un passage sur le dandysme que j'ai *repensé* depuis que le travail est fini ². »

J'allongerai de certains passages et je borderai le tout de notes, dans le genre de celles dont Stendhal (c'est un esprit que j'aime !) a bariolé son charmant livre *De l'Amour* ³.

Il a l'impression d'un travail fructueux et croit fermement par toutes ces précisions arriver à des conclusions définitives. « Je pense que tout ceci n'est pas mal, de tour et de détail et éclaire cette chose vague qu'on n'a jamais su préciser, le Dandysme ⁴. » Ces notes n'apportent pas un changement profond à la première rédaction, mais mettent un accent sur le caractère insulaire et anglais du dandysme, l'opposant au caractère et à l'esprit français. Elles montrent combien il recherche minutieusement les principes du caractère anglais. La froideur et le puritanisme sont, pour lui, fondamentaux si l'on veut expliquer pourquoi le dandysme est né en Angleterre et ne peut s'acclimater en France. De plus, ce caractère insulaire et anglais du dandysme étant bien défini, il pourra mieux chercher ce qui est général et universel dans la conduite du dandy. Ainsi, ajoutera-t-il en note des principes et des préceptes du dandysme capables d'être pratiqués dans tous les pays et en rapport avec son aspect intellectuel et moral.

Fort de sa théorie, il écrit au sujet du second article d'un Français sur Brummel (un compte rendu du livre de Jesse par Lemoinne dans la *Revue des Deux Mondes* ⁵). « Je viens de lire l'article de Lemoinne imprimé dans la *Revue des Deux*

1. *Ibid.*, p. 152.

2. *Ibid.*, p. 152-153, « Beauséjour », 25 septembre 1844.

3. *Ibid.*, p. 157.

4. *Ibid.*, p. 171.

5. Août 1844.

Mondes, au mois d'août, et si la bêtise indignait, je serais furieux. C'est du style de Perruquier littéraire payé par un commerçant de morale pour se scandaliser des pots de pommade de Brummel, malgré son lorgnon. Si Brummel vivait encore, que lui ferait-il ? Salirait-il son chausson vernis en le lui mettant... quelque part ¹ ? »

Effectivement, Arnould Fremy, dans son article sur Brummel, ne le comprend que d'une façon tout à fait extérieure. Il en fait une espèce de d'Orsay anglais, brillant sans effort. Il ne donne pas de place au calcul, à l'artifice, à la pose, à la discipline. Ne voyant pas de lutte, ni d'effort, et jugeant étroitement la jouissance purement matérielle de cette vie, il condamne la vanité de sa gloire.

« O gloire du savant, gloire du poète, gloire du dandy, cendres toutes pareilles, mêlées et confondues ensemble dans une même tombe ! Vanité des vanités et tout est vanité ! ² »

« Brummel est mort sans un monument, sans une statue, sans même une médaille. Vanité des vanités et tout est vanité ! ³ »

Lemoinne qui, après lui, parle de la vie de Brummel se montre plus sévère encore envers la vanité d'une telle vie : « L'histoire de G. Brummel porte avec elle son propre enseignement. Sa mort fut triste ; sa vie fut-elle enviable ? nous ne le croyons pas. Elle manque de dignité et de vérité. Le sentiment de l'égoïsme y absorbe tous les autres... Il n'est point la grande et la plus légitime excuse de tous les écarts, la passion. On ne voit pas qu'il ait eu les saintes faiblesses du cœur ; il n'eut que celles de la vanité. ⁴ »

Barbey, au contraire, avait déjà dit en 1836 ⁵ : « Diable de vanité ! Pivot sur lequel nous tournons sans nous détacher ! C'est toujours elle quand on croit que ce n'est plus elle », et encore ⁶ : « Je ne vois encore que la vanité qui dure

1. *Lettres à Trebutien*, t. 1, p. 195.

2. *La Revue de Paris*, mai 1840, t. XVII, p. 369.

3. *Op. cit.*, p. 369.

4. *Revue des Deux-Mondes*, août 1844, p. 484.

5. *Premier Mémoire*, p. 127.

6. *Ibid.*, p. 186-187.

en nous et dont les jouissances ne tarissent pas. Cela révoltait avant-hier... où je le disais, parce que, vanité encore, les hommes sont trop couards pour se juger. » Et il commencera son *Traité*¹ avec une défense et apologie de la vanité : « Les sentiments ont leur destinée. Il en est contre lequel tout le monde est impitoyable : c'est la vanité². » Pourquoi la mépriser ? demande Barbey. Il démontre ensuite la valeur de la vanité. Il se demande s'il est vrai qu'elle soit la dernière dans la hiérarchie des sentiments. Ce qui fait la valeur des sentiments, c'est leur importance sociale. Qu'est-ce qui, dans l'ordre des sentiments, peut être d'une utilité plus grande, pour la société, que cette recherche de l'approbation des autres, cette soif des applaudissements qui, dans les grandes choses, s'appelle 'amour de la gloire', et dans les petites 'vanité' ? Est-ce l'amour, l'amitié ou l'orgueil ? Et il répond que l'amour, l'amitié et l'orgueil partent d'une préférence pour un autre individu, ou pour plusieurs autres, ou pour soi-même et n'admet aucun partage.

La vanité a un univers moins étroit que celui de l'amour ; et ce qui suffit à l'amitié n'est pas assez pour elle. L'orgueil est fort d'une puissance innée, il est « oisif et aveugle³ ». La vanité qui doit établir sa puissance est inquiète et clairvoyante.

Barbey s'excuse de sa dialectique en terminant ainsi : « Il fallait bien dire cela avant de parler du Dandysme, fruit de cette vanité qu'on a trop flétrie, et du grand vaniteux Georges Brummel⁴. »

Avant ainsi montré que la vanité est un sentiment noble, par rapport aux autres, Barbey l'analyse ensuite en elle-même.

« Quand la vanité est satisfaite et qu'elle le montre, elle devient de la fatuité⁴ », affirme-t-il d'abord. Il y a des fats de tout genre : de naissance, de fortune, d'ambition, de

1. *Du Dandysme et de G. Brummel*, Caen, B. Mancel, 1845.

2. *Ibid.*, p. 1.

3. *Op. cit.*, p. 3.

4. *Ibid.*, p. 4.

science, etc... Mais comme les femmes tiennent en France une grande place, on a donné le nom de fatuité à la vanité de ceux qui leur plaisent. Il ne faut pas confondre cependant cette fatuité française avec la fatuité anglaise qui prend le nom de *Dandysme* et qui, malgré le désir de certains, n'a pas de chance de s'acclimater à Paris.

Le dandysme restera étranger comme la chose qu'il exprime. Les Français, il est vrai, possèdent un grand pouvoir d'assimilation, mais il ne faut pas pour cela qu'ils négligent un autre don, le pouvoir d'être soi : ce qui constitue la personne même, l'essence d'un peuple. Et c'est là la force de l'originalité anglaise, qui a pu produire le Dandysme en marquant la vanité humaine de son caractère particulier. Et cela n'est possible qu'à elle. « On peut prendre un air ou une pose, comme on vole la forme d'un frac ; mais la comédie est fatigante, mais un masque est cruel, effroyable à porter. Qu'ils prennent l'air dégoûté, s'ils veulent, et se gantent de blanc jusqu'au coude, le pays de Richelieu ne produira pas de Brummel ¹. »

Et c'est ainsi qu'au troisième chapitre, il aborde la comparaison entre ces « deux fats célèbres », Richelieu et Brummel, qui « peuvent se ressembler par la vanité humaine, universelle, mais différent de toute la physiologie d'une race, de tout le génie d'une société. L'un appartenait à cette race nervo-sanguine de France, qui va jusqu'aux dernières limites dans la foudre de ses élans. L'autre descendait de ces hommes du Nord, lymphatiques et pâles, froids comme la mer dont ils sont les fils ². » Bien qu'ils soient de tempérament opposé, ils avaient en commun une grande force de vanité qu'ils ont pris naturellement pour le mobile de leurs actions. Quant aux moralistes qui condamnent la vanité, on peut les comprendre en pensant que ce sentiment a été écrasé depuis dix-huit cents ans sous l'idée chrétienne du mépris du monde. Cette idée règne encore dans les esprits les moins chrétiens, même athées ; c'est ainsi que Chamfort subit le joug de l'idée chrétienne

1. *Op. cit.*, p. 6.

2. *Ibid.*, p. 7.

dans ses attaques venimeuses contre Richelieu qui jouissait, plus même que Brummel, de toutes les gloires et de tous les plaisirs.

Richelieu et Brummel obéissaient tous les deux à un instinct de vanité, comme on obéit aux instincts de l'ambition, de l'amour et, grâce à elle, ils réussirent. C'est cela qui les réunit. Le reste les sépare : le tempérament, la société où ils vivent ; celle de Richelieu était dissolue, sans freins ; celle de Brummel était hypocrite et contrainte : c'est pourquoi on devrait dire « la fatuité de Richelieu » et « le dandysme de Brummel ¹ ». Selon Barbey, il semble que fatuité veut dire la dispersion de la vanité par un tempérament impulsif dans une société dissipée, et dandysme, la concentration de la vanité par un tempérament froid dans une société retenue.

Le chapitre suivant développe ce contraste entre Richelieu et Brummel.

Brummel ne fut qu'un dandy. Sans avoir la passion, le génie, la haute naissance ou l'immense fortune d'autres dandys célèbres comme Sheridan, Byron ou Yarmouth, il les surpasse : il fut le Dandysme même. Pour lui, il y eut accord entre la nature et le destin, ses facultés égalaient exactement sa destinée.

Richelieu, par contre, joignait à sa fatuité bien d'autres choses. Il avait pour lui toutes les forces de la vie. Il était grand seigneur, général, et beau.

Ce n'est qu'après avoir ainsi posé la question que Barbey dans son cinquième chapitre étudie le Dandysme en général. C'est un jugement superficiel que de croire que le dandysme n'est que l'art de la mise. Le dandysme n'est pas seulement une chose visible et extérieure, c'est aussi une manière d'être. C'est une manière d'être composée entièrement de nuances qui appartient à une société très particulière où la convenance triomphe à peine de l'ennui. Nulle part, cet antagonisme des convenances et de l'ennui ne se manifeste autant qu'en Angleterre. C'est cette lutte entre la convenance et l'ennui qui a donné naissance au dan-

1. *Ibid.*, p. 9.

dysme et une fois cette lutte finie, la « manière d'être » — Barbey insiste sur cette expression — qu'on appelle le dandysme, en sera modifiée sinon supprimée.

Pour lutter contre l'ennui tout en restant dans les convenances, il fallait créer de l'imprévu, c'est ce qu'a voulu le Dandysme. Il ne faut pas confondre l'imprévu avec l'excentricité, elle aussi particulière aux Anglais, mais qui se montre en plus effrénée, aveugle, qui est une révolution individuelle contre l'ordre établi, et même contre la nature. Le Dandy, au contraire, bien qu'il se joue de la règle, la respecte. « Il en souffre et s'en venge tout en la subissant ; il s'en réclame, quand il y échappe ; il la domine et en est dominé tour à tour ¹. » C'est un jeu de caractère double et muable, et pour le jouer, il faut avoir « toutes les souplesses qui font la grâce ² ». Brummel avait justement ce don et par là il répondait aux besoins de caprice et de fantaisie dans une société ennuyée et trop durement contrainte par les convenances.

C'est ainsi, comme le montre le chapitre VI, que Brummel allait exercer une si grande influence sur son entourage, mais pour apprécier pleinement son prestige, il faudrait ressusciter toute la société anglaise de son temps.

Au chapitre suivant, il précise cette idée en montrant que le Dandysme est d'autant plus passager qu'il appartient à un domaine de faits d'une existence particulièrement éphémère : les manières. C'est pour cela que le nom de Brummel, qui apparaît dans tant de Mémoires de son époque, reste entouré d'un éclat mystérieux sans qu'on se préoccupe de l'expliquer vraiment ³. « C'est l'explication historique qui manque à Brummel. »

Cette explication, Barbey pense la fournir, c'est la matière du chapitre VIII. Nous ne nous arrêterons pas sur cet exposé historique car, par son objectivité même, il demeure

1. *Op. cit.*, p. 15.

2. *Op. cit.*, p. 15.

3. A cet endroit, Barbey donne rapidement son jugement sur le livre de Jesse qui ne lui semble (malgré la conscience de l'auteur dans la recherche des petits faits) qu'« une chronique timorée, sans le dessous des cartes de l'histoire ». P. 22.

sans rapport avec la pratique personnelle du dandysme chez Barbey.

Les trois chapitres suivants (ix, x et xi) sont consacrés à la vie de Brummel. Barbey y suit fidèlement la documentation de Jesse, mais il manie les faits en historien et en psychologue désireux de découvrir sous les apparences la réalité qui les dirige.

Par exemple, rappelant que Brummel abandonna très tôt sa carrière militaire, Barbey fait remarquer que « M. Jesse, cet admirable chroniqueur qui n'oublie pas assez, raconte plusieurs anecdotes sur l'indiscipline de son héros ¹ », mais il ne s'arrête pas là et reprend le fait pour en chercher la cause : « ... ce qui fait le dandy, c'est l'indépendance. Autrement, il y aurait une législation du Dandysme et il n'y en a pas. Tout dandy est un *oseur* mais un *oseur* qui a du tact, qui s'arrête à temps et qui trouve, entre l'originalité et l'excentricité, le fameux point d'intersection de Pascal. Voilà pourquoi Brummel ne put se plier aux contraintes de la règle militaire, qui est un uniforme aussi ² ».

Dans le dernier chapitre (xii), Barbey donnera une explication définitive des affectations du dandysme qui ne serait que « la grâce qui se fausse pour être mieux sentie dans une société fausse ³ ».

Le 29 février il a terminé la première rédaction de son *Traité* et le 25 septembre, il dit avoir « *repensé* depuis que le travail est fini ». On sait l'importance qu'il donne aux notes qu'il ajoute peu à peu ⁴. Tout en appuyant sur son caractère insulaire, il semble en même temps en dégager un aspect intérieur et par suite plus universel.

On retrouve dans l'ensemble de ces notes la double attitude entrevue déjà dans le reste du livre, celle de l'historien et du moraliste. En tant qu'historien, il cherchera en plusieurs endroits à montrer que le dandysme conserve irré-

1. *Op. cit.*, p. 50.

2. *Ibid.*, p. 49.

3. *Ibid.*, p. 112.

4. *Cf.* p. 50.

vocablement le sceau d'un peuple, d'une époque, d'une société. Mais en tant que moraliste, et aussi en tant qu'homme qui a le secret désir d'être un vrai dandy, il s'efforce de trouver autre chose dans le dandysme et, par un effort d'abstraction, le détache de la réalité qu'il avait si soigneusement recréée, sinon pour en faire une morale, du moins pour édicter des préceptes moraux.

C'est au moraliste à dégager ce qu'il y a d'universel dans l'attitude du dandy. L'impassibilité du dandy n'est pas une chose si neuve et rappelle le 'nil mirari' des anciens. « Le dandysme introduit le calme antique au sein des agitations modernes ; mais le calme des anciens venait de l'harmonie de leurs facultés et de la plénitude d'une vie librement développée, tandis que le calme du dandysme est la pose d'un esprit qui doit avoir fait le tour de beaucoup d'idées et qui est trop dégoûté pour s'animer. Si un dandy était un éloquent, il le serait à la façon de Périclès, les bras croisés sur son manteau ¹ », dit Barbey en noté.

Parlant de « cette élégante froideur qu'il (Brummel) portait sur lui comme une armure et le rendait invulnérable ² », il ajoute en marge : « Mais le beau soupir de lassitude de Cléopâtre dans Shakespeare : « Ah, si tu savais quel travail c'est de porter cette nonchalance aussi près du cœur que je la porte ! » est étouffée dans la poitrine des dandys. Ces stoïciens de boudoir boivent dans leur masque leur sang qui coule, et restent masqués. *Paraître, c'est être*, pour les dandys comme pour les femmes ³. » C'est une morale spartiate que leur élégance, semble dire notre théoricien.

« J'ai été aussi dandy qu'on peut l'être en France ⁴ ». Cette affirmation hardie que Barbey adresse à Trebutien à l'époque où il rédige les notes de son livre, nous prouve bien qu'il ne pouvait s'empêcher de songer à ce qu'il

1. *Op. cit.*, p. 29.

2. *Ibid.*, p. 82.

3. *Ibid.*, p. 82-83.

4. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 124, 29 mars 1844.

devrait être lui-même : l'historien devient un disciple.

Parlant de l'ironie du dandy, de sa raillerie, de son impertinence, il cite ce mot d'Eugénie de Guérin : « Vous êtes un palais dans un *labyrinthe* », écrivait une femme, impatiente de regarder sans voir et chercher sans découvrir. Elle ne se doutait pas qu'elle exprimait là un principe du dandysme. A la vérité, n'est pas *palais* qui veut, mais on peut toujours être *labyrinthe*¹ ». On retrouve cette remarque dans son *Deuxième Mémoire*², où il ajoutait : « Beau palais est là pour faire passer le labyrinthe, je m'imagine, mais peu importe, le mot est remarquable et me plaît. Je suis fier de le voir appliqué à moi. »

Dans une autre note, il reprend un passage du *Mémoire*³ qui le décrit ainsi au café Tortoni : « Il jouait trop bien de la conversation pour n'être pas souvent silencieux, mais ce silence n'avait pas la profondeur du silence de celui qui écrivait : ' Ils me regardaient pour savoir si je comprenais leurs idées sur je ne sais quoi et leurs jugements sur je ne sais qui. Mais ils me prenaient probablement pour quelque médiocrité de salon, et moi je jouissais de l'opinion présumable qu'ils avaient de ma personne. J'ai pensé aux rois qui aiment à garder l'inconnu. Cette solitaire et orgueilleuse conscience de soi doit être inconnue aux dandys. Le silence de Brummel était un moyen de plus de faire effet, la coquetterie taquine des êtres sûrs de plaire et qui savent par quel bout s'allumer le désir ' »

Si Barbey n'est pas certain d'avoir l'élégance extérieure de Brummel, du moins est-il fier d'en réaliser l'attitude intellectuelle et morale.

On comprend, sans que Barbey l'indique, qu'il a vu ce qui le séparait de son modèle : son attitude devant la vie est plus profonde que celle de Brummel, son but, autre que celui de Brummel, son silence se rapproche davantage

1. *Du Dandysme*, p. 60.

2. P. 343.

3. *Deuxième Mémoire*, p. 262.

4. *Du Dandysme*, p. 65 à 66.

de celui de l'ermite que du mondain. En effet, lorsque Barbey se tait, c'est parce qu'il regarde en lui-même ou qu'il s'impose le silence par volonté et par discipline. Sans doute, il était connu pour le brio et le feu de sa conversation, mais c'est alors le romantique et le lion qui apparaissent en lui ; cette contradiction ne fait que mieux ressortir ce qui le distinguait de Brummel qui, lui, se taisait en dandy flegmatique et en homme qui avait peu à dire.

CHAPITRE IV

LE COSTUME

Brummel qui a créé le Dandysme s'est imposé tout d'abord par son élégance vestimentaire. Il a eu le culte du costume et il a élevé la mode à la hauteur d'une religion, qui a ses dogmes extérieurs mais aussi sa valeur idéale.

En France, les dandys semblent être inconscients et incapables de faire de leur élégance autre chose que l'obéissance à un code qui ne correspond à aucune réalité psychologique et ils n'auraient jamais songé, d'ailleurs, ils ne le désiraient même pas, à utiliser leur attitude dans un but quelconque.

Si la question vestimentaire conserve, que ce soit chez le dandy, le fashionable, le gant jaune ou le lion, une place primordiale, elle reste extérieure. Si le vrai dandy peut prétendre indiquer par le seul aspect de ses gants le programme de sa journée, il s'agit de ses occupations et non de ses pensées.

Que de significations dans les nuances variées du chevreau ! C'est à l'infini. Un dandy vous dit, sans parler, qu'il monte à cheval ou qu'il va conduire son tandem, qu'il est en cours de visite, ou qu'il doit assister à un mariage, qu'il se rend chez un ambassadeur, chez une lingère, au théâtre. Vous voyez ses gants et vous concluez ¹.

Même préoccupation chez les dandys français et chez les dandys anglais, mais avec cette différence : A Londres,

1. Eugène Chapus, *La Théorie de l'Elégance*, Paris, 1844. p. 125.

il y avait toujours eu un 'magister elegantarium'¹, tandis qu'à Paris, il n'y avait pas cette personnification des règles ; les élégants obéissaient à un ensemble de lois peut-être très précises et très strictes, mais sans avoir de modèle. C'est ainsi qu'il y avait des fournisseurs sacrés dandys et qui dirigeaient la mode.

Barbey était-il au courant de la mode officielle de ces dandys mannequins ? Au *Constitutionnel*, reprenant le pseudonyme de Maximilienne de Syrène, il publie sept chroniques de mode du 1^{er} septembre 1845 au 23 février 1846. Il met à la disposition des maisons en vogue et des fournisseurs à la mode, la plume qui vient de terminer la biographie de Brummel et le *Traité du Dandysme* ! Barbey avait été renvoyé du *Moniteur de la Mode* parce qu'il mettait trop d'intelligence dans des articles superficiels par leur sujet et où il était le seul à vouloir trouver matière à réflexion. Cependant, c'est encore sur le même ton qu'il débute dans le *Constitutionnel* avec un premier article qu'il intitule *Revue Critique de la Mode*².

Les revues de la Mode ne sont souvent que des expositions d'industrie en style de bazar... Eh bien ! l'idée d'introduire quelque sincérité d'examen dans ces revues de la Mode nous est venue par amour et respect pour elle. Nous aimons la mode comme une femme, mais nous prétendons que même les penseurs doivent l'aimer... nous croyons n'être pas si frivole en appelant la mode une chose très grave sous son apparente légèreté.

La rédaction du *Constitutionnel* a dû s'effrayer de ce premier article, car Barbey dit dans ses *Lettres à Trebutien*³ : « ... le rédacteur en chef du journal de Véron s'est permis de retrancher dans l'article dont je vous parle, des plaisanteries sur ce Dorset... On avait retranché encore une foule de traits plus ou moins heureux, mais qui du

1. Voir Jesse, *The Life of Beau Brummell*, vol. I, p. 5-11, sur les *Beaux* tels que Hewitt, Wilson, Fielding, Edgeworth et surtout Nash qu'on appelait « Le Roi de Bath ». Il y avait aussi le Prince de Galles, prétendant à cette dictature de la mode et qui était devenu le disciple de Brummel. Voir aussi L. Melville, *The Beaux of the Regency*, London, 1908, vol. I.

2. 1^{er} septembre 1845.

3. T.II, p. 249.

moins donnaient son vrai ton à l'article. Or, M^{lle} de Syrène est entrée dans une colère digne de la reine des Amazones et on a promis que cela n'arriverait plus. » Et il ajoute : « ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne coupera pas désormais une ligne de la basquine de M^{lle} Maximilienne de Syrène ¹. »

En réalité, il a dû y avoir un compromis, car Barbey adoucit considérablement son ton dans les articles suivants et s'attache davantage aux faits précis et aux questions matérielles dans la mode du jour.

Par où commencer aujourd'hui ? Nous avons moins à vous parler de la mode que de tout ce qu'on a fait pour elle... Aujourd'hui donc, pas moyen de s'arrêter à la bagatelle de la métaphysique ou à la métaphysique des bagatelles. Il s'agira beaucoup moins de critique que d'histoire ²...

Tel est le début de son troisième article. Il s'était déjà montré capable de faire un compte rendu détaillé dans son premier article : « Nous avons vainement visité les magasins aux inventions les plus avancées, nous n'avons pu pressentir les changements qui doivent se produire cet hiver dans les choses de luxe et de toilette ³. »

Il enquête maintenant minutieusement sur l'évolution de la mode. « Nous avons les magasins dont nous devons vous parler, et nous ne craignons pas le proverbe, a beau mentir qui vient de loin ⁴. » Et c'est « en passant sur le boulevard des Italiens » qu'il aperçoit un nouveau magasin où s'étale « une multitude d'épingles de cravate, à faire envie à tous nos lions ⁵ ».

Lorsque Barbey cite le nom d'un fournisseur, il indique ceux qui étaient réellement en vogue et ses indications coïncident avec celles que donnent les autres journaux. C'est ainsi que *La Mode*, journal du monde riche et élégant, recommande à ses lecteurs les faiseurs que Barbey vante à

1. *Ibid.*, p. 250.

2. 10 novembre 1845.

3. 1^{er} septembre 1845.

4. 10 décembre 1845.

5. *Ibid.*

la même époque. Depuis longtemps, *Blanc* est établi comme giletier des dandys et des lions, c'est-à-dire du monde élégant et fashionable. En avril 1837¹, *La Mode* dira : « Quoique depuis longtemps les magasins de M. Blanc, giletier au Palais-Royal, soient le rendez-vous des dandys les plus fashionables... » Et de même en octobre 1838² : « Aujourd'hui, que pourrions-nous dire de *Blanc*, sa vogue n'est-elle pas établie depuis longtemps, et tous les gilets bien portés que vous voyez dans le monde, ne viennent-ils pas de ' Jean de Bourgogne ' ? » Plus encore, son gilet « se fait ' grand seigneur ' »³. Et on ajoute que « Depuis longtemps les ' lions ' de Paris sont habitués à aller se fournir chez *Blanc* »⁴ et que les gilets « qu'il fait pour la vie du château ont un immense succès »⁵.

Dusautoy, dont il est question également dans la chronique de Barbey, établi depuis moins longtemps que *Blanc* et récemment devenu à la mode, appartient au monde privilégié des ' dandys ', des ' gants jaunes ' et des ' lions '. Les numéros de *La Mode*, contemporains des articles de Barbey, signalent l'apparition de ce fournisseur du meilleur goût. « Il y a un tailleur de l'habileté duquel il est juste que nous parlions aussi : c'est M. Dusautoy. Pour lui, l'élégance ne doit jamais sortir des limites de ce qui est simple et com-mode. C'est par ce tact à éviter les exagérations qu'il a su se faire une clientèle d'élite, qui s'accroît tous les jours »⁶. Un mois après avoir parlé des tailleurs parisiens, *La Mode* répète qu'il y en a un « qui réunit vraiment toutes les qualités voulues pour être choisi par la fashionabilité : c'est M. Dusautoy qui, depuis longtemps, est en possession d'une belle et riche clientèle, et il en est digne, nous le répétons, parce qu'il a, autant et mieux que ses confrères, un cachet

1. P. 367.

2. P. 241.

3. *Ibid.*, p. 338.

4. *Ibid.*

5. Septembre 1845, p. 494.

6. *La Mode*, avril 1846, p. 87.

particulier de bon goût et un faire qui n'est jamais vulgaire et excentrique ¹ ».

Que dit Barbey sur ce même sujet ? Il nous assure qu'un cœur de dandy ne bat bien que sous un gilet de *Blanc* ² et que Brummel « renoncerait bien vite à ses gilets de valencia le matin et à ses fameux gilets de piqué du soir, s'il revenait au monde et s'il connaissait le talent de Blanc, pour mettre la somptuosité des étoffes à l'abri d'une coupe aristocratique et si sûre qu'il permet au goût le plus pur la magnificence ³ ».

A l'éloge de Dusautoy, il ajoute des précisions qui prouvent sa connaissance du monde dandy.

Grande nouvelle... Dusautoy, le tailleur par excellence, le tailleur à la mode, vient poser son trône à côté de celui où s'assied la mode, sur le boulevard des Italiens, à l'angle de la rue Le Pelletier. Là s'ouvriront d'immenses salons où nos dandys vont choisir la nuance de leurs habits bleus, en allant déjeuner chez Tortoni, là se combineront des coupes élégantes qui doivent le soir aux Italiens ou à l'Opéra, ouvrir à nos jeunes gens le chemin de bien des cœurs ⁴.

Il est grandement question dans le monde élégant de nouveaux habits de bal et de soirées créés par Dusautoy... Toutes ces futiles discussions ont toujours lieu chez 'Tortoni' où les habitués du sport perdraient infiniment de leur réputation et de leur esprit s'ils allaient ailleurs que dans cet établissement ⁵.

Et cependant, s'il connaît les goûts du public et couvre de fleurs les élégances parisiennes, l'intelligence ne perd jamais ses droits et, devant la mode masculine, l'élégant et l'intellectuel en lui sont déjà réunis.

Il avait dit dans son premier article en parlant de la sincérité qu'il comptait mettre dans ce feuilleton des modes de la quinzaine : « Toujours est-il que nous ne sommes plus assez jeunes pour que la tête nous tourne comme à une fillette en face de tout ce qui est nouveau,

1. *Ibid.*, mai 1846, p. 282.

2. *Le Constitutionnel*, 10 décembre 1845.

3. *Ibid.*, 15 octobre 1845.

4. *Ibid.*, 18 décembre 1845.

5. *Ibid.*, 25 février 1846.

inattendu. » Et il ajoute : « On commence la vie par aimer sans juger, et on la finit par juger sans aimer, mais il est un moment d'entre-deux, où l'on commence à juger ce qu'on aime, et où l'on aime encore ce qu'on juge¹. »

Il ira même jusqu'à se montrer sévère critique : « Les hommes portent toujours cet odieux habit-veste... Ajoutez qu'avec ce charmant déshabillé d'écurie, on met des gilets d'une longueur démesurée, qui déplacent entièrement les proportions du buste² ! »

Si le nom de Brummel scande comme un leitmotiv toute cette chronique, cela ne l'empêche pas de s'attaquer à l'anglomanie naïve et aveugle. « Voilà pour les hommes. Ils n'ont jamais été plus mal que cette année. S'il n'y a pas une révolution qui fasse main basse sur toutes ces mascarades anglaises les hommes deviendront d'une prodigieuse vulgarité de tenue et le 'gentleman' n'existera bientôt plus. Ce sera un type effacé épuisé perdu³. »

Rien de plus faux dans le dandysme que l'anglomanie, car le dandysme, c'est être soi-même avant tout, même artificiellement, c'est imposer sa personnalité, sa mode aux autres. C'est au nom de l'individualisme, de l'interprétation vraie du dandysme anglais que Barbey s'élève : « Tout ce que la mode a inventé ces derniers temps dans la toilette des hommes s'est marqué d'un caractère qui tient aux habitudes du 'turf'. Ainsi, par exemple, cet habit de maquignon 'anglaisé', cette veste qui, un peu plus courte, n'eût été qu'une carmagnole, et ces gilets de groom dont nous vous avons assez dit de mal, venaient de là. Comme voici l'hiver, on va moins courir, on s'habillera mieux. On deviendra un peu moins anglais de tenue. Cette chose qui est essentiellement de France, comme la conversation, la tournure y gagnera⁴. » De plus, il ajoutera un *post-scriptum* : « Tous ceux qui aiment à emprunter les formes et les manières de nos voisins d'outre-Manche, il se présente une

1. *Le Constitutionnel*, 1^{er} septembre 1845.

2. *Ibid.*

3. *Le Constitutionnel*, 1^{er} septembre 1845.

4. *Ibid.*, 15 octobre 1845.

bien belle occasion de satisfaire leurs goûts anglomanes. *M. Durand-Wurgler*, le chapelier de la rue Vivienne a, dans ses magasins, un véritable musée de vêtements anglais : ' *Paletot pilote de Manchester* ', ' *Water-Proof* ' (ce qui veut dire à l'épreuve de l'eau)... En sortant de chez *M. Durand-Wurgler*, on n'est plus Français, on est Anglais pur sang¹...»

S'il revient si souvent sur cette singerie qui lui semble absurde et dangereuse, c'est parce qu'elle s'écarte de l'essentiel même du Dandysme. Il avait déjà montré dans son *Traité*, et à juste titre, que le dandysme ne peut être jugé du côté extérieur. « Le Dandysme est toute une manière d'être et l'on n'est pas que par le côté matériellement visible². » Il faut que le vêtement de dandy soit une extension de sa personnalité, que le dandy soit son propre artiste et qu'il fasse de sa personne son œuvre, œuvre qui exprime son état psychologique.

Barbey, qui avait appelé une puissance, un don « le pouvoir d'être soi » et qui a constaté que l'imitation n'était pas la ressemblance dans le domaine du Dandysme³, lance un appel au nom de la tradition française. A propos d'« *une sortie de bal crispin vert-dragon à doubles manches, doublée en satin piqué, et dont l'effet est d'une élégance véritablement patricienne* », Barbey dit : « Nous ne doutons pas du succès de ce ' *dessus* ' parmi les hommes qui reviennent à quelque luxe de tenue et aux saines traditions de l'ancienne société française⁴. » Et il ajoute : « Doucet aussi aura contribué à cette petite révolution, à cette introduction d'un peu de luxe dans un costume, il faut bien l'avouer, par trop puritain depuis longtemps⁵. »

Et, reprenant une idée qu'il avait déjà développée dans son *Traité*⁶, il va mêler, même à ses comptes rendus sur la mode officielle la défense du caprice : « Maltraité par nos

1. *Ibid.*, 15 octobre 1845.

2. *Du Dandysme et de G. Brummel*, Caen, Mancel, 1845, p. 14.

3. *Ibid.*, p. 5.

4. *Le Constitutionnel*, 15 octobre 1845.

5. *Ibid.*

6. *Du Dandysme et de G. Brummel*, Caen, Mancel, p. 30.

prétentions, au sérieux et au simple, le caprice du moins a maintenu son influence et sa place au soleil dans la toilette des hommes. Ce coin, ce sont les gilets ¹. »

C'est dans le même esprit qu'il affirme sa préférence pour les habits de couleur et sa crainte de voir un jour le noir être la seule teinte admise pour les réunions habillées. C'est la mort, s'écrie-t-il. « On a été dominé par le despotisme d'une seule couleur qui n'en était pas une, et cela était absurde, car l'art qui donne l'âme aux créations de la mode, peut avoir des préférences, mais ne doit jamais avoir des exclusions. Selon nous, on est aussi habillé dans le plus cérémonieux du mot, avec un *habit de caprice*, comme l'on dit, qu'avec l'uniforme noir porté trop longtemps... Qu'y a-t-il de plus charmant, de plus sacré, de plus souverain sur le terrain de la mode que le caprice quand il reste dans la lumière du vrai ² ? » Et il cite Sterne « qui a soutenu avec son acuité d'observation ordinaire que la couleur d'un vêtement a une bien plus grande influence qu'on n'a l'air de le croire sur l'esprit de l'homme qui le porte ³. » Il est heureux de constater que « Blanc a fait beaucoup pour cet heureux maintien de la couleur et de la richesse dans cette partie du costume des hommes : mais jamais plus que cette année. Sa collection de gilets est d'une incontestable supériorité sur tout ce que nous avons vu jusqu'à présent ⁴ ».

La question de la couleur commence alors à être discutée. S'opposant à Barbey, Baudelaire dans *le Salon de 1846* a pris la défense de l'habit noir : on peut remarquer qu'il se sert presque des mêmes arguments mais en les renversant ou en réagissant d'une façon différente devant la même impression.

L'habit noir est aussi un symbole, celui « d'un deuil perpétuel ⁵ », c'est « l'habit nécessaire de notre époque souf-

1. *Le Constitutionnel*, 15 octobre 1845.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. Charles Baudelaire, *Variétés Critiques*, Bibliothèque Dionysienne, Paris, Les Éditions G. Crès et C^{ie}, 1925, 3^e édit., 2 tomes, T. I, *La Peinture Romantique*, p. 71.

frante ¹ ». Il a sa valeur politique parce qu'il est « l'expression de l'égalité universelle ² ». N'est-ce pas la condamnation des deux idées chères à Barbey, la force dans la vie, l'aristocratie dans la société ? Baudelaire comprend que cette « livrée uniforme ³ » met un frein au caprice de l'individu, il ne croit pas pour cela l'anéantir mais seulement rendre plus nuancés, plus délicats ses moyens d'expression.

Que le peuple des coloristes ne se révolte pas trop ; car pour être plus difficile, la tâche n'en est que plus glorieuse. Les grands coloristes savent faire de la couleur avec un habit noir, une cravate blanche et un fond gris ⁴.

D'ailleurs, ce costume noir laisse à la fantaisie d'autres possibilités, « dans la coupe plus encore que dans la couleur ⁵ ». « Ces plis grimaçants, et jouant comme des serpents autour d'une chair mortifiée, n'ont-ils pas leur grâce mystérieuse ⁶ ? »

Ce sont là les réactions de deux artistes qui nous élèvent à un plan supérieur de la mode, bien plus proche d'une pure esthétique. Aussi faut-il voir que ce même problème de l'individualisme prend, dans le domaine social et parmi les simples élégants, un aspect assez différent. Il ne s'agit plus ici que de savoir si la foule doit suivre les innovations d'un audacieux ou de se demander s'il y a seulement un homme capable d'imposer aux autres ses idées. La question n'est pas nouvelle et, dès 1837, on pouvait lire dans *La Mode* : « Qui a maintenant le courage de Garat ou de Brummel ? Qui donne le ton ? Qui fait la mode ? Qui voudrait le premier porter seulement des bottes molles sur son pantalon serré ? Qui oserait porter quelque chose qui ne serait pas une redingote à revers anglais, ou un habit à basques aplaties, à pans longs et étroits ⁷... ? »

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, p. 72.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. 9^e livraison, p. 248.

En parlant ainsi, l'auteur de l'article ne fait qu'exprimer certaines réactions de ce public jusque-là si docile : « Car on se plaint enfin, la patience se lasse, et nous avons entendu des lions ' rugir ' ¹. » Mais si quelques individus parmi les lions et les dandys se lassent, se plaignent de cette dictature officielle, ils n'osent pas aller plus loin : les romantiques, au contraire, réagissent hardiment et avec foi. Car, en face de la bourgeoisie qui semblait menacer leur art, ils ont le désir, au lieu de se montrer plus conciliants, de renforcer encore leur opposition, de l'étendre aux domaines les plus divers. Ils vont trouver dans leur costume un moyen de plus d'exprimer leur indépendance.

Aussi Gautier nous rapporte-t-il « l'air ahuri » du tailleur devant le projet du célèbre gilet « pourpoint taillé dans la forme des cuirasses de Milan » et de « satin cerise ou vermillon de la Chine » ².

« — Mais, monsieur, ce n'est pas la mode.

— Eh bien ! ce sera la mode — quand nous l'aurons portée une fois — répondîmes-nous, avec un aplomb digne de Brummel, de Nash, du comte d'Orsay ou de toute autre célébrité du dandysme ³. »

Et Maigron souligne cette révolte au nom de l'individualisme dans la mise des romantiques.

Le vrai romantique, le romantique ' abracadabrant ', ne fait de concession à rien, ni à personne. Loin d'obéir à une mode générale, il crée la sienne. Au lieu de ressembler à tout le monde, il n'aspire qu'à être lui-même. Il en est de sa toilette comme de ses idées artistiques et littéraires ; il convient qu'elle soit pittoresque, truculente, anticlassique surtout et que le plus farouche individualisme y règne en maître incontesté ⁴.

D'ailleurs, même quand il n'indique pas la recherche voulue de l'excentricité, un souci de la personnalité par trop excessif, le costume romantique se distingue toujours par une pointe d'originalité et de fantaisie ⁵.

1. *Ibid.*

2. Théophile Gautier, *Histoire du Romantisme*, Paris, 1874. *La légende du Gilet Rouge*, p. 95.

3. *Ibid.*

4. Louis Maigron, *Le Romantisme et La Mode*, Champion, Paris, 1911, p. 56-57.

5. *Ibid.*, p. 88.

La valeur symbolique que les romantiques donnent à leur costume n'est que l'expression dans ce domaine des idées qu'ils avaient déjà développées dans la littérature.

C'est ainsi que Théophile Gautier décrit l'accoutrement des personnages dans le *Bol de Punch*.

Leur costume n'était pas le costume français et l'on eût été fort embarrassé de désigner précisément à quelle époque et à quelle nation il appartenait... l'un avait un pourpoint de velours noir et un pantalon collant, comme un archer du moyen âge, l'autre un habit de conventionnel, avec un feutre pointu de raffiné ; celui-ci, une redingote de dandy, d'une coupe exagérée, et une fraise à Henri IV ¹.

Il y avait là un « François I^{er} », un « Saint-Mégrin », un « Richelieu ». Le mot 'artiste' permettait tout et chacun suivait à part son caprice, ses fantaisies.

Cela n'a rien du dandysme qui, tout en étant une forme individuelle de la mise, suit — au début du moins — la mode du jour. C'est en faisant une religion de cette chose futile et frivole qu'est la mode avec ses règles fixes qu'un élégant devient un dandy. C'est ce qui sépare le lion du romantique. Car les 'lions', bien qu'ils diffèrent par leur conduite et leur bravade des 'dandys', restent eux aussi fidèles à la mode du monde élégant. C'est ainsi que le gantier favori qui fournit les « reines de Prusse, de Belgique, d'Angleterre ² » aura des cravates « dignes des plus fashionables lions ³ » et « d'un chic tout à fait 'lion' ⁴ ».

Le lion était de « la fashion » ; le « vrai romantique », le romantique 'abracadabrant' était de la Bohème.

Si Barbey, malgré son goût du caprice et son individualisme, ne suit pas entièrement la Bohème, c'est par goût aristocratique. Il avait déjà dit au moment de ses débuts de dandy parisien ⁵ : « La marchesa dit toujours que je ressemble à Jean Sbogor, ce qui ne me plaît pas trop. Tous

1. *Oeuvres Humoristiques*, Paris, 1851, p. 211.

2. *La Mode*, septembre 1845, p. 494.

3. *Ibid.*, p. 435.

4. *Ibid.*, février 1846, p. 325.

5. *Premier Mémoire*, p. 178.

ces brigands sont de mauvais ton, et un gentleman ne doit pas avoir un air de sac et de corde. » C'est le seul passage datant de sa jeunesse où Barbey indique ses sentiments à l'égard du genre bohème. Il n'en reparlera que beaucoup plus tard. Dans ses annotations ¹ aux *Souvenirs* de la Comtesse Dash ², il rejette une anecdote « qui sent la Bohème moderne » en disant : « Je n'ai jamais été Bohème, même aux durs temps de la pauvreté. J'ai trop connu de bohèmes pour ne pas en avoir l'horreur et le mépris. Même l'esprit de Sheridan, s'ils l'avaient, ne me les ferait pas aimer. Vous, madame Dash, qui avez un ton charmant de femme comme il faut dans vos *Mémoires*, devriez écarter de nous, c'est-à-dire, vous comme 'historienne', et moi, comme 'historié', l'exécrable air bohème, — une des plus grandes abjections d'une société sans feu ni lieu... Dites cela, comme vous savez dire 'noblement et de haut'. Ayez peur de la 'Bohème' ! Crainte salutaire ! » Sans doute, un tel témoignage, tardif, n'a-t-il pas la même valeur et le jeune Barbey pouvait ne pas avoir autant de mépris que le vieux dandy pour de telles gens. Toutefois, s'il est vraisemblable qu'il ait, au début de son séjour à Paris, fréquenté ce milieu sans contraintes, le rapprochement de ces deux textes permet de croire qu'il y allait, en spectateur, sans se laisser entraîner dans le jeu.

Maigrón montre qu'il y a aussi une différence parmi les élégants des Jeunes-France dont certains, au lieu d'étaler « le plus fantastique pêle-mêle de formes et de couleurs ³ » pour déconcerter « 'les bourgeois odieux ⁴' » suivaient des règles plus sûres. Mais ceux-ci ne sont qu'en petit nombre.

A peine çà et là quelques exceptions. Elles s'expliquent par une condition sociale plus relevée, une fortune moins modeste

1. M. Lacroix, libraire et éditeur, à qui la Comtesse Dash avait laissé ses *Mémoires*, soumit à Barbey les pages qui parlaient de lui. Barbey n'avait eu d'autres retouches à faire que celles publiées ici, écrites de sa main.

2. *Le Journal*, 9 octobre 1892.

3. Maigrón, *op. cit.*, p. 55.

4. *Ibid.*

que celle des Jeunes-France en général et le désir de ne pas trop s'écarter, malgré tout, des élégances mondaines ¹.

Musset appartenait à ce groupe des romantiques de bon ton : « Quand il faisait son entrée au ' *Café de Paris* ' dans la tenue de soirée des dandys : habit vert bronze à boutons de métal, gilet de soie brune sur lequel flottait une chaîne d'or, pantalon nankin, gants blancs et bottes vernies, chapeau sur l'oreille ² et badine à la main, il faisait sensation, et de tous les coins, les bras se tendaient vers lui ³. » Et ils n'avaient rien de la Bohème, ceux qui l'accueillaient ainsi : c'étaient avec Alfred Tattet et Roger de Beauvoir, Alton Shée, « qui laissait au vestiaire son habit et sa dignité de pair de France » et Alfred de Belmont « ' qui aurait été la fleur du Faubourg Saint-Germain s'il n'avait préféré la vie hors du monde ' ⁴ »...

Houssaye dans ses *Confessions* nous fournit d'autres exemples : « Beauvoir, Albéric, Gavarni ⁵ et moi, nous contrastions avec les autres romantiques par notre habillement rigoureusement à la mode du jour, presque à la mode du lendemain ⁶. »

Et en parlant de Nestor Roqueplan, Gautier précise : « Au milieu du désordre pittoresque de la bande romantique, il se distinguait par des recherches de toilette, un goût et un soin de costume qu'eussent approuvés Brummel et le beau Nash ⁷. »

1. Maigron, *op. cit.*, p. 56.

2. Houssaye. *Confession*. Paris 1885-1891. T. I, Livre VI : *La Bohème romantique*, p. 309 : « Mais nous pensions qu'on pouvait être un très bon romantique en s'habillant comme tout le monde, en mettant le chapeau sur l'oreille et en renversant outre mesure les revers de l'habit. »

3. Léon Séché. *Alfred de Musset*, t. I, Paris. *Mercur de France*, 1907, chap. iv, p. 128.

4. *Ibid.*

5. Houssaye, *op. cit.*, t. I, Livre VI, p. 301, nous dit que Gavarni qui « ressemblait à une gravure de modes » contrastait singulièrement avec Théophile Gautier, le maître incontesté de la mise dite romantique.

6. Houssaye. *Confessions*, t. I, liv. VI, *La Bohème romantique*, p. 309.

7. *Histoire du Romantisme*, Paris 1874, p. 176.

Entre ces deux tendances de la mode romantique, où ira la préférence de Barbey ?

Les descriptions successives des costumes de Barbey font ressortir l'aspect permanent de sa mise. Comment expliquer cette continuité chez un homme qui connaissait si bien les variations de la mode ?

Dès le début, dans ses articles du *Constitutionnel*, il indique qu'il est capable de juger et ne se décide à accepter pour lui-même que ce qui lui plaît. Il réagit de même devant les vêtements chers aux romantiques. Dans leurs travestis, il fait un choix. S'il est seul à porter une limousine, donnant ainsi à sa silhouette la marque d'une province qui lui reste chère, c'est pour affirmer, en dehors de toute contrainte, sa volonté d'être lui-même avant tout.

Il faut simplement remarquer que, d'une façon générale, ses goûts vont à ce qui conserve un caractère aristocratique.

Son vêtement est donc une synthèse et c'est peut-être parce qu'il eut sa mode à lui, une fusion créée et marquée de sa personnalité, qu'il n'avait pas de raison pour en changer. C'est pourquoi il est resté figé jusqu'à la fin de sa vie dans le costume qu'il portait à ses débuts de dandy parisien. Quel était ce costume ?

Au début, il semble avoir oscillé entre les deux tendances et tantôt il se range du côté des romantiques, tantôt du côté des dandys du Faubourg comme il prenait tour à tour des allures de lion et des poses britanniques. Voici ce que nous dit la Comtesse Dash qui semble l'avoir bien connu¹ et qu'on doit croire puisque Barbey lui-même avait lu ces pages et n'avait rien ajouté ni corrigé en annotations² : « Quand il a débuté, il tenait pour les Velasquez et s'enveloppait au mois de juillet dans son manteau à l'espagnole. Et quel manteau ? Il en eût fait deux ! Je me souviens d'un jour où je me promenais avec

1. Voir *Lettres à Trebutien*, t. III, p. 75.

2. *Souvenirs de la Comtesse Dash*, datés octobre 1867, publiés dans *Le Journal*, 15 octobre 1892.

une amie et son mari sur le boulevard des Italiens. Il faisait un soleil splendide, nous voyions de loin deux corps tout noirs qui arrivaient à nous, l'un grand et l'autre tout petit qui semblait son ombre vue en raccourci. En approchant, nous reconnûmes d'Aurevilly, drapé dans les vastes plis de ce vêtement romantique ; à côté gravitait Francis Lacombe, un des rédacteurs de *La Mode*. Ils s'en allaient à grands pas, en vrais paladins, des pommeaux d'épées se dessinaient sous le drap ».

Mais si Barbey est trop individualiste pour suivre le mouvement général de la mode des dandys, il est trop aristocrate pour se laisser aller à des excentricités, peut-être pittoresques, mais bien souvent de mauvais goût et il veut s'imposer en législateur et maître du dandysme. Aussi, la Comtesse Dash, le dépeint-elle comme une espèce de Brummel parmi tous ces romantiques ¹ : « Il a toujours eu des ombres, c'est-à-dire des gens qui le suivaient et qui le copiaient même dans sa mise. Il a fait école, non seulement de style, mais encore de mode. C'est lui qui, le premier, porta ces petites cravates, et ces petits cols, presque à la colin, qui laissent le cou à découvert. Il y eut aussitôt une douzaine de jeunes nourrissons des muses qui adoptèrent son invention et la firent adopter à d'autres. Elle se répandit ainsi.

« D'Aurevilly recevait tous les matins ses disciples ; ils assistaient à sa toilette et prenaient langue. J'en pourrais citer plusieurs qui, depuis, ont pris rang dans la littérature et qui étaient alors fort petits garçons, très heureux de recevoir de lui des leçons et des conseils. »

En effet, Barbey nous rapporte ce fait lui-même en parlant de Maurice de Guérin qui était un de ses élèves en dandysme : « J'ai vu Guérin gâtant son profil du dernier des Abencérages avec une cravate et des favoris ridicules, arrivant de chez M. de Lamennais avec la tournure d'un couvreur en ardoises, et peu de temps après, quand j'eus été son Ulbade et quand je lui eus montré le Bouclier qui avait fait rougir Renaud de ses aiguillettes, il était

1. *Ibid.*

transformé, élégant, poétique, ayant l'instinct de sa beauté mauresque et il aurait donné des leçons de toilette et de manières à lord Byron ¹. » Et il est fier d'avoir obtenu un tel résultat avec celui qui ne « s'aimait pas assez lui-même pour trouver du plaisir à se voir » et dont il disait : « *Il était anti-fat*. Je n'ai jamais connu personne plus inconscient de ses qualités, lui qui voyait si bien les qualités des autres et qui en jouissait *sybaritiquement* ! C'est moi qui lui avais appris qu'il était beau, comme je lui avais appris qu'il avait du talent. Et à peine s'il me croyait. Il joignait ses mains comme une femme, mais à cela près de cet aristocratique détail d'une vie que j'avais faite *Dandye par contagion*, il n'avait aucune coquetterie soutenue ³. »

Mais cela n'empêche pas notre Brummel d'arborer, comme tous les jeunes romantiques, des gilets éclatants, selon l'exemple glorieux de Théophile Gautier. Au moment où il écrit la vie du grand Dandy anglais ⁴, il portait ce symbole romantique : « Vous avez plus de goût que moi. Moi, je suis un barbare bien souvent, qui se retrouve sans cesse, avec des goûts de sauvage. J'ai porté longtemps des gilets de velours rouge et même l'on m'en faisait la guerre et M. Guizot m'avait pris en haine pour un ypsilanti de la même couleur que je portais le matin dans les jardins de Beauséjour. Il me détestait sur cela seul, et moi pour bien autre chose ⁵. » Il est fier de constater : « Ma parole faisait aux esprits médiocres, escarbouillés d'étonnement, absolument le même effet que mes gilets écarlates ⁶... » Mais en même temps, il se sent presque contraint d'excuser un caprice qui, à la réflexion, lui semble de mauvais goût : « Il traîne toujours dans ma toilette quelque bout de mes gilets rouges d'autrefois ⁷. »

1. *Lettres à Trebutien*, t. III, p. 15.

2. *Ibid.*, t. III, p. 231.

3. *Ibid.*

4. *Lettres à Trébutien*, t. I, p. 133 à 172. Voir aussi t. III, p. 10.

5. *Ibid.*, t. II, p. 102.

6. *Ibid.*, t. III, p. 249.

7. *Ibid.*, t. III, p. 68.

Pourtant, il écrivait en décembre 1844 à son ami de Normandie de lui faire l'achat d'une limousine « blanche, à larges bandes *rousses*, bleues ou brunes » et par avance, prend la défense de ce curieux accoutrement : « Vous allez vous récrier, mais il me semble que ce caprice n'est pas de mauvais goût. Je m'imagine qu'en doublant de soie ou de velours ce vêtement d'apparence grossière, on aurait ce que les petites filles appellent une *jolie sortie de bal*. En voiture, on s'arrange mal d'un manteau espagnol de douze mètres comme le mien, et c'est un *dessus* de voiture que je veux. Voilà, mon très cher, l'explication de ce que vous pourriez croire une bizarrerie par trop torte. Les femmes les plus élégantes portent des *laitières* cette année, je ne vois pas pourquoi, moi, je n'aurais pas un manteau de roulier ¹. »

Si Barbey se déguise, comme les autres romantiques, ce n'est pas en héros moyenâgeux de Walter Scott, avec souliers à la poulaine ², ce n'est pas non plus en Vénitien du *xvi^e* siècle « comme un magnifique de Titien ou de Bonifazio ³ », mais pour accentuer son individualisme, pour être davantage lui-même, un Normand paré de sa limousine.

Dès lors, sa silhouette ne va plus changer et pourtant il continuera à réunir en lui l'opposition qui sépare les élégants à la Gavarni des travestis des romantiques. En 1861, Barbey qui avait alors cinquante-trois ans, est ainsi décrit par Théophile Silvestre ⁴ : « En serré dans sa redingote tunique, d'un goût qui n'est qu'à lui seul, crocheté, sanglé, coupé en deux à la taille comme un officier belge, la poitrine enflée, boutonnée, plastronnée, les bras forcés dans des manches étroites, ouvertes sur le côté à la hussarde, moins les galons : on ne devinerait jamais qui il est, qui il pourrait être.

« Il porte des gants blancs, couturés en noir, couleur aurore ou mi-partie ; des manchettes en entonnoir de

1. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 203.

2. Maigron, *Le Romantisme et La Mode*, p. 63.

3. Gautier, *Histoire du Romantisme*, Eugène Déveria, p. 219.

4. *Le Figaro*, 25 juillet 1861.

gantelet tenues à force d'empois à la raideur du cuir verni ; son pantalon collant à sous-pieds est carrelé blanc, rouge, noir et vert à l'écossaise ; parfois zébré ou écaillé comme une peau de tigre ou de serpent... Le chapeau sur l'oreille, à la casseur d'assiettes, il tient de la main droite une canne et de la main gauche, un petit miroir dans lequel il vérifie, de cinq à cinq minutes son identité ». Mais le dandysme n'a pas supprimé l'extravagance individuelle¹ : « L'hiver, il se drape d'un manteau fait d'une capote de charretier, rayée sur fond blanc, de bleu, de noir, de chocolat, et doublée de velours noir ; s'il la met en rebours, c'est Adgar, l'amant de Lucie de Lammermoor ; s'il la met à l'endroit, c'est un roulier gentilhomme ».

Il ne faut pas oublier que Barbey était très lié avec Théophile Silvestre et aurait pu, s'il avait trouvé dans cette description des exagérations ou une erreur, en donner lui-même la rectification, ce qu'il n'a jamais fait.

En 1867, il semble garder encore quelques goûts romantiques car la Comtesse Dash nous dit : « Si d'Aurevilly ne portait pas des gants rouges ou bleus, s'il n'avait pas des manchettes qui remontent jusqu'au coude et un pardessus de velours, on ne gloserait pas sur son compte². » N'est-ce pas un peu l'héritage des « gants sang-royaliste » de Petrus Borel, tel qu'il s'est présenté au Salon de 1833, «aux yeux des bourgeois ahuris³»? La Comtesse Dash ajoute, après avoir rappelé les débuts du jeune Barbey qu'elle vient de décrire : « Il a pu changer physiquement depuis ce temps-là, je ne sais même pas s'il n'a pas gagné... Il avait la même taille de guêpe, un peu plus mince seulement, les mêmes allures, mais comme c'était encore la mode, cela ne paraissait pas comme aujourd'hui. Beaucoup d'hommes étaient aussi serrés, aussi pincés que lui ; son chapeau néanmoins était excentrique, il avait la même

1. *Ibid.*

2. *Souvenirs*, 1867, dans *Le Journal*, 15 octobr892.

3. Maignon, *Le Romantisme et La Mode*, p. 58, cité de Champfleury.

forme que celui d'à présent. Il le posait également sur l'oreille, il me semble que je le vois encore ¹.. »

Ces quelques lignes nous indiquent surtout la silhouette de Barbey. Paul Bourget ² décrivant Barbey tel qu'il était cinq ans plus tard, en 1872 fournit des détails plus précis. Après avoir parlé d'un portrait ³ où l'on retrouve cette taille serrée et ce vêtement ajusté, il énumère « d'autres fantaisies qui ne sont pas sur le tableau : son chapeau haut de forme avait des ailes doublées de velours et une coiffe rose. Il portait volontiers des gants de peau noire avec d'épaisses baguettes d'or, un pantalon de laine blanche à sous-pieds avec une bande de soie jaune ou mauve ».

La mode a déjà changé, l'habit noir l'a maintenant emporté et toute fantaisie a disparu : on ne peut plus se distinguer. Dans cette monotonie, Barbey conserve encore sa volonté d'individualiste. Nous savons que très vieux, il s'habillait encore de la même façon. Voici comment François Coppée ⁴ le décrit vers la fin de sa vie : « Hier soir, j'ai dîné et passé la soirée avec Barbey d'Aurevilly. C'est vraiment un type très amusant. Au physique, l'ancien beau ténébreux de 1830, édenté, ravagé, c'est vrai, mais encore superbe avec sa moustache relevée, ses yeux qui roulent des flammes et cet étonnant costume de Granville ou de Gavarni, redingote à jupe, chapeau à larges ailes, manchettes retroussées et gants blancs dès le matin. »

« Il arrivait très paré, selon la mode du temps où il avait été très beau. Cravache en main, le chapeau sur l'oreille, quelque dentelle à sa cravate, le pantalon bien tendu par les sous-pieds sur les bottes vernies, la redingote

1. *Souvenirs*, 1867, dans *Le Journal*, 9 octobre 1892.

2. *Revue Hebdomadaire*, 3 avril 1909, p. 144.

3. Ce portrait qui se trouve aujourd'hui au Musée de Versailles est l'œuvre d'Émile Lévy.

4. Textes inédits de François Coppée cités dans *Le Cahier aurevillien*, n° 5, p. 35-36, de juin 1937, faisant partie de la collection privée de M. Henri Jouvin.

à la bavaroise sanglée et marquant la finesse de la taille, il n'avait pas abdiqué, certes, le 'gant jaune' d'autrefois, l'ancien 'lion' du perron de Tortoni, et il faisait son entrée avec des façons de grand seigneur et de premier rôle ¹. »

Certains ont pu prétendre qu'il y avait là de la naïveté de la part de Barbey, mais ses propres paroles prouvent bien que son attitude et sa mise étaient bien conscientes et volontaires puisque le Père Angers-Billards a raconté : « Je lui fis ensuite une remarque à propos de ses vêtements : « Vous voilà donc, lui dis-je, toujours dans votre accoutrement antédiluvien ?

— Dites, plus et mieux, me répondit-il, c'est antidiluvien. Il ne date pas d'avant le déluge de toutes les modes et de tous les snobismes ². »

Et Coppée ³, après la mort de Barbey, confirmera cette attitude en disant : « Dans la presse, de plus en plus envahie par l'anecdote et l'indiscrétion du reportage, on parlera trop, j'en ai peur, des innocentes bizarreries de langage et de costume par lesquelles Barbey d'Aurevilly se consolait de la platitude et de la médiocrité du monde moderne. » Le costume était donc un symbole pour Barbey au même titre que le Gilet rouge des romantiques.

Non seulement, l'intellectuel mais aussi l'artiste en lui voyait là un symbole. Et c'est ainsi que ⁴ Raoul Aubry nous dit, en citant directement M^{lle} Marthe Brandès qui inspira à Barbey un attachement pur et profond : « Quand il apportait à M^{lle} Brandès ses volumes spécialement reliés, il prenait soin d'assortir son costume à la reliure qu'il ordonna lui-même. En apportant les *Diaboliques* relié en noir, il avait orné son habit et son pantalon de bandes en deuil ; il affichait des bandes et des cravates marron, ocre ou violet selon les circonstances. Il était très pauvre,

1. *Ibid.*, p. 37.

2. *Monseigneur Angers-Billards et Barbey d'Aurevilly*. Victor Féli. Paris, P. Lethielleux, éditeur, p. 105. *Correspondance inédite*,

3. *Op. cit.*, p. 40.

4. *Le Temps*, 2 décembre 1909.

et sa fierté résidait en ces manifestations puériles d'un dandysme qu'il donnait en leçon à son époque prosaïque. »

Ce même désir apparaît dans un portrait que Paul Bourget fait de Barbey dans l'intimité. Il le montre dans sa chambre « vêtu d'une blouse rouge aux épaules sou-tachées de croix vertes ou noires, avec sa cape de cette même étoffe rouge sur la tête ¹ » et des « boucles de strass » brillant sur ses « pantoufles de cuir vert ² ».

Et il y avait encore autre chose dans la pose vestimentaire de Barbey. Souvenons-nous de la « stoïque toilette ³ » de Brummel avant son départ en exil. Barbey insistait sur cette épithète morale attachée à l'art de la mise ⁴. Stoïque et discipliné dans son costume, Barbey n'a cédé ni à la vieillesse ni à l'opinion d'autrui et il a prolongé ainsi jusqu'à la fin son immuable silhouette de dandy, son intran-sigeant et audacieux individualisme.

1. Paul Bourget, *Aux Maisons de Barbey d'Aurevilly et de Balzac, Les Amis d'Édouard*, n° 61, Abbeville, 1924, p. 12.

2. *Ibid.*

3. *Du Dandysme et de G. Brummel*, Paris, Lemerre, p. 81.

4. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 180 : « Je ne me rappelle plus guère si j'ai mis dans la copie que je vous 'ai envoyée l'épithète de 'stoïque' à 'toilette', mais c'est stoïque et non 'une autre' qu'il faut. Brummel fit une stoïque toilette et le soir même parut à l'Opéra, etc., etc. », dit Barbey en corrigeant les épreuves de la première édition.

CHAPITRE V

JUGEMENTS SUR LE DANDYSME

Nous savons que le *Traité* augmenta la réputation de dandy dont jouissait Barbey : « J'ai la plus belle popularité de salon et je voudrais un succès grossier de cabinet de lecture. Les blondes et les impertinents du Faubourg Saint-Germain m'appellent Brummel II et me détestent comme un concurrent ; les invitations à dîner me pleuvent, mais ce n'est pas assez pour qui aime la gloire. La Gloire se fait par les portiers... »¹ Et après avoir été invité par la Comtesse d'Anglare qui a eu le désir de connaître l'auteur du livre sur Brummel, Barbey sait que ses attitudes, sa conduite seront très étudiées. Aussi, puisqu'on croit le trouver « cent fois plus froid, plus coupant, plus railleur, plus sec, plus insupportable que Brummel² », il va essayer d'être cependant autre chose que ce qu'avait pu prévoir la lectrice attentive de son ouvrage sur le grand Dandy : « Mais j'ai fait comme mon héros eût fait en pareille concurrence, c'est-à-dire de l'inattendu et j'ai réussi. Je me suis trempé d'une rosée d'amabilité mélancolique qui ne manque jamais son effet sur une femme blonde et qui s'est montrée à un diapason d'ironie fort élevé³... »

A n'en croire que ces quelques lignes, il semble que Barbey, tout heureux de sa réputation de grand dandy, aime à jouer dans les salons son rôle de second Brummel et cela sans bien réfléchir à la valeur, mondaine il est vrai,

1. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 220.

2. *Ibid.*, t. I, p. 226.

3. *Lettres à Trebutien*, p. 226.

mais aussi frivole d'un tel succès. En fait, il n'est ni si confiant, ni si naïf. Quelques lignes plus haut, il avait avoué qu'il aurait préféré à cette gloire de salon le succès peut-être « grossier », mais en même temps plus large du cabinet de lecture. Si le dandy triomphe, l'auteur va être assez amer devant l'oubli.

Mais cette opposition entre l'élégant et l'intellectuel, c'est-à-dire le penseur, ce n'est pas là qu'elle prend, en vérité, sa forme la plus profonde ni même la plus grave. Ici, ce n'est qu'une hésitation qui n'atteint pas ses conceptions générales. Ce qui importe bien plus, c'est de le voir si souvent balancer entre l'attraction d'une vie élégante, le côté aristocratique du dandysme et la crainte de donner son temps et ses idées à ce qui risque de n'être que frivolité.

Déjà, au début de son séjour à Paris, les *Memoranda* nous ont fourni la preuve d'une contradiction qui se faisait en lui : bien qu'emporté par le rythme presque machinal de la vie de dandy, il lui arrivait, dans de brusques retours sur lui-même, de mépriser, avec un sourire amer, ce qui l'occupait à longueur de journée. Mais c'était là un problème tout intime qui ne dépassait guère le cadre de sa chambre. Il est maintenant l'apôtre du dandysme et dans la mesure où il retrouve ses anciens jugements, ceux-ci prennent une portée bien plus considérable.

Ce n'est plus le programme d'une journée, c'est le but de toute sa vie qui est en jeu.

Il ne semble pourtant pas que cela ait suffi à faire naître immédiatement dans son esprit un jugement définitif et cohérent. Souvent encore, il hésite, et c'est tout le dandysme qu'il remet en question, ce qui est d'autant plus grave maintenant que ce dandysme est plus profondément intégré non seulement dans sa vie mais encore dans ses pensées. On n'imagine pas le jeune Barbey, qui notait, parfois bien superficiellement, le résumé de sa vie dans ses *Memoranda*, groupant à cette époque toute sa réflexion sur l'unique sujet du dandysme ; c'est presque ce qui se passe maintenant et ce que l'on trouve dans sa correspondance avec Trebutien. Aussi, pour qui en cherche

les rapports et la valeur générale, l'ensemble de ces considérations est-il singulièrement plus complexe.

Il y a un Barbey qui songe à ce que le dandysme a d'extérieur, au genre de vie qu'il lui impose, et sur ce point ses idées varient. Tantôt, il en critique la frivolité (chez lui comme chez les autres), tantôt il en prend la défense pour en faire le culte de la forme ; tout cela reste assez proche des engouements suivis de lassitude que les *Memoranda* indiquent déjà.

Mais il y a un autre Barbey, le théoricien et l'historien du Dandysme. Pour ce dernier, le problème est tout différent et n'envisage que les aspects intérieurs. On ne trouve plus ces oppositions, voire ces contradictions pour ou contre le dandysme, mais un effort constant pour le rendre meilleur. Ces réflexions ont alors un caractère sinon abstrait parfois du moins assez dégagé de la représentation concrète de tout ce que le dandysme entraîne nécessairement dans la vie et les mœurs ; ainsi Barbey arrive, malgré ce qu'il avait lui-même écrit sur la base nationale et ethnique du dandysme, à parler d'une discipline du caractère, d'une morale, et d'une aristocratie de l'esprit qui n'a plus de rapport avec une société particulière. Ce n'est d'ailleurs pas là un revirement dans son attitude, mais la précision et la compréhension plus large d'idées qui étaient parfois esquissées (comme on l'a déjà vu) en dehors du texte du *Traité*, dans certaines notes.

Telles sont les deux idées dont il faut tenir compte lorsqu'on étudie les jugements portés par Barbey sur le dandysme, pour pouvoir distinguer ce qui ne concerne que l'attitude de ce qui définit et rehausse le dandysme intellectuel.

Des préoccupations étroites de la toilette, Barbey dit : « Je vous quitte pour aller à cette chose vaine et toute-puissante que j'ai tant élevée dans Brummel. Simple-ment, je m'en vais faire ma toilette ¹. » Plus encore, il n'y trouve plus de plaisir... « j'aime mieux passer le temps ainsi que de corseter un gilet et d'aller traîner ma très

1. *Lettres à Trebutien*, t. II, p. 234.

blasée personne dans ce monde qui ne me plaît plus ¹ ».

Il se trouve un soir « bête comme un homme qui va s'habiller ² ». Il veut se persuader que ses préoccupations de toilette sont rangées avec les choses de sa jeunesse : « Il faut que je m'habille, — cette grande chose d'autrefois — et que je revête ma chlamyde d'élégant ³. »

Mais il en est le défenseur dès qu'il en parle en intellectuel, comme d'une philosophie de l'élégance, ou en artiste, comme du culte de la forme.

Dieu vous a taillé le goût, cette pierre superline comme Benvenuto gravait ses agates. Artiste, artiste en tout, qui mettriez de l'idéal dans le bouton de vos gants, caché dans la manchette, tant l'idée de l'exquis circule en vous et dans tout ce qui vient de vous ⁴.

Faisons comme un dandy qui serait poète entre sa cravache et son gilet de peau de chamois ⁵.

En décembre 1857, il écrit à Trebutien au sujet de cette limousine qu'il avait si hardiment commandée il y a treize ans, l'appelant « une bizarrerie » ; mais il n'en a pas peur, souhaitant seulement, en dandy mondain, que ce caprice ne soit pas de mauvais goût ⁶. Fier de son succès, Barbey a maintenant le dessein d'en acheter une autre qu'il veut doubler de velours de soie écarlate et non plus de noir ⁷. Celle qu'il possède est taillée en manteau à la Louis XIII et pour varier, il désire maintenant quelque chose de plus long, « le grand manteau que j'avais rêvé ⁸ », dit-il. Voilà bien des préoccupations de détails vestimentaires pour un homme qui prétendait repousser les soucis étroits de la toilette ; il l'a bien senti et croit nécessaire de fournir une explication à son ami : « *Pardon*

1. *Ibid.*, t. II, p. 350.

2. *Ibid.*, t. IV, p. 21.

3. *Lettres à Trebutien*, t. III, p. 195.

4. *Ibid.*, t. III, p. 77.

5. *Ibid.*, t. III, p. 154.

6. Voir ci-dessus, chap. IV, p. 76.

7. *Lettres à Trebutien*, t. IV, p. 301.

8. *Ibid.*

de ces futilités est une phrase que je n'écrirai point et qu'un autre écrirait peut-être. Pour des Gens comme Nous, la forme n'est jamais une chose futile, et le souci du costume est le souci d'une phrase bien faite et même mieux.

« Restons artistes jusqu'au cercueil et que le suaire qui nous enveloppera flotte autour de nous avec élégance ! Ah ! Vauvenargues a dit le mot suprême : ' Plus on vieillit plus il faut se parer ' ¹. »

Il y a, comme nous venons de le montrer, un Barbey qui juge non pas l'aspect extérieur du dandysme, mais uniquement son aspect intérieur, psychologique et moral.

En 1853, Barbey fait un compte rendu du *Traité de la Vie élégante* de Balzac ; cette étude a paru pour la première fois dans *La Mode* des 2, 9, 16, 23 octobre et 6 novembre 1830 ². Elle fut publiée ensuite en un volume ³, en 1853. La plaquette dont parle Barbey est donc bien antérieure : elle date d'une époque à laquelle le dandysme était encore une imitation purement anglaise et avant que cette vogue étrangère ne fut mise sur un plan supérieur et intellectuel par le théoricien du dandysme.

Le point de vue de Balzac est extérieur ; il parle en économiste. Divisant les « trois classes d'êtres créés par les mœurs modernes ⁴ » il distingue l'homme qui travaille, l'homme qui pense et l'homme qui ne fait rien ; chaque classe lui semble avoir son existence propre, la vie occupée la vie d'artiste, la vie élégante. La première ne peut pas participer à la vie élégante. L'homme habitué au travail ne peut comprendre la vie élégante, dit Balzac, car pour être *fashionable*, il faut « jouir du repos sans avoir passé par le travail ⁵ ».

L'artiste est une exception, car son travail est son repos,

1. *Lettres à Trebutien*, t. IV, p. 301.

2. Charles de Lovenjoul, *Histoire des Œuvres de H. de Balzac*. Paris, Calmann-Lévy, 1879.

3. Librairie Nouvelle, petit in-18.

4. H. de Balzac, *Traité de la Vie élégante*. Paris, Librairie Nouvelle, 1853, p. 8.

5. *Ibid.*, p. 13.

et il a une élégance à lui qui n'a rien à faire avec la mode du moment. L'artiste ne se plie à aucune règle.

Pour faire partie de la vie élégante officielle, il faut, avant tout, être oisif. « La vie élégante est, dans une large acception du terme, l'art d'animer le repos ¹. » Les autres talents que Balzac réclame de l'élégant n'ont guère plus de valeur :

La vie élégante est la perfection de la vie extérieure et matérielle, ou bien l'art de dépenser ses revenus en homme d'esprit ².

Un homme assez riche pour n'avoir rien à faire et tout de même assez intelligent pour donner une apparence de vie à cette inaction, telle est l'explication matérielle du fashionable qu'entreprend Balzac, alors que Barbey avait tenté l'explication historique et intellectuelle du dandysme.

Ainsi envisagée, l'élégance n'est pour Balzac qu'un ensemble de recettes à connaître ; pour être sûr de les fonder sur une autorité incontestable, c'est de Brummel qu'il les tire. Mais lui-même n'arrive pas à s'en tenir toujours à cette théorie si simple, il se contredit à plusieurs reprises, ici en soutenant que la toilette est un art, voire un sentiment, ailleurs en affirmant que « l'homme qui ne voit que la mode dans la mode est un sot ³ ». Ce ne sont là que des détails : ce qui intéresse cet homme, toujours à court d'argent, toujours lancé dans ses affaires financières ruineuses, c'est le rapport de l'élégance et de la richesse. Son étude reste en somme un *Traité économique de la vie oisive*.

La différence de dates, l'opposition entre ces deux points de vue, tout cela empêche Barbey d'admettre la théorie ou les définitions de Balzac ; jamais il ne voudrait penser qu'« en se faisant dandy, on devient un mannequin plus ou moins ingénieux, qui sait se poser sur un cheval

1. *Ibid.*

2. *Ibid.*, p. 15 et 16.

3. H. de Balzac, *Traité de la Vie élégante*, Paris, Librairie Nouvelle, 1853, p. 68.

ou sur un canapé, qui mord ou tette habituellement une canne, mais un être pensant ? jamais ¹ ! »

C'est là peut-être, en effet, le dandy de 1830, mais ce n'est plus le nouveau dandy qu'entrevoit et qu'incarne Barbey ². Au nom de l'intelligence, Barbey défend même les dandys anglais : il ne croit pas que toute pensée leur ait manqué. « Non, les dandys ne sont pas fatalement ce qu'a dit Balzac. Ils peuvent l'être accessoirement quelquefois, mais nécessairement, cela est faux. Les dandys les plus célèbres de l'Angleterre, de 1794 à 1815, se lèvent pour répondre. » Il y avait là un goût perversi, à force de recherches, soit ! « Mais il leur resta l'intelligence, une intelligence sans passion, il est vrai, mais qui semblait se conserver dans sa propre glace quand tout se putréfiait en eux ³. »

Si les dandys anglais n'avaient été que des '*têteurs de canne*', comme dit Balzac, ils n'auraient pas pu exercer une telle influence. La place qu'ils tiennent dans la littérature de l'Angleterre témoigne de leur importance. Plus encore leur action ne s'est pas limitée à la littérature anglaise, la littérature française l'a ressentie, soutient Barbey.¹

Et pour donner plus de poids à sa critique, il prend même l'exemple d'un auteur qui, à l'époque où Balzac écrivait son *Traité* « avait peint le dandysme en homme qui, sous les impertinences de l'attitude, en comprenait la profondeur ». C'est, dit-il, Stendhal dans son *Rouge et Noir* ⁴. En effet, Stendhal avait mis en lumière, bien avant Barbey, quelques principes psychologiques du dandysme dans ce roman. Le portrait du Chevalier de Beauvoisis ⁵ qui reçoit Julien Sorel un matin dans son appartement

1. *Le Pays*, 22 juin 1853. Barbey cite ce passage du *Traité de la Vie Élégante* pour le réfuter.

2. Voir p. 58-59 du 2^e chapitre intitulé Le Dandy intérieur dans l'Ouvrage d'André Ferran : *l'Esthétique de Baudelaire*, Paris, Hachette, 1933.

3. *Le Pays*, 22 juin 1853.

4. *Le Rouge et le Noir*, Paris, Levasseur, 1831, 2 vol. in-8°.

5. *Le Rouge et le Noir*, Paris, Calmann-Lévy, t. II. p. 18.

« admirable d'élégance » avec « sa physionomie noble et vide » qui « annonçait des idées convenables et rares », avec « son air à la fois compassé, important et content de soi », avec « sa douceur » dans les manières, est celui d'un des mannequins du début du dandysme en France. Mais le héros, Julien Sorel, par sa « mine froide et à *'mille lieues de la sensation présente'* ¹ », par sa volonté glaciale et égoïste, incarne un dandysme très proche de celui dont parle Barbey. Les conseils que le prince Korasoff donne à Julien montrent que Stendhal avait bien discerné la valeur intérieure de cette attitude. « Vous n'avez pas compris votre siècle, lui disait le prince Korasoff : *'faites toujours le contraire de ce qu'on attend de vous'*. Voilà, d'honneur, la seule religion de l'époque ². » Barbey aurait pu écrire ces lignes.

Il faut que le dandy soit un être supérieur et Balzac, qui ne l'avait pas assez bien compris, en arrive dans ses romans où il sait décrire la réalité, à contredire ses théories qui sont fausses. Du dandysme, il n'a jamais peint que les détails extérieurs : il énumère les pièces du costume fashionable, il peint « les gants jaunes » de pied en cap, il connaît leurs fournisseurs et semble ne rien voir d'autre ³ ; cela est normal pour lui qui ne voyait presque dans l'élégance qu'un passe-temps du riche. Mais malgré lui, comme le montre Barbey, « les têtes les plus étonnantes de sa *Comédie humaine*, celles dans lesquelles il a versé le plus d'intelligence, sont des têtes de dandys. C'est Henri de Marsay, le Machiavel — Alcibiade, c'est Maxime de Trailles — le Mirabeau manqué, c'est la Palferine et tant d'autres, marqués tous, sans que la largeur de leur front en souffre, de ce cachet de dandysme laissé peut-être pour longtemps sur la fatuité de la société européenne, tant les hommes qui gravèrent ce cachet aux armes de l'Angleterre furent de redoutables fascinateurs ! » ⁴.

Si Barbey affirme que les dandys anglais devaient faire

1. *Ibid.*, chap. xxxviii, p. 27.

2. *Ibid.*

3. Eug. Marsan, *La Revue Hebdomadaire*, 28 juillet, 1923, p. 485-501. *Dandysme littéraire*.

4. *Le Pays*, 22 juin 1853.

preuve d'une certaine intelligence, il reconnaît que ce n'était que dans un but très étroit, mais en voyant tant de possibilités morales et intellectuelles dans le dandysme, il en veut presque à l'Angleterre d'en avoir fait une chose si mince et si peu humaine. Si nul penseur anglais n'a pu expliquer « sur cette haute question d'art humain et d'esthétique sociale — l'élégance de la vie, — des idées aussi saines et aussi lucides, en leur claire profondeur »¹ que Balzac dans son *Traité*, cela tient à la notion même de l'élégance, telle qu'on la conçoit et qu'on l'admet en Angleterre. Barbey ajoute : « Elle tient à ce qui l'a faussée et à ce qu'on y prend pour elle : le dandysme². » Il se range aux côtés de Balzac pour dire que « le dandysme est une hérésie de la vie élégante »³. Les dandys anglais « donnèrent à ce qui n'était d'abord qu'une affectation, un faux pli dans les mœurs de la classe élevée, les proportions d'une monstruosité »⁴. Au nom du Dandysme pris en lui-même, séparé de l'île des Dandys, et haussé sur un plan intérieur et moral, Barbey en arrive à faire le procès des dandys anglais qui « en tentant de s'élever au-dessus de la vie, tombèrent au-dessous. Ils éteignirent en eux le sentiment humain. Ces pâles vampires des tables vertes de Windsor qui ne suçaient pas le sang, mais l'or qui devait entretenir leur luxe grandiose, élégants jusqu'à la chimère, cessèrent d'être hommes et devinrent des poupées terribles⁵... »

Telle est sa plaidoirie pour un nouveau dandysme non seulement plus moral et plus intérieur, mais aussi plus large, plus humain.

Ne peut-on trouver dans la vie de Barbey, aucune raison à cette évolution ?

Il faut noter que, d'une part, Barbey vient de passer par une crise religieuse et que, d'autre part, il commence à

1. *Le Pays*, 22 juin 1853.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. E. Grelé, *Jules Barbey d'Aurevilly, La Vie*, Caen, 1902. chap. x et xi.

s'attacher avec ardeur aux traditions de sa province¹. Son catholicisme et sa nouvelle vocation normande expliquent peut-être en partie sa transformation en le contraignant à formuler, encore plus rigoureusement, la valeur morale du dandysme.

De mondain sceptique, Barbey est devenu, en 1846, sous l'influence de Raymond Brucker¹, un catholique intermittent dans la pratique, mais sincèrement emporté. Il est vrai que, tout au début, ce catholicisme restait assez extérieur et répondait à une préoccupation esthétique, car Barbey écrit à Trebutien le 17 janvier 1848, au sujet de la *Société Catholique* dont il vient de faire partie : « Nous avons la prétention d'être des *Organisateurs d'esthétique* ². » Mais le catholicisme devient vite pour lui quelque chose qui va consolider une théorie innée de l'autorité et de la force. Barbey Dandy se croyait auparavant obligé de tenir le langage du Don Juan de Byron, et d'étaler un athéisme volontaire, d'être « sceptique et individualiste » comme son siècle. Le voici maintenant aux prises avec deux attitudes qui, de prime abord, paraissent irréductibles.

Il semble trouver piquant le contraste entre son nouveau rôle d'écrivain sérieux et celui de dandy et il s'y amuse presque en observant lui-même ces deux aspects de sa personne : à propos d'un article dans l'*Univers*, il écrit le 4 janvier 1851 « C'est là du style mitré et en croix pectorale, ou je meure ! Pour un dandy, pour un éblouissant phalène d'après souper, ce n'est pas trop mal en gravité et en poitrine. Mais c'est que le Dandy commence à être las de sa défroque et, plus qu'on ne croit peut-être, abaissera le capuchon sur son orgueilleux front de Giaour³. » Et il ajoute : « Le mépris des hommes me pousse d'une force infinie, au giron de notre mère, l'Église, hors de laquelle

1. Raymond Brucker, littérateur français, né à Compiègne en juin 1800, mort à Paris, le 28 février 1875: Tour à tour fourériste, catholique militant, bonapartiste de la veille et républicain radical, Brucker a usé de nombreux pseudonymes dans les journaux et revues de nuances variées dont il fut le collaborateur.

2. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 300.

3. *Lettres à Trebutien*, t. II, p. 75-76.

il n'y a de salut ni pour l'Éternité, ni pour le Temps ¹. »

En effet, les convulsions de 1848 vont cristalliser en lui tous les instincts antidémagogiques de sa nature héréditairement énergique et hautaine. De « ce naufrage universel ² », Barbey dit : « Je ne crois point à la solidité d'une République ³... » Le dégoût que lui a inspiré la politique ⁴, la vulgarité et la bassesse qu'il y voyait ⁵ le poussèrent vers les traditions de sa province, l'aristocratie, l'autorité et la force. L'élégant auteur de *Brummel* ne voyait dans la foule que des appétits déchaînés.

C'est pourquoi l'aristocrate et l'individualiste du '*Café de Paris*' et du Boulevard de Gand qui, à ce moment, semble ne plus se contenter de ce que lui offrait le Dandysme, se tourne vers sa province où il croit trouver les mêmes principes, mais rehaussés et consacrés par ce qu'il peut rester d'héroïque dans sa race normande.

Jusqu'ici, son succès d'auteur venait d'ouvrages qui étaient des documents sur le milieu des dandys, l'*Amour impossible* et la *Bague d'Annibal*, sans parler de son étude consacrée au dandysme même. A partir de maintenant, son œuvre s'attache de plus en plus à la Normandie. *Velini* (qui sera publié en 1851 sous le titre : *Une vieille maîtresse*), qui traite dans la première partie du milieu parisien élégant, change brusquement de cadre dans la seconde partie, située dans la Basse Normandie avec plusieurs scènes chez des paysans. Fièrement, Barbey écrit à Trebutien : « Vous verrez que je n'y parlerai pas normand du bout des lèvres, mais hardiment, sans bégaiement, comme un homme qui n'a pas désappris la langue du terroir dans

1. *Ibid.*, t. II, p. 76.

2. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 309.

3. *Ibid.*, t. I, p. 310.

4. Grélé. *La Vie*, p. 196 à 198. Barbey est élu président du *Club des Ouvriers de la Fraternité*, mais le dissout après quinze jours.

5. Le Samedi-Saint, avril 1848, Barbey écrit à Trebutien (t. I, p. 310) qu'il s'enveloppe dans les replis d'un « mépris superbe », qu'un « peu d'orgueil dégoûte de beaucoup d'ambition » et il raconte comment il avait dissous le *Club des Ouvriers* quand il a vu qu'il n'était que « le despotisme du verbiage et le Pandémonium de toutes les sottises humaines dans leur admirable variété » (p. 311).

les Salons de Paris et qui porte, comme un descendant des Pêcheurs-Pirates, d'*Azur à deux barbets adossés et écaillés d'argent*¹. »

C'est en reprenant contact avec sa province, en lisant son histoire et les exploits des grands Normands du passé, qu'il voit combien son idole est mince et fragile. C'est en se documentant sur le Vicomte Néel², vassal de Guillaume le Conquérant, qu'il regrette une lecture trop précipitée d'Orderic Vital qu'il avait faite pendant sa jeunesse dans la bibliothèque de Trebutien et il avoue, le 28 juin 1855, qu'il lisait « avec la superficialité d'un jeune Gaillard qui n'admirait alors que le vieux Brummel et sa perruque³ ». Puis, emporté par cette nouvelle vocation, qui répond à sa nature virile et ardente trop à l'étroit dans le rôle que lui imposait sa réputation de Brummel II, il s'écrie : « Je ne veux pas qu'il y ait un nom normand dont j'ignore l'histoire, une pincée de poudre historique dont chaque atome me soit inconnu. Si j'ai du génie, je vais le faire rentrer dans la terre, dans l'histoire de cette terre⁴. »

De plus en plus attiré vers une voie plus humaine et plus forte que celle d'un Dandy parisien, il en vient à se défendre de son ancienne réputation, presque à la renier. Il trouve « qu'on a un peu trop fait de l'ancien temps, qui est bien une des facettes de (son) bouchon de cristal, mais qui n'est plus la grande face de (son) habituelle physionomie⁵ ». Mais ce passé a trop compté, aussi bien pour lui que pour son entourage ; il ne peut si vite supprimer ce qui a été et doit honnêtement reconnaître que, malgré son changement, il lui restera toujours quelque chose de son ancien dandysme : « Je ne suis plus un dandy, mais je l'ai été, j'ai vécu

1. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 330-331.

2. Pour son roman, *le Prêtre marié* qui ne paraît qu'en 1865 et qui a été précédé d'autres romans qui lui valaient le titre de « Walter Scott de la Normandie » : *l'Ensorcelée* qui paraît en 1854, et *le Chevalier des Touches* en 1864.

3. *Lettres à Trebutien*, t. III, p. 286.

4. *Ibid.*, t. III, p. 287.

5. *Ibid.*, t. III, p. 227-228.

avec eux et je me ressens de cela, *comme un flacon où il y a eu de l'eau de Luce s'en ressent toujours* ¹ ».

On retrouve dans les détails les plus divers la marque persistante de ce passé. Certaines de ses réactions étonneraient si l'on ne tenait plus compte de tout ce que le dandysme laisse encore, presque malgré lui, dans le caractère de Barbey. C'est ainsi, qu'en 1855, il refuse à plusieurs reprises ² de faire partie de la *Garde Nationale* et à ce sujet, il écrit à Trebutien : « L'âme du vieux *Brummel* s'est levée dans mon âme et m'a défendu de toucher à ces bourgeoises horreurs ³. »

Au nom de *Brummel* qui incarne la distinction, il réagit contre la vulgarité, mais au delà de *Brummel*, ce qu'il préfère à l'élégance, si aristocratique soit-elle, c'est la force ⁴.

Le 18 avril 1856, parlant d'une notice sur Audin ⁵, il écrit : « Je noue ma phrase pour l'empêcher de traîner (*sic*) et j'y resserre cette ceinture flottante que *Brucker* me reproche, comme des coquetteries à la Jules César. On vieillit. Il faut se faire homme. *Les lauriers de Brummel* sont coupés et nous n'irons plus au Bois où les baguettes sont des badines. Il nous faut des Bourdons d'Armagnac, même la plume à la main ⁶. »

Faut-il laisser une opposition aussi nette entre les divers jugements que Barbey a formulés sur le Dandysme ? Entre ceux qui touchent au rôle étroit de dandy parisien qu'il a essayé au début et qu'accentuaient ses premiers succès littéraires, et ceux de l'historien et du théoricien du dandysme, il semble s'établir un lien, dans l'esprit de Barbey, qui trouve inconsciemment dans l'une la justification de l'autre : les préoccupations vestimentaires et les manières

1. *Lettres à Trebutien*, t. III, p. 228.

2. *Ibid.*, t. III, p. 162-163.

3. *Ibid.*, t. III, p. 274.

4. *Lettres à Trebutien*, t. IV, p. 135 : Le 1^{er} mai 1856, il affirme : « Il y a bien plus beau que l'élégance, c'est la force ».

5. Audin, Voir première série, *Les Œuvres et les Hommes : Les historiens politiques et littéraires*. Paris, Amyot, 1861.

6. *Lettres à Trebutien*, t. IV, p. 119.

lui semblent le symbole d'une attitude morale devant la vie et non le souci frivole du dandy mannequin.

C'est parce qu'il accorde cette valeur profonde au simple comportement que Barbey peut, sans se contredire, faire l'apologie d'un homme au nom de sa distinction et de son élégance. Ils s'agit d'Eugène Chapus, l'auteur d'une *Théorie de l'Élégance*¹ qui vient de publier deux ouvrages qui traitent du 'high life' : *Les Chasses Royales depuis 1589 jusqu'à 1841* et *Le Turf*. Parlant de son article sur celui-ci, Barbey écrit à Trebutien : « J'y ai vengé un homme charmant... et je l'ai fait avec un plaisir presque égoïste. C'est Eugène Chapus, l'élégance même et l'un des plus beaux visages que j'aie connus... Chapus n'est plus jeune. Il a l'immortel don : la grâce avec cette force douce, cette soie dans les facultés, avec laquelle on fait tous les nœuds gordiens dans les sentiments ! Je l'ai vengé des rigueurs de ce cochon de public, qui n'aime ni les choses exquises, ni les hommes exquis². »

Les termes de l'article sont encore plus précis et montrent l'importance que l'auteur attache aux qualités aristocratiques qui se dégagent de l'élégance de Chapus ; c'est « un de ces rares esprits distingués par tant de tournure et une aristocratie si naturelle qu'ils doivent longtemps manquer le succès dans une société positive comme la nôtre, enragée d'égalité et d'envie, et chez qui, en fait d'appréciation des choses de goût, tout est devenu gros de ce qui était fin autrefois³ ».

On ne doit pas s'y méprendre ; dans cette grâce et cette élégance, Barbey admire le symbole des qualités morales et d'une attitude intellectuelle devant la vie qui se heurtent à un siècle bourgeois et médiocre. Il s'emporte en comprenant à quel point les gens ne s'attachent qu'à l'aspect extérieur, jugeant les hommes comme des choses, incapables de sentir l'esprit derrière la forme. Barbey tient tellement à cette idée qu'il préfère abandonner certaines de ses exigences esthétiques, mais défendre, comme il vient de le faire

1. *Op. cit.*, voir ci-dessus, chap. iv.

2. *Lettres à Trebutien*, t. II, p. 342-343.

3. *Le Pays*, 22 juin 1853.

pour Chapus, la force intérieure d'un homme dont il reconnaît pourtant certains défauts qui vont presque jusqu'au ridicule. « Je ferai un de ces jours la même chose pour le Capitaine d'Arpentigny ¹, autre esprit de haut goût et de paladine tournure, autre Galaad intellectuel, à qui les Prud'hommes de notre bourgeoise époque n'ont rien compris du tout ² », écrit-il à Trebutien ; et cela tout en regrettant que sa politesse « très fleurie » n'ait « ni parfum, ni racine », en s'emportant même contre le Capitaine : « Il était né pour être inc...oyable et pas plus ! Frisure de poupée, — un peu de vie, — monsieur, s'il vous plaît ³. » S'il l'appelle : « Une momie violacée, à la perruque aventurine, avec les cheveux partagés sur le front comme les gringalets de la Polka ⁴ », c'est par peur de l'aspect mou, efféminé, superficiel, de son aspect d'*Incroyable*.

Mais dans l'élégance surannée de ce vieux militaire aristocratique, il voit des qualités qui suggèrent une valeur supérieure ; il admire dans ce vieillard « le dandysme militaire d'un homme qui fut la fleur des pois du garde du corps et qui garde au sien le reflet de jeunesse qui donne la Grâce, cet ambre qui éternise la jeunesse et les papillons ⁵ ». Et il l'aime « parce qu'il tranche admirablement sur la vulgarité plate des hommes de ce temps. ⁶ ».

1. Arpentigny (Casimir-Stanislas d'), chirognomonien, né le 13 mars 1791 à Yvetot (Seine-Inférieure), mort à Paris en 1864 ; destiné à l'état militaire, il entra à l'École de Saint-Cyr ; lieutenant en 1820, il fit la campagne d'Espagne. Ce fut en Andalousie qu'une bohémienne lui inculqua le goût des études chirognomoniques auxquelles il se livra, pendant tout le reste de son service. Une fois en retraite, en 1844, il reprit toutes les notes qu'il avait amassées dans *La Science de la main ou l'art de reconnaître de l'intelligence, d'après les formes de la main*. Ce livre parut en 1856 et eut plusieurs éditions.

2. *Lettres à Trebutien*, t. II, p. 343.

3. *Lettres à Trebutien*, t. II, p. 270.

4. *Ibid.*, t. IV, p. 214.

5. *Ibid.*, t. II, p. 287.

6. *Ibid.*, t. IV, p. 337.

Voir aussi l'étude qu'il lui consacre dans *Le Pays*, 4 août 1856, faisant un compte rendu de son livre, *La Science de la Main* 1846, qui venait d'être réimprimé.

Il est bien évident que Barbey juge maintenant le Dandysme à un point de vue différent. Aussi, c'est en termes sévères qu'il parle de son ami Roger de Beauvoir demeuré le dandy d'autrefois :

C'est un de ces partners agréables de souper et de monde, rencontré dans mon ancienne vie de Beau, alors que j'étais ce qu'on appelle le ' Roi des Ribauds '. Nous avons été toujours très bien, mais de la consistance, je sais qu'il n'en a jamais eu. C'est de la mousse de vin de Champagne sur le pied d'un verre, taillé à facettes et qui brille de mille feux dans l'écume légère ! Rien de plus¹ !

N'est-ce pas la meilleure preuve de l'évolution de Barbey, cette réaction si vive, si sincère, devant son passé ainsi matérialisé ?

Celui qui porte sur un Dandy de la bonne école un pareil jugement demeure pourtant l'auteur du *Traité*² ; peut-il honnêtement laisser paraître encore ce livre sans y indiquer sa nouvelle position ? Non. Aussi, dans la seconde édition qui date de 1862, Barbey ajoute une Préface où il expose ses idées.

Rappelant le temps de la première publication de ce *Traité*, « cette babiole », il dit qu'il avait à cette époque « d'autres toilettes à faire que celles de sa pensée, et d'autre souci que d'être lu³ ». Et les soucis de ce temps-là, il « s'en moque très bien aujourd'hui⁴ ». L'auteur n'était pas un dandy tel que Brummel, mais « il était, à cette époque, de la jeunesse qui faisait dire à lord Byron, avec sa mélancolique ironie : ' Quand j'étais un beau aux cheveux bouclés '⁵ ».

Il devait son succès à l'étude d'un « homme frivole et qui avait passé pour le type le plus accompli de la frivolité

1. *Lettres à Trebutien*, t. II, p. 84-85.

2. *Du Dandysme et de G. Brummel*, Caen, Mancel, 1845.

3. *Du Dandysme et de G. Brummel*. Paris, Poulet-Malassis, 1862, p. vi.

4. *Ibid.*, p. vi.

5. *Ibid.*, p. vii.

élégante ¹ ». Et puisque tous les fats veulent se croire ou veulent être élégants, le succès de ce livre était basé sur la fatuité : « Fatuité de partout ! La fatuité qui a fait le premier succès, fera le second de cette chosette, sur la première page de laquelle, on a été tenté d'écrire cette impertinence : ' D'un fat, par un fat, à des fats ' ². »

Il est inutile que ceux qui veulent trouver une méthode pour devenir des Brummel entreprennent cette lecture : « On ne se fait pas Brummel, on l'est ou on l'est pas ³. » Si Barbey n'emploie pas le mot *dandy*, c'est qu'il lui donne maintenant un sens plus large et Brummel reste « une individualité ».

Et, bien que le dandysme soit désormais pour lui plus large et plus humain, il reste attaché à quelque valeur inhérente à l'individu ; il est nécessaire que Barbey précise ce point à une époque de démocratie, car il craint que les populaces de salon ne se croient souveraines comme celles de la rue : « Elles y verront ce qu'il faut de choses... qu'elles n'ont pas, pour être Brummel ⁴ ! »

Il lui reste à montrer que son livre répond, malgré les apparences, à des soucis plus graves que ceux des fats qui avaient fait son premier succès, eux qui n'en voyaient pas la portée réelle : « La gravité de son temps qui l'a fait souvent rire, n'a pas assez atteint l'auteur du *Dandysme* pour qu'il regarde ce petit livre, léger de ton peut-être (il le voudrait bien, il n'est pas dégoûté !) comme une fredaine de sa jeunesse, et pour s'en excuser aujourd'hui. Par exemple ! non ! Il serait même bien capable, si on le poussait, de soutenir aux plus hauts encornés parmi Messieurs les Graves que son livre est aussi sérieux que tout autre livre d'histoire ⁵. » Et il ajoute : « Or, quoi de plus grave que tout cela, même au point de vue supérieur de ceux-là qui sont le plus détachés et détournés du monde ⁶. »

1. *Ibid.*, p. ix.

2. *Ibid.*, p. ix à x.

3. *Ibid.*, p. x.

4. *Du Dandysme et de G. Brummel*, 1862, p. xi.

5. *Ibid.*, p. xiii à xiv.

6. *Du Dandysme et de G. Brummel*, 1862, p. xiv.

A tel point qu'il découvre chez des intellectuels, détachés du monde, Pascal, le solitaire de Port-Royal, et Rancé, le *Réformateur de la Trappe*, la marque du Dandysme.

Si le Dandysme avait existé de son temps, Pascal qui fut un Dandy comme on peut l'être en France, aurait donc pu en écrire l'histoire avant d'entrer à Port-Royal¹.

Et Rancé, un autre tigre d'austérité, avant de s'enfoncer dans les jungles de sa Trappe, nous aurait peut-être traduit le Capitaine Jesse au lieu de nous traduire Anacréon ; car Rancé fut un dandy aussi, — un Dandy prêtre, ce qui est plus fort qu'un dandy mathématicien².

La Préface ayant indiqué le thème général, les différentes notes précisent dans le même sens un texte qui ne subit aucune correction. En voici un exemple. Dans un passage où il parle des esprits « qui ne voient les choses que par leur plus petit côté » et qui ont « imaginé que le Dandysme était surtout l'art de la mise », Barbey avait écrit une longue note : « Très certainement, c'est cela aussi, mais c'est bien davantage³. »

C'est là une idée trop importante désormais pour qu'il ne la souligne pas par un commentaire, qui trouve sa matière dans une critique de Thomas Carlyle ; il était l'auteur du *Sartor resartus* et Barbey lui reproche d'avoir parlé dans ce livre du Dandysme et des Dandys, en intitulant ce chapitre particulier la *Philosophie du Costume*. C'était là pire qu'une caricature du Dandysme, c'était le Dandysme faussé, car « la réalité du Dandysme est humaine, sociale et spirituelle ». Il raconte à ce sujet l'anecdote sur les Dandys qui se faisaient râper leurs habits, par fantaisie, jusqu'à ce qu'ils ne fussent plus qu'une dentelle et remarque : « Eh bien ! voilà un véritable fait du Dandysme. L'habit n'y est pour rien. Il n'est presque plus. » Poussant plus loin sa nouvelle conception, à propos d'un autre ouvrage de Carlyle intitulé

1. *Ibid.*, p. xv.

2. *Ibid.*, p. xv à xvi.

3. *Ibid.* Cette note se trouve après cette phrase sur la page 22 et va jusqu'à la page 25.

4. *Du Dandysme et de G. Brummel*, Paris, Poulet-Malassis, 1862. (Toute cette note sur Carlyle se trouve dans les pages 22 à 25.)

les Héros et où l'auteur nous peint le Héros Poète, le Héros Roi, le Héros Homme de Lettres, le Héros Prêtre, le Héros Prophète et même le Héros Dieu, Barbey demande pourquoi il ne nous a pas donné « le Héros Dandy ». Ce Dandysme héroïque, c'est être héros pour soi-même, cet héroïsme de l'âme, c'est une discipline morale.

A mesure que s'élargit dans son esprit le sens du mot *dandy*, Barbey en vient à l'appliquer à des hommes qui, autrefois, par suite de toutes ses exigences d'historien, ne lui auraient pas semblé en mériter le titre. C'est pourquoi l'homme dont il disait, en 1850, dans une Lettre à Trebutien :

d'Orsay, ce lion qui sera immortel comme Ninon et la duchesse de Valentinois, ne ressemble pas plus à Brummel que la majesté de la force humaine ne ressemble à la distinction convenue d'un Anglais et d'un Anglais d'il y a trente ans ¹.

prend place maintenant dans la seconde édition du *Traité*.

Dans une lettre datée ² du 24 mai 1861, Barbey proposait à Poulet-Malassis la réimpression de son *Brummel* : « J'y ajouterai par-ci, par là, entre autres une page sur d'Orsay, que j'ai connu, — qui n'était pas un dandy, mais un lion, — ce qui fait une différence ³. »

Ce lion d'Orsay, dit Barbey dans la note, est une « nature infiniment plus complexe, plus ample et plus humaine que cette chose anglaise ⁴ ».

Son admiration pour le comte d'Orsay ne le rend pas cependant infidèle à Brummel qui reste le créateur du Dandysme et il tente de trouver, dans la vie du grand Dandy anglais, une autre preuve de ses nouvelles idées. Il veut montrer le principe moral qui se dégage de toute cette vie et essaie de voir encore du Dandysme dans cette flamme

1. *Lettres à Trebutien*, t. II, p. 8.

2. Cette lettre est citée dans le *Cahier aurevillien*, n° 6, décembre 1937, p. 73.

3. *Lettres à Trebutien*, t. III, p. 73.

4. *Du Dandysme et de G. Brummel*, Paris, Poulet-Malassis, 1862. Cette note sur d'Orsay se trouve dans cette seconde édition, p. 109 à 111.

qui s'éteignait en exil. Dans la première édition, Barbey s'est tu discrètement sur la fin, peu glorieuse, de Brummel, s'en excusant en ces termes : « C'est du Dandy qu'il est question, de son influence, de sa vie publique, de son rôle social. Qu'importe le reste ? Quand on meurt de faim, on sort des affectations d'une société quelconque, on rentre dans la vie humaine : on cesse d'être Dandy. » « Cessait-il même de l'être jamais ¹ ? » Ainsi commence la longue note de la seconde édition, où Barbey donne des détails sur la fin de Brummel. Il le voit Dandy jusque dans sa folie : « Comme le Dandysme, plus fort que sa raison, avait pénétré l'homme tout entier, sa folie se timbra de Dandysme. »

Dans la troisième édition ² qui paraît en 1879, il n'y a rien de changé dans le texte même, mais le volume s'accroît d'une étude intitulée : « Un Dandy d'avant les Dandys ³. »

Barbey, qui avait dit que le Dandysme ne pouvait pas s'acclimater en France, accorde sans restriction le titre de Dandy, non seulement à un Français mais à un homme qui avait vécu avant que le dandysme n'existât, parce que, pour lui maintenant, le dandy, c'est l'homme fort, l'homme supérieur.

Cet homme, ce fut Lauzun. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que Barbey parle de lui. Déjà en 1858, il avait fait paraître dans *Le Pays* (1^{er} juin) un article sur ses *Mémoires* ⁴ qu'il venait de lire. Son jugement était presque contraire à celui qu'il expose dans la troisième édition du *Traité*. A cette époque, il n'a vu dans ces *Mémoires* que la peinture d'un fat, simple « coqueluche de femme ⁵ » qui, même dans sa corruption n'avait pas le satanisme glacial d'un Lovelace. « Le terrible Lovelace n'aurait pas voulu de

1. *Du Dandysme et de G. Brummel*, Paris, Poulet-Malassis, 1862, p. 153.

2. Paris, Lemerre, 1879.

3. Cette étude avait déjà paru dans le *Constitutionnel*, en 1873, le 22 juillet.

4. *Mémoires du duc de Lauzun*, publiées avec notes de Louis Lacour 2^e édit., Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1858, in-12.

5. Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes*, 2^e série, *Mémoires Historiques et Littéraires*, Paris, Lemerre 1893, p. 114.

Lauzun, de ce muguet qui se croyait sentimental quand il n'était que sensuel¹. »

Comment peut-il écrire plus tard que Lauzun est un dandy plus fort même que Richelieu ? Ce n'est pas l'évolution des théories de Barbey qui explique ce changement : il avait maintenant sur cet homme des documents nouveaux. C'est le Lauzun qu'il découvre dans les *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*² qui lui semble fort et grand. C'est là qu'il trouve la vraie mesure de ce « Dandy d'avant le Dandysme et de cet Anglais de France³ ». Il a pris la grande Mademoiselle « surtout par le Dandysme qui était en lui, sans qu'il s'en doutât, ni elle non plus⁴ ». Comme on le voit, ce qui importe le plus dans cette addition au *Traité*, ce n'est pas le nouveau jugement sur Lauzun, mais le fait que Barbey ait pu attribuer à un tel homme le titre de dandy.

Conscient d'une telle transformation, il l'explique ainsi : « Cette étude sur le Dandysme et sur l'homme qui le particularise le plus exactement et le plus irréductiblement en sa personne, est-elle complète et donnera-t-elle une idée suffisante de la chose, si profondément, si *insulairement* anglaise du Dandysme ? Tout anglaise qu'elle soit, nonobstant, on l'a vu, cette chose n'est pas exclusivement un phénomène de société, une *monstruosité*, pourraient dire les puritains et les cœurs tendres, qui se rencontreraient cette fois. Le Dandysme a sa racine dans la nature humaine de tous les pays et de tous les temps, puisque la vanité est universelle⁵. »

Il affirme que « la corde du Dandysme dort, pour s'éveiller, au milieu des trente-six mille cordes qui composent ce

1. *Ibid.*, p. 115.

2. Les *Mémoires de M^{lle} de Montpensier*, six volumes, édition d'Amsterdam, 1730. (Voir les notes de Barbey sur Lauzun, *Disjecta Membra*, Paris, *La Connaissance*, 1925, t. I, p. 171.)

3. Du Dandysme et de G. Brummel avec *Un Dandy d'avant les Dandys*, 3^e édition, Paris, Lemerre, 1879, p. 100.

4. *Ibid.*, p. 98.

5. Du Dandysme et de G. Brummel avec *Un dandy d'avant les Dandys*, 3^e édit., Paris, Lemerre, 1879, p. 97-98.

diabie d'instrument si compliqué et parfois si détraqué de la nature humaine ¹ ». Il est vrai que l'Angleterre l'a le mieux fait retentir, mais ceci n'empêche qu'un Richelieu, par exemple, qui s'opposait à Brummel et par sa race et par sa société, avait la corde du Dandysme en lui. La seule différence, c'est que la vibration de cette corde était couverte par d'autres plus puissantes.

Deux articles qu'il avait consacrés peu de temps auparavant à deux Anglais, à propos d'ouvrages qui venaient de paraître en France, font ressortir davantage la force de la nouvelle position de Barbey qui conserve devant les hommes les plus divers la même norme de jugement. L'étude des éditions successives du *Traité* nous a fourni les cadres de l'évolution de Barbey, en a précisé les termes ; les idées que l'on y trouve correspondent très exactement à celles qui se dégagent de ses autres écrits. Aux notes de la seconde édition de 1862, on peut comparer un article sur un roman de G. A. Lawrence, *Guy Livingstone ou A outrance*. Cet article n'est pas daté, mais la traduction du livre anglais date de 1861 ². Ce qui a frappé le plus Barbey, c'est de lire, sous la plume d'un auteur qu'il trouve « le plus byronien des écrivains que, depuis la mort de Byron, ait produit l'Angleterre ³ », la peinture d'un dandy idéal. Il admire son orgueil, sa force physique, son âme invulnérable. A plusieurs reprises, il le qualifie de héros et il n'est pas indifférent de remarquer qu'à cette époque, c'est une idée que Barbey semble fréquemment mêler au dandysme. Dans les *Héros* de Carlyle il voulait voir nommer, parmi d'autres, le Héros Dandy. Ici, il écrit : « Guy Livingstone, ce dandy héroïque, qui efface d'un trait tous les dandys connus dans l'histoire de l'Angleterre ⁴... »

Plus tard, au sujet d'une traduction des *Lettres* de Wal-

1. *Ibid.*, p. 98.

2. Georges-Alfred Lawrence, *Guy Livingstone ou A outrance*, traduit par Ch. Bernard Derosne, Paris, Plon, 1861.

3. Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes*, 2^e série, *Littérature étrangère*, Paris, Lemerre, 1881, p. 292.

4. *Op. cit.*, 302-303.

pole¹, il publie un article dans *le Constitutionnel* du 21 septembre 1874, c'est-à-dire un an après l'étude sur Lauzun, parue dans le même journal. Il nous fournit quelques précisions utiles, en insistant sur la personnalité de Brummel : « Horace Walpole est le précurseur immédiat de Brummel qui, lui, — je l'ai dit dans sa *Vie*, — ne fut absolument qu'un dandy, sans un zeste de plus, — un zeste des citrons dont il faisait du punch ! » ; il formule en même temps une définition intéressante du dandy qui nous permet de voir à quel point il a maintenant élargi le sens de ce mot. Il est gêné de ne pas en avoir d'autres à sa disposition pour exprimer sa pensée, et, après avoir amoindri la grandeur de Brummel en disant qu'il n'était seulement qu'un dandy, il va, quelques lignes plus loin, montrer qu'un dandy est un homme « qui sent en soi quelque chose de plus grand que ce qui se voit et qui doit avoir le beau don naturel de l'indifférence² ! »

Enfin, en 1887, deux ans avant la mort de Barbey³, paraît la quatrième édition du *Dandysme* qui ne contient aucune addition notable. Cela est significatif. Maintenant, Barbey n'a plus à corriger, ni à préciser sa pensée. A travers des contradictions apparentes, et malgré des oppositions plus profondes parfois, il a su établir un jugement cohérent et définitif. C'est d'ailleurs plus qu'un jugement, car en lui-même sont définitivement établies la morale et la discipline qui en découlent. Ici encore, il n'a pas eu besoin de renier totalement son passé, mais, comme il l'avait fait dans ses notes, de donner plus de réalité à tout ce que sa nature possédait de noblesse et de force.

Tête altière, attitude méprisante, ce nouveau dandy transforme sa coquetterie en rigueur stoïcienne, dans une vie qui fut ascétique.

1. *Lettres de Horace Walpole*, traduites par le Comte de Baillon, Paris, 1872, in-8.

2. Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes*, 2^e série, *Littérature épistolaire*, Paris, Lemerre, 1892, p. 246.

3. Barbey mourut le mardi 23 avril 1889, à 8 heures du matin, dans l'unique chambre qui composait son appartement au 25 de la rue Rousselet.

« Le comble, la perfection du mépris, c'est la sérénité », a-t-il dit ¹. Et encore : « Si tu ne sais pas porter noblement ta vieillesse, tais-toi et meurs ² ! »

Sa discipline a quelque chose de militaire et fait ressortir la différence entre la fin de Brummel, sa folie, sa déchéance physique et morale, et celle de Barbey qui abritait dans sa demeure modeste de la rue Rousselet, une existence fière et indépendante. Il fut impérieux et hautain jusqu'à la fin, gardant cette force d'individualité qu'il avait tant admirée en Brummel, bien que sur un autre plan que le sien. Il appelait, magnifiant sa pauvreté, son « tourne bride de lieutenant » cette chambrette où, dans un décor humble ³, il se promenait vêtu de ce costume rouge que nous avons décrit. Tout cela montre une belle défense contre la médiocrité de son siècle de la part d'un homme également épris d'élégance et d'aristocratie.

Pour celui qui avait dit : « Or, c'est l'*inattendu* que j'aime et surtout rien qui sente l'ordinaire *matière livresque* pour laquelle vous connaissez mon horreur, ma double et triple horreur spontanée, réfléchie et redoublée par la nécessité de faire des livres et des articles de journal ⁴ », c'était une besogne bien dure que son gagne-pain de journaliste, mais par dignité et pour ne rien devoir à personne ce gentil-homme l'accepta. Cet immense labeur réuni dans les *Œuvres et les Hommes*, commencé dès son arrivée à Paris, s'est continué presque jusqu'à sa mort.

Ses audaces de plume lui rendaient difficile l'accès des feuilles à gros tirage mais il resta inflexible jusqu'à la fin de sa vie, avec une conscience incapable d'aucun compromis.

Bourget raconte en parlant des difficultés que Barbey avait éprouvées : « Je crois l'entendre encore, chez Coppée, nous raconter cette misère avec indignation, puis s'écrier en se reprenant : ' Après tout, tant mieux, je m'apprendrai

1. *Lettres à Trebutien*, t. IV, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 296.

3. Voir ce qu'en dit Léon Rictor qui avait visité le vieux Barbey en 1884 dans ce sanctuaire de la rue Rousselet. *Barbey d'Aurevilly*, connétable des Lettres. Paris, 1933, p. 17-18.

4. *Lettres à Trebutien*, t. II, p. 349.

à sauter dans ce cerceau... ', et il frappait la table de la canne-cravache que serrait sa belle main toujours gantée. ' J'ai été bien malheureux quelquefois dans ma vie ', disait-il, à ce même Coppée, faisant allusion aux années 1848 et 1849, où il n'avait plus un journal auquel collaborer, ' mais je n'ai jamais quitté mes gants blancs ' ¹. »

1. Paul Bourget, *Aux maisons de Barbey d'Aurevilly et de Balzac*, Les amis d'Édouard, n° 61, Abbeville, 1924, p. 12.

CHAPITRE VI

PROJECTIONS LITTÉRAIRES

Nous venons de voir l'évolution du dandysme de Barbey : conventionnel, officiel, et extérieur au début (costume, pose, parole), il se transforme peu à peu, après cette cristallisation intellectuelle qui s'exprime dans le *Traité*. L'artiste et le penseur lui donnent un nouveau sens, que renforcent son catholicisme et sa vocation normande. Il élève ainsi cette vogue anglaise à un plan supérieur et universel, établit dans ses jugements une attitude cohérente.

Cette transformation se reflète d'une façon saisissante dans les contes de ses débuts *La Bague d'Annibal* et *l'Amour Impossible* et la collection de nouvelles publiées vers la fin de sa vie, *Les Diaboliques*¹, en 1874.

La Bague d'Annibal, publiée en 1843 avec quelques additions², était déjà écrite en 1834, pendant un séjour à Caen.

Dès cette époque, Barbey est obsédé par l'image séduisante du dandy anglais, figé dans une impassibilité vaniteuse.

Aloys de Synarose, le héros de *La Bague d'Annibal* tombe amoureux d'une coquette, « ravissante poupée », tout en la méprisant. Mais cet homme veut se compter au nombre « (des) bronzés de l'indifférence³ » et « (des) observateurs à

1. *Le Dessous de cartes d'une partie de whist* parut dans les numéros des 5, 10 et 15 mai 1850 de *La Mode*.

2. *Lettres à Trebutien*, t. I, p. 85-96.

3. *La Bague d'Annibal*, Lemerre, Paris, *Petite Bibliothèque littéraire*, p. 186.

lorgnons carrés et à gants blancs ¹ » pour qui la femme coquette ne devrait jamais être qu'un problème à résoudre, et qui la regardaient « comme Napoléon dut sans doute regarder une carte ² ». Ce fat amoureux gardait son masque dur et froid. « La raison lui était restée, forte, inflexible, inaltérable, et, quoiqu'il l'aimât, cette femme, il la faisait passer, dans sa pensée, sous l'équerre et le niveau d'un jugement qui ne s'attendrissait jamais ³. »

Cet homme qui « se regardait, impassible, brûler le cœur, comme Scævola se regardait brûler la main ⁴ » témoignait « d'une grandeur incommensurable et solitaire ⁵ ». Il y avait là une « résolution stoïque ⁶ », une « force spartiate ⁷ ».

Si l'on trouve ici certaines phrases qui annoncent le théoricien et le philosophe du *Traité*, l'historien n'y est pas encore.

Dans un milieu parisien, évolue un personnage tout anglais, d'une fatuité glaciale et continue. Mais le problème de race qui, par la suite, prend une telle importance dans la pensée de Barbey, n'est pas soulevé ici. Pourtant, sans en prendre conscience, Barbey indique une différence. Son héros n'est pas exactement un Brummel et le destin d'Aloys de Synarose prend un aspect tragique qui est, peut-être, le plus beau côté de ce conte. L'attitude qu'il prend ne lui est pas naturelle, la passion du Français se débat sous la froideur anglaise ; c'est ce qui permet d'affirmer, sans qu'il l'ait dit lui-même, que Barbey, dès cette époque, sentait confusément qu'un dandy français ne serait jamais l'égal d'un dandy anglais : c'est sur de tels exemples joints à sa propre expérience que Barbey pourra fonder sa conception historique du Dandysme.

L'Amour Impossible, fut écrit de 1838 à 1839, époque qui correspond aux débuts de Barbey à Paris quand il fréquen-

1. *Ibid.*, p. 193.

2. *Ibid.*, p. 222.

3. *Ibid.*, p. 246.

4. *La Bague d'Annibal*, p. 261.

5. *Ibid.*, p. 237.

6. *Ibid.*, p. 261.

7. *Ibid.*, p. 284.

tait le salon de la ' marchesa '. C'est elle qu'il peint dans le personnage de M^{me} de Gesvres. Près d'elle, Barbey nous dessine un homme qui est plus qu'un dandy parisien, mais qui est pris et entraîné si fortement par cette vie, ces mœurs, qu'il ne peut se dégager de cette pose artificielle et emporté par le rythme et l'ambiance, finit par fausser sa nature et gâcher sa vie. Une vraie mélancolie baigne la fin de ce conte ; on trouve là le Barbey des *Memoranda* qui est tantôt séduit, tantôt lassé par le Dandysme superficiel.

Ces deux êtres blasés, M^{me} de Gesvres et M. de Maulévrier, jouent le jeu de l'amour sans pouvoir en faire une réalité. Ils appartiennent aux types conventionnels, composant le « high-life » de l'époque ; bien qu'ils soient le reflet de sa propre vie, l'auteur est assez objectif pour critiquer cette femme glaciale et ennuyée et cet homme fat et racé. M^{me} de Gesvres avait des yeux qui « n'avaient point de douceur et restaient perçants et froids ¹ ». Elle avait aussi l'ennui fashionable devenu naturel en elle : « On le voit, ce soir-là, l'ennui était le mal de M^{me} de Gesvres. Hélas ! c'était son mal de tous les jours ². »

Le marquis de Maulévrier est un grand seigneur, « un de ces élégants patriciens, comme il s'en détache quelquefois sur le front commun de notre société bourgeoise ³ » ; mais sa vie n'est que celle d'un dandy.

Barbey nuance cette appréciation et montre déjà qu'il est possible d'être dandy et de prouver ainsi certaines qualités qui n'ont rien à voir avec le dandysme lui-même : « C'était un dandy de son époque, et rien de plus. Seulement pour n'avoir été rien de plus, pour s'être arrêté à ce point juste dans la réalité de son temps, pour n'avoir singé ni Byron, ni Alfieri, ni Lovelace, ni Don Juan..., il avait fallu une certaine force d'inertie rebelle aux entraînements du dehors, ou une raison supérieure ⁴. » Leur force et leur

1. *L'Amour Impossible*, Lemerre, Paris, *Petite Bibliothèque littéraire*, p. 12.

2. *Ibid.*, p. 15.

3. *Ibid.*, p. 36.

4. *Ibid.*, p. 37.

raison, voilà ce qu'admire Barbey, mais ils ne l'appliquent à rien de vrai et leur existence reste vide : leur cœur est desséché et nous voyons à la fin du conte, ces deux amants partir pour acheter des rubans. Et pourtant M^{me} de Gesvres ne venait-elle pas de dire : « Esprits bornés, natures finies, c'était pour nous que l'amour devrait être la plus grande préoccupation, la grande affaire, le grand enthousiasme de la vie et l'amour, dans nos âmes glacées, n'a été qu'une fantaisie, sans émotion ou sans noblesse ¹... » On retrouve là l'effort de Barbey cherchant à abandonner un rôle qui ne convient pas à sa nature. Mais lui est assez fort pour cesser la comédie et il dira plus tard en parlant de ce conte : « C'est le dernier mot de mes prétentions de jeune homme, un mélancolique adieu à cette vie de dandy qui a tant dévoré de choses dans la contemplation de ses gilets ² ! »

Plus il s'en dégage, plus il est capable de juger objectivement le dandysme : c'est ce qu'il fait en 1844 dans *Du Dandysme et de G. Brummel*. Il saisit alors dans cette mode insulaire et née du tempérament anglais, des principes intérieurs dignes d'une morale applicable dans tous les pays.

Les Diaboliques, écrites pour la plupart lorsqu'il revint à Valognes en 1871 ³, furent terminées et publiées en 1874. À côté de femmes sataniques (à part la comtesse de Stasseville, dans le *Dessous de cartes d'une partie de whist* qui est aussi une femme dandy) se dresse une galerie d'hommes de types variés ; mais ils portent tous le sceau du dandysme qui, maintenant que Barbey en a dégagé le principe, n'est plus une loi rigoureuse qui donne à tous le même aspect mais une règle plus large qui laisse à chacun la possibilité de conserver et de développer son individualité.

Ces nouvelles présentent un double intérêt. Ce sont, d'une part, des récits dramatiques, des analyses amères et

1. *Ibid.*, p. 168.

2. *Lettres à Trebutien*, 14 mai 1841.

3. Voir Grelé, *La Vie*, p. 350.

Cependant une lettre de Barbey datée de 1866 citée dans les *Notes* de l'édition Bernouard montre que déjà à cette époque il esquissait le plan et avait son titre : *Les Diaboliques*.

4. Voir Grelé, *La Vie*, p. 351-353.

pénétrantes, pleines de franchise diabolique, où Barbey expose le monde de la passion avec une hardiesse qui lui a valu des poursuites judiciaires comme l'auteur de *Madame de Bovary* et des *Fleurs du Mal*. D'autre part, et c'est ce qui nous importe ici, les divers aspects du dandysme y apparaissent et nous font voir à quel point l'auteur, au moment où il écrit cet ouvrage, domine une mode dont il était autrefois l'esclave et sait la manier en maître comme un instrument qui représente un principe de vie.

Le *Dessous de cartes d'une partie de whist* nous montre, dans un cadre¹ et avec des tempéraments anglais, le dandysme qui se développe non pas chez un émule de Brummel mais dans le caractère d'une femme diabolique. Dans *La Vengeance d'une Femme* apparaît le dandy parisien superficiel, simple mannequin de salon ; il représente le « libertin fortement intellectualisé » de son époque positive, cherchant des sensations en intellectuel, mais incapable de se maîtriser comme le ferait un véritable Dandy. Au contraire, *Le plus bel amour de Don Juan*, nous peint un dandy grand séducteur, roi des boudoirs, maître des plus séduisantes femmes, l'amant qui domine par son égoïsme et sa force de volonté. Un aspect du dandysme bien différent apparaît dans la nouvelle *A un dîner d'Athées* qui en étudie, à côté des détails vestimentaires, l'attitude philosophique et le scepticisme religieux. *Le Bonheur dans le Crime* met surtout en évidence l'insouciance dédaigneuse du dandysme, prenant d'autant plus de tragique qu'elle s'applique ici à un crime. Au contraire, dans *Le Rideau cramoisi*, l'auteur insiste sur la valeur morale et noble du dandysme qui soutient durant toute sa vie la force du héros : grâce à lui, le vicomte de Brassard, « vieux beau », traverse les années, toujours égal à lui-même, gardant une discipline morale symbolisée jusqu'à la mort par une stricte élégance.

Le drame qui forme l'intrigue du *Dessous de cartes d'une partie de whist*, est situé dans une petite ville normande que les Anglais aimaient pour « sa tenue rigide, pour l'élévation

1. Il s'agit de Valognes.

froide de ses habitudes ¹ » ; c'est une atmosphère propre au dandysme. « L'aristocratie de cette petite ville restait hermétiquement close à tous ceux qui n'étaient pas ses égaux, ses pairs. Qu'importait ce qu'on disait d'eux, plus bas qu'eux ?... Ils ne l'entendaient pas ². » La raideur de cette société avait bien quelque chose de britannique.

Le jeu, c'était la grande affaire de ces anciens nobles, taillés dans le patron des grands seigneurs, et désœuvrés comme de vieilles femmes aveugles. Ils jouaient comme des Normands, des aïeux d'Anglais, la nation la plus joueuse du monde. Leur parenté de race avec les Anglais, l'émigration en Angleterre, la dignité de ce jeu, silencieux et contenu comme la grande diplomatie, leur avaient fait adopter le whist ³.

Tel est le cadre anglais dont Barbey entoure un être tout anglais par son tempérament : la comtesse de Stas-seville.

« Elle est de la race des animaux à sang blanc ⁴ », disait son médecin. C'est ce que Barbey croit être le trait caractéristique de Brummel, dont le lymphatisme expliquait l'attitude.

Il en est de même pour la comtesse : « C'était une nature stagnante, une espèce de '*femme-dandy*' », auraient dit les Anglais. Hors l'épigramme, elle n'existait qu'à l'état de larve élégante ⁵. »

Et cette femme résume tout le dandysme avec ce qu'il a de dur, de tragiquement volontaire ; dans ses lèvres « à peine marquées ⁶ » de couleur « hortensia passé, « tenues et vibrantes comme la cordelette d'un arc ⁷ », il y avait « une effrayante physionomie de fougue réprimée et de volon-

1. *Le Dessous de cartes d'une partie de whist*, dans *Les Diaboliques, Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Bernouard, Paris, 1926, p. 195.

2. *Ibid.*, p. 196-197.

3. *Ibid.*, p. 200-201.

4. *Ibid.*, p. 214.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 210.

7. *Ibid.*, p. 210.

té¹ ». Il y avait aussi une expression « du calme cristallisé² » de ceux « qui vivent et peuvent respirer la tête lacée dans un masque » ; mais aussi avec tout ce qu'il a de conventionnel toujours, d'odieusement faux bien souvent : « Une hypocrite de premier ordre que cette comtesse³ » ; elle avait « toutes les voluptés du mépris⁴ » et était de ceux qui ont une « émouvante félicité dans l'idée qu'on ment et qu'on trompe⁵ » et « dans la pensée qu'on 'se' sait 'seul soi-même' et qu'on joue à la société une comédie dont elle est la dupe⁶. »

Chez cette femme, dont la nature est de marbre, toute vie reste cachée : elle garde le secret de son amour et de son crime dans le silence du jeu de cartes. Voilà ce que le dandysme peut faire d'une nature criminelle ; il n'a fait que rendre plus effrayante cette femme « diabolique ».

Son partenaire de jeu, son complice Marmor de Karkoël, est plutôt un personnage romantique ; c'est un Écossais du pays de Walter Scott, qui eut des aventures aux Indes, qui restait « noir et ténébreux comme la nuit⁷ », qui n'était pas beau mais « expressif⁸ » : « Ses cheveux étaient noirs... et sa main les écartait souvent de ses tempes et les rejetait en arrière ; il y avait dans ce mouvement, une véritable mais sinistre éloquence de geste. Il semblait écarter un remords. Cela frappait d'abord, et comme les choses profondes, cela frappait toujours⁹. »

Il est à la fois un personnage à la Walter Scott et un héros byronien ; bien qu'il garde aussi le secret de son amour pour la Comtesse, il n'a pas de dandysme dans sa nature. A peine faut-il marquer un détail vestimentaire qui ne prend d'importance que parce qu'il semble un peu le symbole de

1. *Ibid.*, p. 210.

2. *Ibid.*, p. 238.

3. *Ibid.*, p. 241.

4. *Ibid.*, p. 225.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 237.

8. *Ibid.*, p. 204.

9. *Ibid.*

l'élégance d'alors, ses gants qui « rappelaient, par leur perfection, ces célèbres gants de Bryan Brummel ¹ ».

Dans *La Vengeance d'une Femme*, à côté de la duchesse d'Arcos, une Espagnole racée, ardente et satanique, qui symbolise le romantisme fougueux et pittoresque de l'époque, et dont l'histoire est « comme un poème étrange et tout-puissant ² » se dresse un élégant, banal, un 'gant jaune', Robert de Tressignes. C'est un dandy conventionnel, qui fréquente 'Tortoni', le 'Café de Paris', et les Boulevards aux heures fashionables, mais qui n'a rien d'anglais, ni dans sa nature, ni dans son attitude psychologique. Au contraire, il subit l'influence du milieu parisien, c'est « un libertin déjà froidi et très compliqué de cette époque positive ³ ». Il a « la faculté de se regarder faire et de se juger à mesure qu'il agit, sans que son jugement, très souvent contraire à son acte, empêchât son acte, ou que son acte nuisit à son jugement ⁴ ». Ce n'est pas un dandy qui se regarde vivre pour diriger sa conduite et être maître de sa vie ; mais un homme désabusé, désillusionné, qui n'a plus de suite dans ses jugements. C'est au 'Café de Paris', à 'Tortoni' qu'il voit passer cette Espagnole racée qui lui racontera une histoire à laquelle « il n'avait rien lu de comparable ni dans Byron, ni dans Shakespeare, ses deux poètes favoris ⁵ ». Cette aventure « lui fit oublier les salons de Paris — sa patrie ⁶ ». Il abandonne pour un temps la balustrade de 'Tortoni' mais le souvenir de cette femme reste tenace et lui fait avouer : « Si je revoyais flotter cette diable de robe jaune, je serais peut-être encore assez bête pour la suivre ⁷... » Mais le dandy se ressaisit, il se moque de l'homme : « Elle m'a dépravé le goût ⁸ », pense Robert de

1. *Ibid.*, p. 203.

2. *La Vengeance d'une Femme*, dans *Les Diaboliques. Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Bernouard, Paris, 1926, p. 374.

3. *La Vengeance d'une Femme*, p. 336.

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*, p. 374.

6. *Ibid.*

7. *Ibid.*, p. 375.

8. *Ibid.*

Tressignes. Ce n'est pas un amour frénétique qui le bouleverse, car ce dandy superficiel n'est nullement un Aloys de Synarose qui supprime en lui le désir, mais un libertin froid et sceptique ; c'est l'histoire de la vie de cette femme qui l'obsède et le distrait comme une belle œuvre littéraire.

Dans *Le plus bel amour de Don Juan* bien loin du stoïcien qui « se regardait impassible brûler le cœur ¹ » apparaît le nouveau dandy romantique et français, grand séducteur qui met tout son égoïsme et sa volonté dans l'art d'aimer et de conquérir des femmes. Il reste maître de lui, parce qu'il est maître d'elles, c'est un roi des boudoirs, un monarque « malgré toutes les démocraties ² » ; superbe, insolent, ce prince des amoureux, méprise et étonne, mais, lui, a du sang rouge dans les veines. Il est curieux de remarquer que Barbey a donné son propre prénom au « Seigneur Don Juan » qui porte le titre sonore de Comte Jules Amédée Hector de Ravila de Ravilès. De ce parfait séducteur, Barbey fait ressortir le côté aristocratique et princier qui l'apparente au fameux dandy français : « Comme d'Orsay, ce dandy taillé dans le bronze de Michel-Ange, qui fut beau jusqu'à sa dernière heure, Ravila avait eu cette beauté particulière à la race Juan ³. »

Bien que vieilli, il conserve dans cette beauté « l'impassibilité de l'orgueil surexcité de puissance ⁴ ».

Dans *Le Bonheur dans le Crime*, Hauteclair Stassin et le comte Serlon de Savigny, son complice, compromis dans le même crime, étalent un bonheur arrogant et planent au-dessus d'une société qui chuchote autour d'eux. « C'étaient, aurait-on cru à les voir ainsi passer, des créatures supérieures, qui n'apercevaient pas même à leurs orteils la terre sur laquelle ils marchaient, et qui traversaient le monde

1. Voir *La Bague d'Annibal*.

2. *Le plus bel Amour de Don Juan*, dans *Les Diaboliques, Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Bernouard, Paris, 1926, p. 85.

3. *Ibid.*, p. 89.

4. *Ibid.*, p. 90.

dans leur nuage comme dans Homère, les Immortels ¹ ! »

Ce magnifique dédain des autres, cette sérénité et indifférence superbe, voilà bien du dandysme, mais comme dans *Le Dessous de cartes d'une partie de whist* mis au service du crime.

Dans cette nouvelle, l'étude psychologique est complétée par la description précise du costume. Ailleurs, il ne s'agissait que de détails ; ici est indiquée la valeur symbolique de la toilette. Dans le portrait du Comte, Barbey présente son personnage avec des costumes si divers qu'on dirait une rétrospective de l'élégance masculine, depuis la raideur militaire jusqu'à une désinvolture romantique en passant par une mollesse équivoque : « L'homme élané et aussi patricien dans sa redingote noire strictement boutonnée, comme celle d'un officier de cavalerie, que s'il avait porté un de ces costumes que le Titien donne à ses portraits, ressemblait par sa tournure busquée, son air efféminé et hautain, ses moustaches aiguës comme celles d'un chat et qui, à la pointe, commençaient à blanchir, à un mignon du temps de Henri III ; et pour que la ressemblance fût plus complète, il portait des cheveux courts, qui n'empêchaient nullement de voir briller à ses oreilles deux saphirs d'un bleu sombre, qui me rappellèrent les deux émeraudes que Sbogar portait à la même place ²... » Mais pour dégager un caractère général, Barbey insiste sur la valeur dominante de cet ensemble : « Excepté ce détail ridicule (comme aurait dit le monde) et qui montrait assez de dédain pour les goûts et les idées du jour, tout était simple et dandy comme l'entendait Brummel, c'est-à-dire *irrémarquable* dans la tenue de cet homme qui n'attirait l'attention que par lui-même ³. »

La nouvelle *A un Dîner d'Athées* nous mène, quant au fond, assez loin du problème du dandysme. Mais c'est là qu'on peut trouver le plus de détails sur le costume du dandy. Voici comment Barbey nous présente son héros Mesnilgrand :

1. *Le Bonheur dans le Crime*, dans *Les Diaboliques*, Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly, Bernouard, Paris, 1926, p. 127.

2. *Ibid.*, p. 124-125.

3. *Ibid.*, p. 125.

Comme on était au matin encore, il portait un amour de redingote noire, et il était cravaté (comme on se cravatait alors) d'un foulard blanc, de nuance écrue, semé d'imperceptibles étoiles d'or brodées à la main... Sa redingote ouverte, coupée par Staub, laissait voir un pantalon de prunelle à reflets scabieuse et un simple gilet de casimir noir à châle, sans chaîne d'or ; car ce jour-là, Mesnilgrand n'avait de bijoux d'aucune sorte, si ce n'est un camée antique d'un grand prix, représentant la tête d'Alexandre, qui fixait sur sa poitrine les plis étendus de sa cravate sans nœud — presque militaire — un hausse-col¹.

Le conte met en scène un homme d'apparence dandy, qui se détache de son milieu athée. En vérité, par son essence, le dandysme ne soulève nullement le problème de la religion. Ce qu'il y a dans ces pages, c'est moins la projection romancée d'une théorie que celle d'un épisode de la vie de Barbey lorsque, par l'influence de son catholicisme, il donna plus de force à son nouveau dandysme. D'ailleurs Mesnilgrand n'est pas ouvertement un dandy (le mot n'est pas prononcé une seule fois au cours de l'histoire) ; mais Barbey n'a pu résister au désir de donner à son héros, défenseur de l'héroïsme chrétien et semblable parmi ces athées à quelque chevalier moyenâgeux, non seulement une élégance extérieure, mais aussi le caractère d'un dandy. Il ne le pouvait que d'une seule façon : en insistant sur l'individualisme de cet homme capable de s'isoler dans le groupe d'athées qui l'entoure. Son individualisme se dégage même de sa personne et Barbey se plaît à le souligner : il « se distinguait impérialement de tous autres² ». Il y avait des *beaux* parmi ces officiers qui avaient « de la beauté et même de l'élégance ; mais leur beauté était régulière, *tempéramenteuse*, purement ou impurement physique, et leur élégance soldatesque³... » Mais Mesnilgrand était — « eussent dit les femmes — adorablement mis⁴ ».

Tous les personnages que Barbey a décrits jusqu'ici sont

1. *A un Dîner d'Athées*, dans *Les Diaboliques. Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Paris, Bernouard, 1926, p. 258.
2. *A un Dîner d'Athées*, p. 278.
3. *Ibid.*
4. *Ibid.*, p. 279.

restés, soit des dandys frivoles, soit de sombres criminels à qui le dandysme n'a fait que donner plus d'hypocrisie ou plus de cynisme dans le vice. Ici, pour la première fois, nous rencontrons un être qui, s'il n'est pas sauvé par son dandysme, lui doit tout au moins sa dignité.

En le voyant dans cette tenue, « d'un goût si sûr ¹ » on « sentait que l'artiste avait passé par le soldat et l'avait transfiguré, et que l'homme de cette mise n'était pas de la même espèce que les autres qui étaient là ² ».

Ce n'est encore qu'une étape et c'est dans *Le Rideau Cramoisi* qu'apparaît le seul personnage que Barbey pouvait considérer avec amour ; ici, le dandysme fait plus que relever un homme, il lui donne toute sa grandeur.

Le vicomte de Brassard n'est plus le glacial et impertinent héros anglais, promenant sa froideur étudiée dans les salons mondains, mais un vieux militaire, gentilhomme français qui, après bien des aventures étranges (comme celle qu'il rappelle dans ce conte), a réellement vécu, au plus large sens du mot.

Dans cet homme, Barbey a réuni tout ce qu'il a aimé et admiré : Brummel, le capitaine d'Arpentigny ; enfin, et surtout, il en a fait un autre lui-même.

Comme Brummel, le vicomte de Brassard se plie mal aux exigences de la loi militaire, il a pour elle un mépris insouciant au point de mettre « l'épée à la main ³ » contre son inspecteur général, un jour de revue, à cause « d'une observation de service ⁴ ». On comprend que l'auteur dise de lui : « C'était, en effet, un dandy que le vicomte de Brassard. S'il l'eût été moins, il serait certainement devenu maréchal de France ⁵. »

Il ressemble aussi au capitaine d'Arpentigny, mais Barbey retrouve pour parler de lui des termes plus virils, lors-

1. *A un Dîner d'Athées*, p. 279.

2. *Ibid.*, p. 279-280.

3. *Le Rideau Cramoisi*, dans *Les Diaboliques, Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Bernouard, 1926, Paris. p. 18.

4. *Ibid.*, p. 18-19.

5. *Ibid.*, p. 17.

qu'il l'appelle « la fleur non 'des pois', mais des plus fiers pavots rouges du dandysme ¹ ».

Mais, surtout, c'est lui-même qu'il nous a peint, lui-même tel qu'il est, lui-même tel qu'il veut être. C'est ici la plus belle victoire du dandysme qui l'emporte sur la vieillesse et conserve un homme chez qui « esprit, manières, physionomie, tout était large, étoffé, opulent, plein de lenteur patricienne ² ». A cette nouvelle *Le Rideau Cra-moisi*, on pourrait mettre en sous-titre « ou le *Dandysme triomphant* ». *des ornements*

Cet homme avait « un de ces tempéraments dignes d'être Anglais (il a été élevé en Angleterre) qui, blessés à mort n'en conviendraient jamais et mourraient en soutenant qu'ils vivent ³ ». Voilà ce qu'admire Barbey et de plus, il fait de son héros un homme de « race normande, de la race de Guillaume le Conquérant ⁴ » pour le rapprocher encore de lui. Enfin, cet individualiste fougueux incapable d'accepter une discipline extérieure qui deviendrait une contrainte, sait pour lui-même, se donner une discipline intérieure qui devient son code de vie. Peut-on oublier la fière affirmation de Barbey disant que, jusqu'au bout, il avait gardé ses gants blancs, en lisant les quelques lignes de cette nouvelle qui nous montrent comment l'auteur a pu concevoir le dandysme militaire et lui découvrir une valeur profonde :

Si le sentiment de la Garde qui *meurt et ne se rend pas* est héroïque à Waterloo, il ne l'est pas moins en face de la vieillesse qui n'a pas, elle, la poésie des baïonnettes pour nous frapper. Or, pour des têtes construites d'une certaine façon militaire, ne jamais se rendre est, à propos de tout, toujours *toute la question*, comme à Waterloo ⁵ !

Tel est le conte que Barbey a placé en tête du livre. N'est-ce pas un symbole ? Au milieu de tous ces êtres vils

1. *Ibid.*, p. 80.

2. *Ibid.*, p. 17.

3. *Ibid.*, p. 16.

4. *Ibid.*, p. 18.

5. *Ibid.*, p. 16.

et immoraux, ce vieillard se couronne d'une beauté forte et virile : il reste maître de lui et maître des hommes, il reste dandy ; d'un noble dandysme moral, semblable en tous points à celui de Barbey et qui pourrait prendre pour devise : « Ne jamais se rendre, c'est toujours toute la question. »

CONCLUSION

« J'ai été aussi Dandy qu'on peut l'être en France » a dit Barbey en 1844. Etre dandy à l'anglaise en France se limitait à des détails extérieurs, une certaine recherche de costume, quelque affectation de froideur, des remarques volontiers ironiques, la fréquentation des cafés à la mode. Ce dandysme ne pouvait prendre une existence réelle, c'est-à-dire être une manifestation extérieure d'un état intérieur, l'attitude d'un individu devant la société, sans être marqué par le nouveau climat dans lequel il se trouvait transplanté.

Le dandysme à l'origine dépendit du génie particulier de Brummel, mais davantage de ce milieu favorable : la société aristocratique de Londres. Le besoin de distractions chez un peuple contraint qui s'ennuyait, mais de distractions restant dans le cadre des convenances rigides et gardant le respect des apparences, avait favorisé la carrière de Brummel ; mais, tout en respectant les convenances, Brummel les exploitait à son profit. Loin de les heurter, il en profitait pour se mettre en valeur ; il se conformait à la règle mais il en usait avec esprit : il affectait de considérer ces choses frivoles de la toilette, des manières, des relations mondaines comme les seules dignes d'intérêt. Tout chez lui était en fonction de l'effet à produire. Un tel dandysme ne pouvait naître et s'épanouir que dans un milieu aristocratique et conventionnel où le moindre écart soulevait une réaction, où les manières et le costume se distinguaient par de discrètes nuances.

Au contraire, dans un milieu hostile ou peu sensible à des recherches de ce genre, comme celui que le dandysme trouvait en France, l'élégant pour être sûr de se dégager de la foule exagère les particularités de sa mise, ne cherche

plus qu'à trouver toujours du nouveau, à lancer des défis, à outrer ses manières et ses phrases autant que la forme et la couleur de ses vêtements. C'est là l'évolution du dandy 'fashionable' au 'lion', causée par la lutte de la frivolité contre l'utilitarisme de la société née de la révolution de 1830, la révolte de l'imagination contre la gravité conformiste : la canne du dandy se dresse contre le parapluie du bourgeois.

Tout ceci prouve que mode et société sont deux termes inséparables. Barbey l'avait bien compris et c'est un de ses plus grands mérites. Effectivement, si l'on compare Barbey et Brummel, on peut voir que ce qui les oppose a sa source dans les différences des sociétés qui les entourent, des races qu'ils représentent. C'est là qu'il faut chercher l'origine de l'individualisme de Barbey et, même, d'une façon générale, des grands dandys français. Il leur fallait trouver en eux le moyen de vaincre une résistance. Au lieu de faire partie d'un milieu habitué à apprécier la forme savante d'une cravate, ils avaient à imposer à toute une société, par la couleur de leur gilet, la forme de leur redingote, l'éclat de leurs bottes, la richesse de leur canne, un ensemble d'attitudes qui étonne et force l'admiration. On voit ainsi comment les élégants français ont si vite franchi l'espace qui sépare le lion du dandy.

Il semble, au premier abord, que Barbey ait suivi la même évolution, mais, en vérité, son attitude est plus complexe ; si par son costume et son maintien, il suit cette première évolution de la mode et devient un lion romantique comme les autres, il attache de la valeur avant tout à la maîtrise de soi et à l'originalité de son caractère, c'est à-dire qu'en ce sens, il reste bien plus un dandy et conserve une attitude intérieure dont on a pu voir l'origine dans le dandysme anglais primitif.

Pour le grand public, il est vrai, le nom de Barbey reste attaché au souvenir d'une silhouette romantique et peu anglaise par sa verve et son extravagance. Qui jugerait l'homme d'après cette image négligerait ce qui reste en lui de plus vrai et de plus fort : s'habiller comme Barbey le faisait à la fin de sa vie, ce n'était plus une simple préoc-

cupation mondaine, c'était oser être soi-même avec héroïsme. La mode peut évoluer, puis, entraînée dans l'évolution démocratique, accepter « la livrée » noire et uniforme, Barbey reste ce qu'il est, dans son apparence comme dans sa personnalité.

La discipline que Barbey s'impose est l'expression de ses sentiments aristocratiques. Il y a dans son dandysme une force de résistance contre tout ce qui est facile, commun, démocratique : c'est ce qui l'a éloigné de la Bohème. Quant au culte de sa personnalité, il le devait à l'exemple de Brummel, que, jeune homme, il avait aimé comme un dieu, que plus tard, il juge et comprend en psychologue. Chez Brummel, ce culte tourne au narcissisme, chez Barbey au stoïcisme orgueilleux.

Ainsi Barbey marque la transition entre le narcissisme de Brummel, qui ne se souciait que de l'impression produite, et le dandysme purement intellectuel. M. André Ferran a très bien montré que Barbey, sans se dépouiller du vêtement du dandy, a, par ses théories, préparé les voies au dandysme intérieur de Baudelaire. Il a fait plus : apôtre en France d'une mode anglaise, il l'a marquée du sceau de sa personnalité et lui a donné ainsi relief et profondeur.

VU LE 5 AVRIL 1938 :

Le Doyen de la Faculté,
J. VENDRYES

VU :

Le Président de la thèse,

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le Recteur de l'Académie de Paris,
G. ROUSSY

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE BARBEY D'AUREVILLE

I. — Contes, Romans, Nouvelles

- L'Amour Impossible*, Chronique parisienne, Paris, Imprimerie de E. B. Delanchy, avril 1841, 1 vol. in-8°.
- La Bague d'Annibal*, Paris, Duprey, éditeur, rue Hautefeuille Caen, Imprimerie de F. Poisson, octobre 1843, 1 vol. grand in-16.
- L'Amour Impossible* avec *La Bague d'Annibal*, Paris, A. Lemerre, éditeur, décembre 1884, 1 vol. petit in-12 de la Petite Bibliothèque littéraire.
- Une Vieille Maîtresse*, Paris, A. Cadot, 1851, 3 vol. in-8°.
- Une Vieillessee Maîtresse*. Couverture illustrée. Bois dessiné et gravé par Gérard Cochet, Paris, Imprimerie et Librairie Alphonse Lemerre, 1928, 2 vol. in-16.
- L'Ensorcelée*. Paris, A. Cadot, 1855, 2 vol. in-8°.
- L'Ensorcelée*, Couverture illustrée. Bois dessiné et gravé par Gérard Cochet, Paris, Imprimerie et Librairie Lemerre, 1928, in-16.
- Le Chevalier des Touches*, Couverture illustrée. Bois dessiné et gravé par Gérard Cochet. Paris, Imprimerie et Librairie Lemerre, 1928, in-16.
- Le Chevalier des Touches*, Paris, M. Lévy frères, 1864, in-18.
- Un Prêtre marié*, Paris, A. Faure, 1865, 2 vol. in-18.
- Un Prêtre marié*, Couverture illustrée. Bois dessiné et gravé par Gérard Cochet. Paris, Imprimerie et Librairie Lemerre, 1929, 2 vol. in-16.
- Les Diaboliques*, Paris, Dentu, 1874, in-12.
- Les Diaboliques*, (Œuvres complètes de Barbey d'Aureville. Paris, Bernouard, 1926, in-8°.
- Ce qui ne meurt pas*, Paris, Lemerre, 1884, in-18.
- Une Histoire sans Nom*, Paris, Lemerre, 1886, in-18.
- Une Page d'Histoire* (1603), Paris, Lemerre, 1886, in-16.
- Ce qui ne meurt pas* (T. I).
- Ce qui ne meurt pas* (T. II) suivi de *La Bague d'Annibal*. Œuvres complètes de Barbey d'Aureville. Paris, Bernouard, Paris, 1927, in-8°.
- Une Histoire sans Nom*, suivie d'une *Page d'Histoire* et de *Memo-*

- randa* (3^e et 4^e). *Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Paris, Bernouard, 1927, in-8°.
- Léa*, aux dépens de la Société Normande du livre illustré, 1907, in-16.
- Fragment*, à mettre en tête du « Joseph Delorme » que je dois donner à..., une plaquette petit in-12, préface de François Laurentie, Paris, A. Lemerre, éditeur, 1912.
- Le Cachet d'Onyx, Léa, Fragment*. Paris, La Connaissance, 1921, in-32.

II. — *Poésie.*

- Aux Héros des Thermopyles*, élogie par M. Jules Barbey (d'Aurevilly) précédée d'une lettre de M. Casimir Delavigne à l'auteur. Paris, Sanson, 1825, in-8°.
- Amaldée*, Poème en prose (avec Préface de Paul Bourget). Paris, Lemerre, 1890, in-16.
- Poussière*, Paris, Lemerre, 1897, in-8°.
- Rythmes oubliés*. Paris, Lemerre, 1897, in-8°.
- Poèmes*, précédés de la *Vie de l'auteur* et d'une *Bibliographie*. *Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Paris, Bernouard, 1927, in-8°.

III. — *Critique.*

- Les Prophètes du Passé*, Paris, Hervé, 1851, in-16.
- XIX^e siècle, Les Œuvres et les Hommes*. Paris.
- 1^{re} Série : *Les Philosophes et les Ecrivains religieux*. Paris, Amyot, 1860, in-18.
- *Les Historiens politiques et littéraires*, Paris, Amyot, 1861, in-18.
 - *Les Poètes*, Paris, Amyot, 1862, in-18.
 - *Les Romanciers*, Paris, Amyot, 1865, in-18.
 - *Les Bas-Bleus*, Paris, V. Palmé, 1878, in-18.
 - *Les Critiques ou les Juges jugés*, Paris, L. Frinzine, 1885, in-8°.
 - *Sensations d'art*, Paris, L. Frinzine, 1886, in-8°.
 - *Sensations d'histoire*, Paris, L. Frinzine, 1887, in-8°.
- 2^e Série : *Les Historiens*, Paris, Quantin, 1888, in-8°.
- *Les Poètes*, Paris, A. Lemerre, 1889, in-8°.
 - *Littérature étrangère*, Paris, Lemerre, 1890, in-8°.
 - *Littérature épistolaire*, Paris, Lemerre, 1892, in-8°.
 - *Mémoires historiques et littéraires*, Paris, Lemerre, 1893, in-8°.
- A côté de la grande Histoire*, Paris, Lemerre, 1906, in-18.
- Romanciers d'hier et d'avant-hier*, Paris, Lemerre, 1904, in-18.
- Critiques diverses*, Paris, Lemerre, 1909, in-18.
- De l'Histoire*, Paris, A. Lemerre, 1905, in-18.
- Moniteur de la Mode*, Paris, 20 avril 1843 au 30 avril 1843 : 2 articles intitulés : *De l'Élégance*.
- La Sylphide*, Paris, 24 août 1845 au 15 décembre 1846 : 3 articles (*Dandysme et Critique*).
- Le Constitutionnel*, Paris, 1^{er} septembre 1845 au 23 février 1846 : 7 chroniques de la Mode, sous le pseudonyme de Maximilienne de Syrène.
- Le Pays*, Paris, 22 juin 1853.

IV. — *Souvenirs et correspondance.*

- Memoranda* (3^e et 4^e) avec *Du Dandysme et de G. Brummel*, et, lui faisant suite, un vol. petit in-12 de la *Petite Bibliothèque littéraire*, Paris, A. Lemerre, octobre 1887.
- Lettres à Léon Bloy*, Paris, Société du «*Mercur de France*», juin 1903, un vol. in-12.
- Lettres à une amie* (M^{lle} Read), Paris, Société du «*Mercur de France*», second semestre 1907, un vol. in-12.
- Lettres à Trebutien. Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Paris, Bernouard, 1927, 4 tomes, in-8°.
- Disjecta Membra*, Paris, La Connaissance, 1925, 2 vol.
- Memoranda* (1^o et 2^o) suivi du *Memoranda de 1864, Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*, Paris, Bernouard, 1927, in-8°.
- Memoranda* (3^o et 4^o) avec une *Histoire sans Nom*, suivie d'une *Page d'Histoire. Œuvres complètes de Barbey d'Aurevilly*. Paris, Bernouard, 1927, in-8°.

V. — *Œuvres diverses*

- Du Dandysme et de G. Brummel*, Caen, B. Mancel, éditeur, décembre 1844 (daté de 1845), un vol. in-16.
- Du Dandysme et de G. Brummel*, 2^e édition, Paris, Librairie de Poulet-Malassis, 97, rue de Richelieu, décembre 1861 (daté 1862), un vol. in-32.
- Du Dandysme et de G. Brummel*, 3^e édition, avec *Un Dandy d'avant les Dandys*, Paris, A. Lemerre, éditeur, 1879, un vol. petit in-12.
- Du Dandysme et de G. Brummel*, avec *Un Dandy d'avant les Dandys et les Mémoranda*, Paris, A. Lemerre, éditeur, octobre 1887, un vol. petit in-12, de la *petite Bibliothèque littéraire*.
- Notice sur J. M. Audin*, Paris, Librairie de L. Maisson, mai 1856, brochure in-8°.
- Les Quarante Médaillons de l'Académie*, Paris, E. Dentu, libraire-éditeur, Palais-Royal, 1864, un vol. in-12.
- Pensées détachées. Fragments sur les femmes*, Paris, A. Lemerre, éditeur, décembre 1888, un vol. in-8°.
- Les Dédicaces de J. Barbey d'Aurevilly*, préface de Jean de Bonnefon ; illustrations et portrait gravé à l'eau-forte par Georges Noyon, Paris, A. Blaizot, éditeur, 1908, un vol. grand in-8°.
- Les Ridicules du temps*, Paris, E. Rouveyre et G. Bloud, 1883, in-18.
- Pensées et Maximes de Balzac*, recueillies et classées par Barbey d'Aurevilly, Paris, Lemerre, 1909, in-18.
- L'Esprit de J. Barbey d'Aurevilly*, dictionnaire de pensées, traits, portraits et jugements tirés de son œuvre critique. Préface par Octave Uzanne, Paris, Société du «*Mercur de France*», 1908, in-18.

PRINCIPAUX OUVRAGES SUR LA VIE ET L'ŒUVRE
DE BARBEY D'AUREVILLY

- BUET (Charles). — *J. Barbey d'Aureville*, Paris, Savine, 1891.
- GRELÉ (Eugène). — *Jules Barbey d'Aureville, sa vie et son œuvre, d'après sa correspondance inédite et autres documents nouveaux*. Caen, Jouan, 1902 à 1904, 2 vol.
- HALLEY (Fernand). — *Barbey d'Aureville, sa vie, ses œuvres*. Rouen, Bibliothèque des Violetti, 1909, in-8°.
- SELLIÈRE (Ernest). — *J. Barbey d'Aureville, ses idées et son œuvre*. Paris, Bloud, 1910.
- LAURENTIE (François). — *Sur Barbey d'Aureville*, Paris, Émile-Paul, 1912.
- CLERGET (Fernand). — *Barbey d'Aureville*, Paris, H. Falque, 1919.
- BACHELIN (Henri). — *Vie de Barbey d'Aureville. Œuvres complètes de Barbey d'Aureville*, Paris, Bernouard, 1926.
- RIOTOR (Léon). — *Barbey d'Aureville, Connétable des Lettres*, Paris, 1933.

ÉTUDES DIVERSES SUR BARBEY D'AUREVILLY

- SILVESTRE (Théophile). — *Jules Barbey d'Aureville, Le Figaro*, 25 juillet 1861.
- COMTESSE DASH. — *Souvenirs et Impressions sur Barbey d'Aureville* (Annotés par lui-même). *Le Journal*, 9 octobre 1892.
- RIOTOR (Léon). — *Deux Nomarques des Lettres*, Paris, Bibliothèque de la Plume, 1895.
- FESTUGIÈRE (Paul). — *Un écrivain normand, Barbey d'Aureville*, Paris, Victor Lecoffre, 1897.
- GOURMONT (Rémy de). — *La Vie de Barbey d'Aureville. Mercure de France*, octobre 1902, p. 391-408.
- DOUMIC (René). — *Un attardé du Romantisme. Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1902.
- PÉLADAN (J.). — *Le dernier des Romantiques, Jules Barbey d'Aureville. Revue politique et littéraire. Revue Beue*, Paris, 30 mai 1903, p. 679-685.
- SONOLET (Louis). — *L'Education d'un Dandy* (d'après les Lettres inédites de Barbey d'Aureville). *La Quinzaine*, 16 août 1905.
- BOURGET (Paul). — *Barbey d'Aureville*, Paris, *La Revue hebdomadaire*, 3 avril 1909, p. 141 à 169.
- AUBRY (Raoul). — *Barbey d'Aureville raconté par une Comédienne. Le Temps*, 2 décembre 1909.
- MARCÈRE (Ed. de). — *Le Pays-Bas normand « Barbey d'Aureville*, Paris, Victor Lecoffre, 1897.
- SEILLIÈRE (Ernest). — *Barbey d'Aureville et le Dandysme romantique. Revue Politique et Littéraire. Revue Bleue*, 19 mars 1910, p. 392 à 365 et 26 mars 1910, p. 392 à 396.
- LAURENTIE (François). — *Barbey d'Aureville, La Revue de Paris*, 15 décembre 1909.

- MARTINEAU (René). — *Promenades biographiques, Barbey d'Aureville à Saint-Sauveur*, Paris, Librairie de France, 1920, in-8°.
- SALOMON (Michel). — *Portraits et Paysages, Barbey d'Aureville*, Paris, Perrin, 1920, in-16.
- MARSAN (Eugène). — *Le Dandysme littéraire. La Revue Hebdomadaire*, 28 juillet 1923, p. 485-501.
- BOURGET (Paul). — *Aux Maisons de Barbey d'Aureville et de Balzac*, Abbeville, 1924, Les Amis d'Édouard, n° 61.
- BORDEAUX (Henry). — *Le Walter Scott normand Barbey d'Aureville*, Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, 1925, in-8°.
- LE CHARPENTIER (D^r Constant). — *Barbey d'Aureville Normand*, Paris, Gabriel Enault, 1931.
- BELLESSERT (André). — *Barbey d'Aureville* : 1° L'Homme et ses idées ; 2° Les Romans ; 3° Le Catholique. *La Revue hebdomadaire*, Paris 25 avril, 1^{er} mai, 16 mai, 23 mai 1931.
- FÉLI (Victor). — *Monseigneur Angers-Billards et Barbey d'Aureville*, Paris, Lethielleux, 1929.
- CORNILLEAU (D^r Robert). — *Barbey d'Aureville et la Médecine*, Paris, Editions Spes, 1934.
- ESCOLA (M^{me} Marguerite d'). — *Les dernières années de Barbey d'Aureville. La fin du Dandy. La Revue de France* des 15 février et 1^{er} mars 1935.
- Les Cahiers aurevilliens. Bulletin de la Société Barbey d'Aureville*, Paris, Le Divan.
- N° 1. 1^{re} année, mai 1935.
 2. 1^{re} année, décembre 1935.
 3. 2^e année, juin 1936.
 4. 2^e année, décembre 1936.
 5. 3^e année, juin 1937.
 6. 3^e année, décembre 1937.

OUVRAGES ET ÉTUDES SUR BRUMMEL ET LE DANDYSME

- JESSE, CAPTAIN. — *The Life of George Brummel, Esq. commonly called Beau Brummel*, Revised and annotated édition, London, 1886, 2 volumes.
- CONTADES (G. Comte de). — *La fin d'un Dandy. George Brummel à Caen* (extrait du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie*, 1898, t. XVIII).
- BOUTET de MONVEL (Roger). — *George Brummel et George IV*, Paris, 1906.
- MELVILLE (Lewis). — *The Beaux of the Regency*, London, 1908, 2 vol.
- JERROLD (Clare). — *The Beaux and the Dandies*. — New-York, 1910.
- KOEHLER (Gustave). — *Der Dandysmus in Französischen Roman des XIX. Jahrhunderts*. Halle, 1901.
- BOULENGER (Jacques). — *Sous Louis-Philippe. Les Dandys*. Ollendorf, 1907.
- *Sous Louis-Philippe. Les Dandys*. Calmann-Lévy, Paris, 1932.

- LECOMTE (Maurice). — *Le Prince des Dandys. Le Comte d'Orsay* (1801 à 1852). Paris, 1928, in-16.
- CONTEDES (G. Comte de). — *Le Comte d'Orsay. Physiologie d'un roi de la Mode*. Quantin, 1890.
- BOULENGER (Jacques). — *Monsieur ou le Professeur de Snobisme*. Paris, Le Divan, 1924.
- MARSAN (Eugène). — *Les Cannes de M. Paul Bourget et Le Bon Choix de Philinte*, Paris, Le Divan, 1924.
- LEMOINE (John). — *Vie de Brummel*. *Revue des Deux Mondes*, août 1844.
- SAINT-VICTOR (Paul de). — *Brummel*. *Moniteur universel*, 7 juin 1880.
- DANCOURT. — *Brummel*. *Gazette de France*, 3 juillet 1885.
- LEMAITRE (Jules). — *Brummel*. *Journal des Débats*, 14 mars 1887.
- MARTINEAU (René). — *Le premier biographe de Brummel : le Capitaine Jesse*, *L'Esprit Médical*, 15 décembre 1935.
- RAYNAUD (Ernest). — *Baudelaire et la Religion du Dandysme*, Paris, *Mercur de France*, 1918, in-16.
- FERRAN (André). — *L'Esthétique de Baudelaire*, Paris, Hachette, 1933.

DOCUMENTS SUR BRUMMEL ET SUR LE DANDYSME

- CORRY (John). — *A. Satirical view of London-Men and Manners*, 3^e édition, London, 1802, in-18.
- La Galerie Anglaise*. — Extrait du « Portefeuille d'un émigré français ». London, 1802, in-18.
- SAINT-CONSTANT (de) T. L. Ferry, — *Londres et les Anglais*, 1804, 4 vol. in-8^e.
- ARCIEU (E. D. S.). — *Diorama de Londres, Tableau des Mœurs Britanniques en 1822*. Londres, 1823, in-8^e.
- WILSON (Henriette). — *Mémoires*, Bruxelles, 1925, t. I et II.
- LISTER. — *Granby*, Paris, 1928, 2 vol.
- BULWER. — *Pelham or the Adventures of a Gentleman*, Paris, 1832, in-8^e. (Collection of Ancient and Modern British Novels and Romances, vol. XXXII.)
- CARLYLE (Thomas). — *Sartor resartus* avec une Introduction de Ashley Thorndike, professor of English at Columbia University, New-York, Charles Scribner's, 1921.
- CHASLES (Philarète). — *Etudes sur les Hommes et les Mœurs au XIX^e siècle*, Paris, 1950.
- MORGAN (Lady). — *La France*, Paris, Tillois, 1848, t. I et II.
- SYMON. — *L'Anglomanie ou l'Anti-français, poème*, Paris, Delaunay, 1825.
- L'Hermite Rôdeur ou Observations sur les Mœurs et Usages des Anglais et des Français au commencement du XIX^e siècle*, Paris, 1824.
- La Revue Britannique* (Paris). — Janvier 1837, Types de notre époque. (De New Monthly Magazine).
- Juin 1837. Révolution du Costume à Londres. (De Fraser's Magazine).

Thoughts on the moral influence exercised on Paris by English residents and visitors. London, 1836, in-8°.

BUREAUD-RIOFREY (D^r). — *Londres et les Anglais des Temps modernes.* London, 1846, 2 vol. in-8°.

OUVRAGES ET ÉTUDES SUR LA VIE, LA MODE
ET LES MŒURS AU XIX^e SIÈCLE

BRUCHARD (Henri (de)). — *Mercure de France*, avril 1898, p. 58.
Notes sur le Don Juanisme.

GENDARME DE BÉVOTTE (Georges). — *La légende de Don Juan*, Paris, 1906. (Thèse à l'Université de Paris), 2 tomes in-8°.

SÉCHÉ (Léon). — *La Jeunesse dorée sous Louis-Philippe.* *Mercure de France*, Paris, 1910.

— *Alfred de Musset*, *Mercure de France*, Paris, 1907, t. I et II.

MAIGRON (Louis). — *Le Romantisme et La Mode*, Paris, Champion, 1911.

— *Le Romantisme et Les Mœurs*, Paris, Champion, 1910.

— *Le Roman Historique à l'Époque Romantique*, Paris, Champion, 1912.

ALMÉRAS (Henri d'). — *La Vie Parisienne sous la Restauration*, Paris, 1909.

— *La Vie Parisienne sous le règne de Louis-Philippe*, Paris, 1925.

TIEGHEM (Van Paul). — *Le Prérromantisme. Etudes d'histoire littéraire européenne*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1924.

PARTRIDGE (Éric). — *The French Romantic's Knowledge of English Literature*, Paris, Librairie ancienne Édouard Champion, 1924.

ESTÈVE (Edmond). — *Byron et le Romantisme Français*, Paris Boivin et C^{ie}, 1929.

KILLEN (Alice M.). — *Le Roman « terrifiant » ou Roman « Noir » de Walpole à Anne Radcliffe et Son Influence sur la Littérature française jusqu'en 1840.* Paris, Georges Crès et C^{ie}, 1915.

HARTLAND (Reginald W.). — *Walter Scott et le Roman « frénétique » (Contribution à l'Etude de leur fortune en France)*, Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1928.

COLAS (René). — *Bibliographie générale du Costume et de La Mode*, Paris, t. I et II.

GRATEROLLE. — *Du Costume et de la Toilette*, Paris, 1897, in-16.

DEBLAY. — *Histoire anecdotique du Costume en France*, Paris, 1925, in-8°.

BLUM (André) et CHASSÉ (Charles). — *Histoire du Costume au XIX^e siècle*, Paris, 1931, in-8°.

DOCUMENTS SUR LA VIE, LA MODE ET LES MŒURES
AU XIX^e SIÈCLE

Remarks on the talents of lord Byron and the tendencies of Don Juan. London, 1819, in-8°.

BYRON (George G. N.). — *Childe Harold's pilgrimage*, Paris, Galligani, 1825, 2 vol. in-16.

- *Le Corsaire*, Paris, 1830.
- *Don Juan*, Paris, Lequien, 1832, 3 vol. in-12.
- MOORE (Thomas). — *Memoires de lord Byron*, Paris, 1830, 4 tomes.
- BALEAC (Honoré de). — *La Fille aux Yeux d'Or. Histoire des Treize*, Paris, Calmann-Lévy, 1925.
- STENDHAL (Henri BEYLE). — *De l'Amour*, Paris, Calmann-Lévy, 1 vol. grand in-18, 1921.
- *Le Rouge et le Noir*, Paris, Calmann-Lévy, 2 vol. in-18, 1924.
- MORGAN (Lady). — *La France en 1829-1830*, Paris, Fournier jeune, 1830, vol. 1 et 2.
- KARR (Alphonse). — *Les Guêpes*, Paris, Michel Lévy, 1839.
- DÉRIÈGE (Félix). — *Physiologie du Lion*, Paris, 1842.
- SOULIÉ (Frédéric). — *Le Lion amoureux*, Paris, 1853.
- *Paris au XIX^e siècle. Recueil de Scènes de la Vie Parisienne*, Paris, 1839.
- La Mode*. — Paris, Années 1829 à 1846.
- La Revue de Paris*. — Années 1840 à 1842.
- MUSSET (Alfred de). — *Confessions d'un Enfant du Siècle*, Paris, Charpentier, 1877, in-18.
- GAUTIER (Théophile). — *Histoire du Romantisme*, Paris, Fasquelle, 1901.
- *Les Jeunes-France*, Paris, Bibliothèque Charpentier, 1881, in-32.
- *Œuvres Humoristiques*, Paris, 1851.
- BEAUVOIR (Roger (de)). — *Les Soupeurs de mon temps*, Paris, Achille Faure, 1868.
- HOUSSAYE (A.). — *Confessions*, Paris, 1885-1891, 2 tomes.
- BAUDELAIRE (Charles). — *L'Art Romantique dans les Œuvres complètes de Ch. Baudelaire. La Nouvelle Revue Française*, 1923, t. IV.
- *Petits Poèmes en prose et les Paradis artificiels*, Paris, Michel Lévy, 1869.
- *Les Paradis artificiels : Les Œuvres complètes*, Paris, *La Nouvelle Revue Française*, 1921.
- *Journaux intimes. Œuvres Posthumes*, Paris, *Mercure de France*, 1908.
- RONTEUX (Eugène). — *Manuel du Fashionable ou Guide de l'Élégant*, Paris, Audot, 1829.
- CHAPUS (Eugène). — *Code de la Conversation*, Paris, 1829.
- *La Théorie de l'Élégance*, Paris, 1844.
- *Le Turf ou Les Courses de Chevaux en France et en Angleterre*, Paris, 1853, in-8°.
- *Paris ou le Livre des Cent-et-Un*, Paris, Ladvocat, 1834.
- BALZAC (Honoré de). — *Traité de la Vie Élégante*, Paris, Librairie Nouvelle, 1853.
- DEBELLE (Charles) et DELBÈS (A.). — *Physiologie de la Toilette*, Paris, 1842, in-16.
- DORAN (Dr). — *Habits and Men*, London, 1854, in-12.
- MARENNES (vicomte de) (Eug. CHAPUS). — *Manuel de l'Homme et de la Femme comme il faut*, Paris, 1855, in-16.
- *Physiologie des Cafés de Paris*, Paris, Desloges, 1841, in-32.

DICTIONNAIRES

La Biographie universelle et portative des Contemporains, Paris, 1834.
Supplément au Dictionnaire de l'Académie Française, 6^e édition
publiée en 1835, Paris.

VAPEREAU. — *Dictionnaire universel des Contemporains*, 5^e édition,
Paris, Hachette 1880.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. — Le Mot, l'Origine, l'Anglomanie en France	1
CHAPITRE PREMIER. — Le Dandysme transplanté	7
CHAPITRE II. — Un Dandy parmi les Dandys	18
CHAPITRE III. — Cristallisation. Le traité.	38
CHAPITRE IV. — Le Costume	60
CHAPITRE V. — Jugements sur le Dandysme	81
CHAPITRE VI. — Projections littéraires.	106
CONCLUSION	120
BIBLIOGRAPHIE	123

IMP. P. ANDRÉ
PARIS